
TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

LE
CARNAVAL FLEURI

ŒUVRES DE CATULLE MENDÈS

POESIE

Poésies complètes	2 vol.
Poésies nouvelles	1 —
La Grive des vignes	1 —
Petits Poèmes russes	1 —
Les Braises du Cendrier	1 —

ROMANS

Zo'har	1 vol.
La Première Maîtresse	1 —
Grande-Maguet	1 —
La Femme-Enfant	1 —
La Maison de la Vieille	1 —
Rue des Filles-Dieu, 56	1 —
Gog	2 —
Le Chercheur de Tares	1 —
Le Roi Vierge	1 —
L'Homme tout nu	1 —

CONTES ET NOUVELLES

Lesbia	1 vol.
Le Confessionnal	1 —
La Messe rose	1 —
Arc-en-Ciel et Sourcil-Rouge	1 —
Contes choisis	1 —
Monstres Parisiens	1 —

THÉATRE

Médée	1 vol.
Farces	1 —
La Femme de Tabarin	1 —
Le Docteur blanc	1 —

ÉTUDES

Richard Wagner	1 vol.

CRITIQUE

L'Art au Théâtre	3 vol.
L'Œuvre Wagnérienne en France	1 —

CATULLE MENDÈS

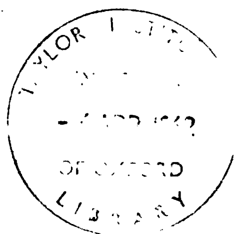
LE CARNAVAL FLEURI

DEUXIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

Il a été tiré de cet ouvrage six exemplaires sur papier du Japon.



LE CARNAVAL FLEURI

Un soir d'avril ou de mai, de juillet peut-être, — ce dont je me souviens très nettement, c'est que ce fut l'an passé, — comme j'étais accoudé à ma fenêtre toute grimpée de volubilis et de glycines, l'un des volubilis se pencha vers moi et me dit quelque chose à l'oreille. Je ne fus pas surpris du tout, et je m'écriai :

— Ah! ah! vous voilà donc, petite fée Elvine?

— Bon, dit-elle, je vois que tu n'es pas un oublieux et je suis très contente que, sans me voir encore, tu m'aies reconnue, rien qu'à ma voix.

En même temps, du calice, elle avait sauté sur ma main grande ouverte ; et c'était bien, parlant avec un frisson d'aile de libellule qui frôle l'eau, la petite fée Elvine, pas plus

grande que le petit doigt d'une fillette, mais tout habillée de satin d'or, avec des souliers rouges qu'on fit d'un aileron de coccinelle, et un diadème où scintillaient douze grains de poussière adamantine, — l'air tout à fait de la poupée de la princesse de Lilliput.

— Enfin, vous voilà ! dis-je. Que de temps que je ne vous vis !

— Eh ! c'est, dit-elle, que durant plusieurs mois, vous vous êtes conduit, Monsieur, plus mal qu'il n'est possible de le dire. Ne vous êtes-vous pas avisé, par exemple, de dire du bien d'un sonnet de quinze vers et d'une ballade sans Envoi ? Fi ! Monsieur, fi ! Alors, à qui se fier désormais ? Heureusement, la semaine dernière a été meilleure : vous avez, en huit jours, écrit une odelette où il y avait une rime neuve, admiré une belle musique, adoré une jolie femme, vanté un vrai poète, et insulté un imbécile. Voilà qui vaut une récompense, et, bonjour ! je suis venue.

— Ah ! le doux plaisir ! lui dis-je. J'ai toujours chéri les fées, mais je les chéris bien plus depuis que les vraies gens me semblent si méchants et si bêtes.

— Et je te ferai, dit-elle, un autre plaisir, encore.

— Eh ! lequel, petite Elvine ?

— Nous allons au bal.

— Ne raillez pas, je vous en prie, l'ancien rimeur que me voici devenu. Ignorez-vous que je ne saurais marcher sans le secours d'une canne où m'appuyer, chancelant ? et que je tousse ? et que si, possédant quelque chose, j'avais des héritiers, ils auraient depuis longtemps le juste droit de me reprocher ma tenace survivance ? Ils ne sont plus de mon âge, les amusements de la danse.

— Il est certain, dit-elle, que vous êtes étrangement vieux. Mais on vous connaît, bon apôtre ! Gageons que vous seriez encore capable d'un ou deux tours de valse, si votre danseuse s'était engagée à vous laisser, ensuite, dans l'allée solitaire ou dans le boudoir presque sombre, humer, la robe glissée de l'épaule, les deux ou trois gouttes de rosée que la tiédeur a mise à la fleur d'or de son aisselle ?

— Eh ! eh ! fis-je ragaillardi par cette aimable pensée.

— Au surplus, reprit Elvine, il s'agit d'un

bal où vous n'aurez qu'à voir danser les autres.

— Et où donc, demandai-je, se donnera-t-il, ce bal?

— Dans votre jardin, dit-elle.

Je descendis l'escalier, la fée assise au chaton de ma bague; et le parterre, sous la lune, était délicieux.

Mais, grands dieux! qu'il était agité! Bien qu'il n'y eut pas grand vent, les branches avec des cliquetis de feuilles se penchaient, se relevaient, viraient à droite, viraient à gauche, avec des sautèlements, avec des langueurs parfois, selon que la vague brise, comme un invisible et très doux orchestre, soufflait un rythme de polka ou un rythme de valse; le rameau d'un églantier, là-bas, remuant aussi, avait l'air de battre la mesure.

— Eh! dis-je, par quelle magie toutes ces fleurs se trémoussent-elles de la sorte?

— Ce n'est point par magie, dit Elvine, mais par ma douceur de fée. Ne fis-je pas bien de leur donner, une fois l'an, l'illusion, grâce à tant de vifs ou lents mouvements, qu'elles ne sont point à jamais fixées par leur tige au sol? Et c'est comme qui dirait le carnaval au jar-

din. D'ailleurs vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Penchez-vous et dites cette fleur qui est là.

— Je la connais, petite fée Elvine. C'est une rose blanche, la plus belle de mon parterre.

— Penchez-vous un peu plus et regardez un peu mieux.

— Que vois-je ! la rose blanche est rouge !

— Et cette autre fleur, un peu plus loin ?

— C'est un lys.

— Regardez encore.

— Il est bleu.

— Et celle-ci?

— Un jasmin. Il est violet !

— Et celle-ci ?

— Un rhododendron. Il est jaune !

— Et celle-ci ?

— Une reine-marguerite. Elle est noire !

— Et celle-ci ?

— Une touffe de lilas. Elle est tricolore !

On devine quel était mon étonnement.

— Rien de plus simple, pourtant, dit la fée, puisque c'est le carnaval ! Les roses blanches s'ennuient d'être blanches depuis si longtemps, et les lys et les jasmins s'ennuient aussi d'être

blancs, et les rhododendrons d'être rouges, et les lilas d'être lilas, et les reines-marguerites d'être pâles, et, pour le bal, elles se vêtent de nouvelles couleurs ; c'est leur façon de se travestir.

Je dis, en une grave songerie :

— Que de choses les humains ignorent !

— Heureusement les fées sont là pour tout apprendre aux poètes.

— Mais, dis-je, pendant que redoublait sous l'allegro plus vif de la brise tout le trémoussement parfumé, comment les fleurs réussissent-elles à changer de couleur ? Cela ne saurait se produire sans quelque sortilège.

— Nul sortilège ! dit Elvine. Lorsque les jeunes personnes de la race humaine, et même les vieilles, car il est...

— Hélas !

— ... veulent se déguiser, qui leur vient en aide ?

— Il y a des loueurs de costumes.

Elle me fit signe de marcher vers un énorme buisson d'azalées, où fleurissait l'épanouissement de toutes les nuances que peut espérer le regard.

— Eh bien ! dit-elle, le voilà, le loueur de costumes, ou de couleurs.

— Ce buisson d'azalées ?

— Mais oui.

— Non, les plantes ne marchent point. Comment les calices peuvent-ils choisir et prendre les couleurs à leur goût ?

— Ah ! que vous manquez d'imagination. Du reste, c'est bien l'opinion que tout le monde a de vous. Quoi ! vous ne devinez point que le buisson d'azalées a des commis empressés et rapides ? Les frelons, les papillons, les abeilles. Le soir d'avant le bal, ces insectes vont de calice en calice, faisant des offres : « Quelle teinte prendrez-vous cette année, Madame la rose blanche ? nous avons un violet clair qui vous siérait à ravir. Mais peut-être, vous préférez le vert pâle ? — Ah ! Monsieur le lys, nous avons un vermillon qui vous donnera le plus bel air. C'est ce qui fleurit de mieux et de plus nouveau. Nous l'avons refusé au jasmin pour vous le réserver. — A votre place, reine-marguerite, je me déciderais pour l'azur avec des pointillés d'or ! » Et les commandes faites, abeilles, pa-

pillons et frelons apportent les couleurs désirées.

Je n'avais plus aucune objection à faire. Rien de plus simple, rien de plus naturel, en effet, que ce carnaval fleuri qui m'avait paru si compliqué et si étrange, et ce me fut, pendant de longues heures, un charme exquis de voir danser, sous la lune mi-voilée, les fleurs, toutes les fleurs, heureuses de ne plus se ressembler à elles-mêmes.

Mais la fée :

— Allons ! allons ! maintenant, allons-nous-en ! dit-elle.

— Et pourquoi, petite Elvine?

— Venez, vous dis-je, il n'y a rien de plus triste qu'un lendemain de bal...

Je voulus rester encore. J'eus tort. Sous le jour commençant, la brise ne chantant plus ni polka ni valse, les fleurs cessaient, mélancoliquement, de se pencher, de se relever, les branches se désenlaçaient, et voici qu'essaimant du buisson d'azalées, les commis, avec une hâte maussade, venaient déjà réclamer les couleurs louées et le prix qui en était dû. Quel prix? un peu du parfum de ce

calice, un peu de la poudre du pollen de celui-ci. Et les roses blanches se refaisaient blanches, et les roses roses, roses, et les lilas, lilas, languissamment. Oui, toutes les fleurs redevenaient elles-mêmes, si tristement, sous la vérité du jour. « Tu avais raison, petite fée Elvine, partons, partons ! » lui dis-je. Au moment de rentrer dans ma maison, je jetai un dernier regard vers les fleurs, elles étaient tout humides. Rosée ? non, leurs larmes. Et je vis une petite pâquerette si pâle, qui se fânait de chagrin, qui allait mourir parce qu'elle n'était plus bleue.

LE DIABLE ET SA TRAINE

Pour une Voiture

L'une venant de-ci, l'autre venant de-là, par le clair matin, elles appellent :

— Cocher !

— Cocher !

Gros, bonhomme, il arrête. L'une de ce côté-ci, l'autre de celui-là, elles empoignent les poignées des portières.

— Vite !

— Vite !

— A la gare Saint-Lazare !

— A la gare de Sceaux !

Il va partir. Mi-entrées dans le fiacre, l'une venant de-ci, l'autre venant de-là, elles se reconnaissent, effarées, ébouriffées, si jolies, toutes jeunes, à travers les voilettes.

— Thérèse !

— Andrée !

— Quelle rencontre !

— Voilà un hasard !

— Oh ! je t'en prie...

— Oh ! je t'en conjure...
— Laisse-moi...
— Laisse-moi...
Et, ensemble :
— Cette voiture.
— Ah ! non, par exemple !
— Jamais de la vie !
— Prends-en une autre !
— Il n'y en a pas.
— Mais je suis attendue !
— Moi aussi !
— Je suis en retard !
— Moi aussi !
— Si tu savais...
— Il faut que je te dise...
— C'est Ludovic...
— C'est Amédée...
— Tu te souviens, Ludovic ?...
— Tu te rappelles, Amédée ?...
— Qui m'attend...
— Qui m'attend...
— A la gare...
— A la gare....
— Saint-Lazare...
— De Sceaux...

— Pour aller déjeuner...

— Pour aller déjeuner...

— A Ville-d'Avray.

— A Fontenay-aux-Roses.

Le cocher pense : « Qu'est-ce qu'elles disent ? mais qu'est-ce qu'elles disent ? » L'une de ce côté-ci, l'autre de ce côté-là, elles sont entrées dans la voiture, les portières pas refermées, et se défient, toutes roses de colère.

— Tu n'es pas gentille !

— Tu me paieras ça !

— Tu pourrais bien...

— Ça te serait si facile...

— Ce pauvre Amédée !...

— Ce pauvre Ludovic !

— Tu n'as pas idée comme il m'aime !

— Il est fou de moi, ma chère !

— Et moi, je l'adore !

— Et moi, j'en suis toquée !

— Ah ! tiens ! une, deux...

— Trois !...

— Veux-tu me laisser la voiture ?...

— Veux-tu t'en aller de là ?

— Non !

— Non !

— Non ?

— Non ?

— Eh bien !...

— Alors !...

Le cocher, gros, bonhomme, sur le siège, pense : « Qu'est-ce qu'elles font ? mais qu'est-ce qu'elles font ? » L'une de ce côté-ci, l'autre de ce côté-là, elles s'empoignent pour quelque lutte, les ongles en rage, les dents en colère ; et les portières, pas encore refermées, vont et viennent, la fin d'une traîne de robe, soie et dentelle légère, sur chaque marchepied.

— Tu me fais mal !

— Tu vas me faire crier !

— Tu me griffes !

— Tu me mords !

— Thérèse !

— Andrée !

— Hein ?

— Quoi ?

— Ce que tu as engraissé, tout de même, ma petite.

— Et toi donc, ma chérie !

— On ne dirait pas, sans toucher.

— Il faut s'assurer, pour croire.

— Alors, dis, Ludovic ?...

— Et toi, Amédée ?...

— Dame, vraiment, je n'ai pas à me plaindre...

— Tu sais, il se conduit bien... Ça, je ne peux pas dire qu'il se conduise mal avec moi...

— Mais...

— Mais...

— Dis donc ?

— Quoi ?

— Dis !

— Après ?

— Est-ce que ça t'amuse, Ville-d'Avray ?

— Et toi, Fontenay-aux-Roses !

— Si...

— Eh ! bien, quoi ?... Si ?...

— Si on allait à...

— A ?...

— Enghien ?

— Toutes les...

— Bête !

— Chouette ! ça y est.

Sur le siège, le cocher pense : « Qu'est-ce qu'elles disent ? mais qu'est-ce qu'elles disent ? » L'une de ce côté-ci, l'autre de ce côté-là, par la vitre baissée des portières, elles

crient ensemble : « A la gare du Nord ! » Le fiacre roule, les vitres levées. Gros, bonhomme, le cocher, entendant des rires : « Mais qu'est-ce qu'elles font ? qu'est-ce qu'elles peuvent bien faire ? » D'ailleurs, nul désastre sérieux ne résultera des deux rendez-vous manqués ni de la double foi trahie. Après les heures convenues, Ludovic trouvera à la gare de l'Ouest quelque jeune veuve, qui, précisément, attendait le retour de son mari, capitaine au long cours, et qui, non sans cesser d'espérer qu'il reviendra de New-York, voudra bien suivre à Ville-d'Avray un jeune homme de bonne compagnie ; tandis que, à la gare de Sceaux, Amédée fera la connaissance d'un petit trottin si parisiennement ingénu qu'il ne vit jamais de roses aux champs. Il en verra, et il en montrera, à Fontenay-aux-Roses. Car c'est l'admirable charité du Printemps, que n'importe où, il y a toujours assez de baisers pour toutes les bouches qui en veulent ! Même il est si prodigue de délices que des amants prudents en mettent de côté pour l'hiver. Mais jamais les conserves de baisers ne vaudront les fraîches primeurs des aprilines oarystis.

La Peur de la Beauté.

I

Un matin qu'elle faisait revenir une escalope de veau, dans sa cuisine, entre le buffet aux vaisselles et le garde-manger, Léocadie, levant la tête, se mira dans une bassine de cuivre suspendue à la muraille, et comme elle se vit jeune et grasse et belle, avec des cheveux rouges en touffes, elle frappa du pied en disant :

— Non, je m'ennuie, à la fin ; ça ne peut pas durer plus longtemps.

Elle ouvrit le robinet de l'évier, remplit d'eau un chaudron, se débarbouilla le visage, se lava les mains, puis, résolue, son tablier jeté en un coin, elle monta au premier étage et entra dans la chambre à coucher où Monsieur d'Asprières, son maître, en veston du

matin, couché sur la chaise longue, lisait les journaux, d'un regard inattentif.

— Qui est là ? demanda-t-il sans lever la tête.

— Moi, Léocadie.

— Ah ! eh bien, qu'y a-t-il ?

— Il y a, Monsieur, que j'en ai assez de griller des côtelettes et de mettre des poulets à la broche. Je ne veux plus être cuisinière.

— Bon ! et que voulez-vous être ?

Elle répondit :

— La maîtresse de Monsieur.

II

Il la regarda, c'était vraiment une magnifique créature, saine, avec des joues fraîches, les lèvres épaisses, très rouges, pareilles à une tomate crevée, les yeux d'un noir de charbon sous la lourde tignasse couleur d'acajou neuf.

Le buste dans le corsage très tendu saillait en lignes fermes, comme celui d'une statue qu'on aurait habillée de jaconas à fleurs, et parce qu'elle était à Paris depuis peu de mois,

paysanne encore, il lui sortait de partout, à travers l'odeur récente du graillon, des aromes d'air frais, d'eau vive, de fleurs sauvages et de meules de luzerne qu'on a mise à sécher dans les champs.

— Oui, reprit-elle, la maîtresse de Monsieur. Pourquoi pas ? Monsieur en aime bien d'autres qui sont loin de me valoir. Quand j'entends un bruit de robe dans le vestibule, je monte de mon sous-sol, et je regarde par la porte entre-bâillée. Elles ne sont pas toutes jolies, non, les femmes qui viennent ici. Parmi celles qui passent la voilette baissée, — des personnes du grand monde, à ce que dit Baptiste, — beaucoup sont maigres comme des sarments secs, et je parie que si on leur mettait le feu aux jambes elles ne feraient qu'une flambée. Les cocottes valent mieux ; Monsieur en reçoit à qui on ne donnerait pas quarante ans et qui paraissent avoir de quoi tenir de la place dans un lit ; puis un air drôle, à cause du maquillage. Mais enfin, des poupées plus ou moins rembourrées, toutes ces belles dames, pas toujours belles. Si bien que je me suis dit : « Ah ça ! est-ce que je ne devrais pas

être heureuse aussi, avoir des toilettes de cinq mille francs, des diamants aux oreilles, des automobiles électriques, des victorias à deux chevaux, avec des petits chiens frisés sur les coussins de devant, puisque pas une de celles à qui l'on offre tout cela et le reste, n'oserait se baigner à côté de moi, sans chemise, dans le ruisseau clair, en plein jour ? » Je sais bien qu'on ne peut pas devenir marquise ou duchesse lorsqu'on est la fille d'une vigneronne ou d'un garçon de ferme ; mais se faire cocotte c'est toujours possible. Aussi je suis montée pour demander à Monsieur si cela lui convient que je sois sa maîtresse au lieu d'être sa cuisinière.

Elle ajouta dans son rouge sourire :

— Quant aux gages on s'entendra. Je ne serai pas trop exigeante pour commencer. Monsieur m'augmentera, s'il est content.

Il ne se moquait pas, ne se fâchait pas, l'écoutait, la regardait ; il murmura :

— Je n'avais jamais pris garde à vous. Vous êtes en effet fort belle, et vous devez l'être bien plus encore...

— Si Monsieur veut voir, dit-elle.

Sans attendre la réponse, avec la brusquerie d'éclosion d'une grande fleur sauvage qui ferait éclater sa gaine, elle apparut soudain hors des étoffes défaites, arrachées, déchirées, et ce fut dans le demi-jour de la chambre, pour la honte et l'effarement des meubles et des soies, des bibelots, des miroirs, de tout le luxe mondain, et de ce gentilhomme en veston, le triomphe d'une colossale nudité de neige, rosée, çà et là, des chaleurs de la vie, grandiose, auguste, terrible, que seuls auraient bien encadrée le frémissement d'une forêt de chêne et la hauteur des monts, non loin de l'immense mer tumultueuse, sous un ciel traversé d'aigles et de colombes !

Il recula, ébloui, épouvanté. L'ahurissement de quelqu'un qui, en pleine nuit, verrait s'ouvrir tout à coup un gouffre de diamants et de rubis en fusion, il l'éprouvait. Que voulait dire ceci ? Qu'est-ce que c'était que cette splendeur énorme sous le ruissellement d'une chevelure pareille à des flots de lave embrasée ? Une femme ? non certes. Les femmes, il les connaissait : elles sont délicates et frêles avec des pâleurs de lys qui se fanent, et la rougeur

montante, aux lèvres et aux seins, des églantines flétries; leurs frisons jusque sur les paupières, près de l'oreille, derrière le cou, éteignent d'un tremblement de voile la clarté de la peau ; elles ont le charme des langueurs, des pénombres, des convalescences, et la douceur d'exister à peine. Cette forme nue, là, devant lui, avec ses brutalités lumineuses d'éruption, avec sa vigueur et sa santé de géante, l'effrayait par l'intensité de la vie. Il l'admirait sans doute, il la convoitait, peut-être ; il n'osait pas tendre les mains vers elle. La posséder lui paraissait aussi impossible que le serait à un nouveau-né l'escalade du Mont-Blanc, et ce ne devait être permis qu'à des hommes d'une autre race, plus voisins des dieux ou plus proches des bêtes. Subtil, raffiné à cause de sa faiblesse même, il n'ignorait aucun des arts qui charment dans les alcôves et dans les boudoirs l'ensommeillement complice des Parisiennes ; il savait les caresses qui leur font monter aux lèvres des soupirs reconnaissants, tandis qu'entre les lèvres mi-closes luisent leurs dents heureuses, et que leur prunelle, sous la paupière battante, se lève comme la

lune à l'horizon et monte vers le ciel intérieur du rêve. Mais de ces exquis artifices, de cette science précieuse, qu'en ferait-il auprès de cette créature animale ou divine, violente comme une force naturelle, qui, s'il s'approchait, allait certainement l'étreindre sans merci, jusqu'à l'essoufflement, jusqu'au râle, dont le désir ne se prêterait pas aux subterfuges, qui ne s'accommoderait guère des ralentissements méthodiques de l'extase, ne voudrait pas attendre, n'attendrait pas, exigerait des franchises et des emportements de viol, serait amoureuse en un mot, comme elle était belle, éperdument. La proximité d'être serré entre ces bras, sur cette chair rayonnante comme une fournaise blanche, le faisait songer au craquement d'un roseau qui va rompre, à la disparition d'un fétu dans un grand vent de flamme. Elle, cependant, debout, magnifique, sereine, elle se montrait avec la tranquille impudeur des brutes et des déesses ; et, enfin, ayant marché vers lui, elle l'enlaça, les lèvres offertes. Alors il eut peur, tout à fait ! Avec des mains qui tremblent et se hâtent, il ramassa les robes, la jupe, la chemise, l'en couvrit en

détournant la tête, comme on fermerait les rideaux devant le plein jour qui aveugle, la mena vers la porte, lui touchant les vêtements, non la chair, lui ordonna de sortir, et, dès qu'il fut seul, poussa le verrou avec le soupir d'aise d'un homme qui est sorti du danger.

III

Il y a gros à parier qu'à la place de Léocadie toute autre servante n'eût pas manqué de se procurer sans retard une quantité suffisante d'arsenic et d'en saupoudrer le repas de son maître. Léocadie n'en eut même pas la pensée, étant bonne fille. Redescendue, elle acheva d'apprêter le déjeuner. Elle songeait. Entrevoyait-elle la raison pour laquelle monsieur d'Asprières l'avait écartée ? peut-être, obscurément ; l'instinct a de ces perceptions confuses. Ce qui est certain, c'est qu'elle quitta l'hôtel deux ou trois jours plus tard, en compagnie d'un palefrenier ivrogne. Ni son amant ni elle ne se remirent en service. Il vivait, lui bien, elle mal, de ce qu'elle gagnait le soir. Il la rouait

de coups quand elle n'apportait pas d'argent, et si elle en apportait, le prenait; pourvu qu'il bût, cela lui était égal qu'elle ne mangeât point. Cette existence-là dura toute une année. Léocadie, pas nourrie, battue, éreintée, maigrissait. Un de ces hommes bien mis, avec une chaîne de montre, qui rôdent dans les cabarets des boulevards extérieurs, s'asseoient près des filles, et, parlant bas, leur proposent une affaire, l'emmena en province, où elle s'ennuya dans les grandes villes, puis dans les petites, malgré les robes de satin ouvertes, les chemises de tulle avec des bouffettes de jaune, et les bottines rouges à talons d'or. Veiller la fatiguait beaucoup ; elle s'énervait, s'étiolait, devenait si pâle qu'elle était obligée de se mettre une double couche de rouge. Elle revint à Paris après une longue maladie, trois mois d'hôpital. Il lui fallut sortir le soir pour vivre. Mais elle eut une chance : on l'accepta comme figurante dans un théâtre de féerie, sur la recommandation d'un machiniste qu'elle avait rencontré une nuit de bal à Dourlans. Elle était de plus en plus fatiguée. Il eût été difficile de reconnaître la servante d'autrefois ; les

joues ternes maintenant, les lèvres éteintes lorsqu'elle n'était pas maquillée. A l'hôpital on lui avait coupé ses cheveux qui repoussèrent à peine, mêlés de quelques fils gris ; elle était obligée de se teindre, se coiffait à la chien ; et elle avait gardé de son séjour en province l'habitude des parfums très forts. Pourtant, dans les coulisses, elle fit la connaissance d'un reporter qui l'emmena souper avec des camarades ; elle fut amusante après le champagne, grâce à l'argot qu'elle avait appris sur le boulevard Rochechouart et dans ses voyages. Après ce succès, d'autres succès. Elle trouva de bonnes occasions et en profita, ayant acquis de l'expérience. Elle eut une espèce de célébrité dans les bals, dans les concerts-promenades au Moulin-Rouge, aux Folies-Bergères. Plus belle du tout, n'importe ; il n'y en avait pas une comme elle pour se faire la figure ; puis, vraiment drôle quand elle faisait semblant d'être grise.

Un soir, au Jardin de Paris, elle rencontra monsieur d'Asprières, à qui elle plut ; il la prit, il la garda ; il lui acheta un mobilier magnifique ; elle eut des toilettes de cinq mille

francs, des diamants aux oreilles, une automobile électrique, une victoria à deux chevaux avec un petit chien frisé sur le coussin de devant. Le matin, avant d'être fardée, la peau jaune, des plis au cou, la gorge pendante, elle commençait à avoir l'air d'une vieille femme tout à fait. Monsieur d'Asprières en raffolait de plus en plus. Il est probable qu'il se serait ruiné pour elle, si des parents qu'il a n'avaient pris la précaution de le pourvoir d'un conseil judiciaire.

Dans la Serre

LA MARQUISE LISE.

Une chose si étrange et si terrible que l'on ne saurait imaginer un aussi extraordinaire malheur! Regarde-moi. Je dois être toute rose! je t'assure que je ne me maquille pas, non, pas du tout. C'est de honte que je rougis. Je suis tellement humiliée de la faute où je viens de tomber, je me méprise à tel point, que je n'oserais me regarder dans mon miroir; je suis perdue dans ma propre estime; j'ai la conscience bourrelée de remords. Et cependant, je ne suis pas coupable, puisque ma faute a été involontaire. Tu vois en moi une victime de la fatalité. Je peux même dire que je dois mon désastre à un excès de pudeur. Ce qui m'a rendue infâme, c'est le soin de ma bonne renommée; je serais encore vertueuse, ou à

peu près, si j'avais eu moins de vertu. N'importe, le sentiment intime de mon innocence ne diminue pas mes angoisses ; pour un peu, je me jetterais dans la pièce d'eau ou dans la petite rivière ; je suis portée à croire que, s'il y avait eu parmi les fleurs de la serre quelque calice vénéneux, je n'aurais pas manqué d'y aspirer la mort dans un parfum.

LA BARONNE LUCE

Tu m'épouvantes ! De quelle disgrâce es-tu donc frappée ? Voyons, conte-moi les choses.

LA MARQUISE LISE

Ecoute, hélas ! et frémis, ma chérie. Tu n'es peut-être pas sans t'être aperçue que, depuis l'installation, dans ce château, de M. d'Argelès avec son ami Ferdinand, j'ai perdu quelque chose de ma tranquillité d'esprit. Ce que c'est que de nous, pourtant ! On a beau former les résolutions les plus honnêtes, se jurer chaque matin de rester fidèle à son mari, un moment arrive où, malgré les bons principes qu'on a

reçus, malgré la froideur dont on a pris l'habitude, on se sent émue d'une dangereuse tendresse. Ce moment vint pour moi le jour où je rencontrai...

LA BARONNE LUCE

M. d'Argelès?

LA MARQUISE LISE

Non, Ferdinand.

LA BARONNE LUCE

M. d'Argelès est bien.

LA MARQUISE LISE

Ferdinand est mieux. Du reste, pourquoi il me plut, je l'ignore. Je ne l'aime pas parce qu'il est charmant ; il est charmant parce que je l'aime. Il ne devina que trop vite le trouble où me mettait sa présence et je vis bien qu'il était disposé à en abuser le plus tôt

possible. Il procéda avec un empressement acharné. Sa parole, son geste, son regard, toute son attitude était une longue et ardente prière. Chaque fois qu'il s'approchait, — et je savais qu'il était là avant de l'avoir vu, — je tremblais, enveloppée d'une menace de caresse effrayante et délicieuse. Vainement je voulais le fuir, vainement je refusais de l'écouter, une force me retenait, m'obligeait à l'entendre; une fois qu'il m'offrit une rose, je sentis mon cœur, dans un frémissement, glisser jusqu'au bout de mes doigts et se donner en échange. Enfin les choses en vinrent à ce point qu'il osa me demander de le recevoir aujourd'hui dans la petite serre qui est, comme un boudoir fleuri, tu sais, à côté de ma chambre, et je m'échappai sans lui dire non.

LA BARONNE LUCE

Ah! ma pauvre Lise!

LA MARQUISE LISE

T'imagines-tu mes transes pendant qu'appro-

chait l'heure où il devait venir? Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que cette entrevue, parmi les fleurs capiteuses, dans le tiède silence, loin de tous les hôtes du château, ne manquerait pas d'être, j'en avais le pressentiment, décisive; il serait audacieux, je serais faible; oui j'étais obligée de m'avouer que je résisterais mal; et mon mari a voulu qu'on plaçât dans la petite serre — ah! combien il a eu tort! — une chaise longue en bambou japonais qui m'inspirait les plus vives inquiétudes.

LA BARONNE LUCE

Que ne la faisais-tu enlever?

LA MARQUISE LISE

La pensée ne m'en vint pas, dans mon trouble! Il faut avoir passé par là pour savoir ce qu'on éprouve en ces occasions. J'étais étrangement partagée entre le désir et la crainte. J'allais le voir; quelle joie! mais il me prendrait dans ses bras peut-être; quelle épouvante! Je pensais à un moment inévitable qui serait

effrayant si doux qu'il fût. L'espoir des premiers baisers se complique d'une terreur infinie ; il y a, dans l'abandon, des détails dont une personne délicate ne saurait tolérer la pensée. Ah ! ma chérie, il dégraferait mon corset ! Quel air aurais-je pendant cette affreuse minute ? De sorte qu'enfin la crainte prit le dessus, et tout à coup je me résolus...

LA BARONNE LUCE

A ne pas le recevoir, à verrouiller la porte !

LA MARQUISE LISE

Non, je m'avisai d'un moyen moins extrême.

LA BARONNE LUCE

Capable de te sauver ?

LA MARQUISE LISE

Hélas ! sauvée, je ne voulais pas l'être. Mais du moins je m'épargnerais — tu ne saurais

croire combien j'ai de pudeur! — oui, je m'épargnerais la rougeur d'assister à ma propre chute.

LA BARONNE LUCE

Hein? comment? que dis-tu là? Peut-on être aimée, absente?

LA MARQUISE LISE

On le peut, endormie. Et n'est-ce pas une chose toute naturelle que de faire la sieste par une chaude après-midi, sous les lataniers et les mimosas de la serre?

LA BARONNE LUCE

Bien! bien! je comprends. Achève!

LA MARQUISE LISE

Dès que je reconnus son pas dans l'escalier, je me couchai sur la chaise de bambous...

LA BARONNE LUCE

Qui t'inquiétait tant?

LA MARQUISE LISE

Qui ne m'inquiétait plus ! Il entra, je dormais, je le vis, charmant, plus charmant d'être ému...

LA BARONNE LUCE

M. d'Argelès.

LA MARQUISE LISE

Mais non, tu confonds toujours ! Ferdinand.

LA BARONNE LUCE

Ah ! oui. Mais comment fis-tu pour le voir, les yeux clos ?

LA MARQUISE LISE

J'avais levé les paupières, une seconde ! Je les refermai très vite. Mon assoupissement était

si vraisemblable que Ferdinand, de peur de l'interrompre...

LA BARONNE LUCE

Ah ! il n'avait garde !

LA MARQUISE LISE

... m'effleura la main, à peine, d'un baiser plus léger qu'une aile de papillon.

LA BARONNE LUCE

Il est probable qu'il ne s'en tint pas là, quand il se fut assuré que ton sommeil était singulièrement dur ?

LA MARQUISE LISE

Ah ! ma mignonne, le doux rêve, le délicieux rêve que je fis !

LA BARONNE LUCE

Tu ne t'éveillas point ?

4.

LA MARQUISE LISE

Non.

LA BARONNE LUCE

Quoi! pas même lorsque...

LA MARQUISE LISE

Non! Je voulais éviter à tout prix la confusion où m'auraient jeté l'aveu de mon bonheur et la reconnaissance du sien. Ni ses baisers ni ses emportements, ni sa furieuse façon de me dérober tout ce que, endormie, je ne pouvais lui refuser, ne réussirent à faire se rouvrir mes paupières. Oui, malgré l'infinie douceur d'être aimée et tourmentée...

LA BARONNE LUCE

Pas un clin d'œil?

LA MARQUISE LISE

Pas un!

LA BARONNE LUCE

Tu as de la force d'âme.

LA MARQUISE LISE

J'en ai. Et je sommeillais encore lorsque, sans parole, sans bruit, — il ne referma pas la porte, craignant de m'éveiller — Ferdinand me quitta enfin, après un long baiser plus doux que tous les autres.

LA BARONNE LUCE

Ah ça ! mais de quoi te plains-tu ? D'où viennent tes désespoirs et tes angoisses ? Tu aimes, tu es aimée et tu n'as pas consenti, grâce à ton adroit stratagème, aux fâcheuses immodesties du premier abandon ; au lieu de se désoler, qui ne se réjouirait à ta place ?

LA MARQUISE LISE

Tu ne sais pas tout ! tu vas apprendre combien le méchant hasard se joue des précautions

que l'on prend. Hélas ! je te l'ai dit, c'est parce que j'ai eu trop de pudeur que je suis pleine de honte à présent.

LA BARONNE LUCE

Explique-toi.

LA MARQUISE LISE

Je me disposais à descendre au jardin, pour ne pas inspirer de soupçons par une trop longue absence ; il se fit un bruit derrière la porte : Ferdinand revenait.

LA BARONNE LUCE

A la bonne heure !

LA MARQUISE LISE

Je n'eus que le temps de me jeter sur la chaise longue, et je fermai les yeux de nouveau, aussi hermétiquement que possible. Il ne perdit pas une minute. Il baisa mes mains

mes bras, ma joue, mes lèvres ! Je dormais toujours. Il m'enlaça, me serra contre sa poitrine ! Mes paupières devaient être fripées, tant je mettais d'acharnement à les tenir closes. Il...

LA BARONNE LUCE

Mais c'est un homme tout à fait admirable !

LA MARQUISE LISE

Hélas !

LA BARONNE LUCE

Comment, ce nouveau rêve n'eut pas les douceurs du premier?

LA MARQUISE LISE

Au contraire, ce fut un paradisiaque enchantement, un si adorable et si infini délice que, troublée, charmée, éperdue, obligée de confesser la ruse de mon sommeil, j'ouvris malgré moi les yeux...

LA BARONNE LUCE

Eh ! mon Dieu, où était le mal, après tout?

LA MARQUISE LISE

J'ouvris les yeux, te dis-je, et je reconnus...
M. d'Argelès qui avait trouvé la porte ouverte.

Inconvénient des Métaphores

Elle repoussa d'un regard toutes mes espérances, et dit avec un petit rire : « Pour ce qui est d'aimer un poète, voilà une sottise qu'à coup sûr je ne ferai jamais. — Eh ! par quel crime, m'écriai-je, les poètes ont-ils mérité de perdre l'estime des jeunes femmes ? Ne savent-ils pas aimer aussi bien que les autres hommes, et n'ont-ils pas, en outre, le privilège aimable d'immortaliser en d'enthousiastes louanges la beauté de leurs bien-aimées ? — Précisément, monsieur, leur manie louangeuse, abondante en figures de rhétorique, est ce que je redoute ; je ne voudrais pas, non, qu'il m'advînt ce qui est arrivé à mon amie Rose Laurier. — Qu'est-il donc arrivé à votre amie, fleur de charme à la fois et de gloire ? »

La cruelle me le conta.

« Une fois que mon amie, devant la psyché, s'apprêtait pour le bal, un vase de Chine, sur la cheminée, — comme la femme de chambre venait de sortir, — éclata en vingt morceaux, et des débris s'élança, pas plus grande qu'une grande abeille, habillée de quatre ou cinq perles et coiffée d'un pétale d'églantine où des diamants figuraient la rosée, une mignonne personne en qui l'on ne pouvait point ne pas reconnaître une fée. Et, en effet, c'en était une. « Rose, dit-elle, mes sœurs, les soirs, s'abritent dans les calices des œillets et des lys, où elles sont tout à fait à l'aise ; moi, c'est dans les fleurs aussi que je couche, mais dans les fleurs de peluche et de malines qui s'épanouissent aux rideaux de ton alcôve. Tu t'imagines bien que je ne dors guère, attentive aux tendres paroles, aux délicates caresses dont tu enchantes l'insomnie heureuse de ton amant ! Et j'ai conçu une grande amitié pour toi à cause des jolis mots que tu sais dire, et des gestes, plus jolis, où tu excelles. J'ai donc résolu de te rendre quelque bon office. Fais un vœu ! foi de petite fée, il s'ac-

complira. » Que peut désirer une femme, même très belle ? d'être plus belle encore. Rose Laurier se souvint — c'était un assembleur de rimes qu'elle aimait, la malheureuse ! — des sonnets, des rondels, des ballades qui célébraient avec tant de métaphores, et non sans quelque exagération, les attraits dont elle était pourvue, et demanda de devenir aussi miraculeusement charmante qu'elle l'était dans les vers de son ami. « A la bonne heure, dit la fée en éclatant de rire, achève de t'habiller ; dès que tu seras au bal, ton souhait sera réalisé. » Puis elle disparut, les débris du vase de Chine s'étant rejoints autour d'elle comme se refermerait une fleur. Rose se hâta de se rendre à la fête, où la salueraient tant d'étonnements et d'admirations ! Mais les choses furent bien loin de se passer selon son espérance. A peine rentrée dans le salon incendié de lustres, il y eut autour d'elle des chuchotements moqueurs, des rires, des « oh ! oh ! » des « ah ! ah ! » et cent gestes qui la montraient du doigt. Quoi donc ? Qu'était-il arrivé ? Pleine d'inquiétude, elle courut vers une glace. Le cœur d'un tigre eût été attendri du cri plain-

tif qu'elle poussa. Elle se voyait pareille, en effet, à la beauté créée par la rêverie de son amant. Ses cheveux blonds n'étaient plus des cheveux, mais des épis en touffes d'or ! En place de ses yeux bleuissaient deux saphirs ! Sa bouche qui avait cessé d'être une bouche, était une pivoine ! Elle avait réellement un cou de cygne ! Des ailes d'ange frissonnaient à ses épaules, et son sein, — naguère chair tiède et palpitante, — son sein était de marbre ! Elle frémit en songeant à tout ce qu'avaient pu devenir tant d'autres trésors voilés de dentelle et de soie, et s'enfuit, poursuivie par l'ironie des femmes et la pitié des hommes. Pauvre amie ! il ne lui fallût pas moins de huit ou dix flirtations, poussées à l'extrême, avec des ingénieurs, des banquiers et des maîtres de forges, pour se défaire de cette poésie. Et vous pensez bien, Monsieur, que, défiante des pièges que peuvent nous tendre les rimeurs imagiers et les petites personnes qui sortent des vases de Chine, je me garderai bien de m'exposer à la mésaventure d'être belle au point de ne plus être femme du tout. »

Ainsi s'excusa de m'aimer l'exquise et barbare jeune femme. Mais elle ne m'en fit point accroire, — encore que l'apparition d'une fée rendît le conte si vraisemblable ; et je savais bien que si elle repoussait mes ardentes prières et mes gestes en vain décisifs, c'était parce que, l'autre semaine, à la Plaza de Saint-Sébastien, elle avait eu le cœur atteint par le regard d'un souple et nerveux torero, au brun visage, comme par une banderilla de flamme.

L'Immorale Honnêteté

I

L'avant-dernier dimanche de la Saison passée, un peu avant midi, la petite Mme de la Pailletterie, si jeune, mariée depuis si peu de temps, et si peu, jolie, ou joliette, caillette, douillette, paillette, achevait de boutonner ses gants en jetant un dernier coup d'œil au miroir à travers la voilette baissée jusqu'aux ailes roses du nez, lorsque la vieille baronne de Hautelayne entra vivement dans la chambre et se laissa tomber dans un fauteuil, essoufflée.

— Comment ! c'est vous, ma tante !

— Oui, moi, ma nièce, moi.

La baronne de Hautelayne paraissait fort émue. Il y avait dans ses yeux de vieille chatte comme des pétillements de colère et,

dans ses boucles blanches, le désordre grognon d'une perruque mise de travers.

Elle reprit très vite :

— Où vas-tu, de si grand matin ?

— Moi, dit Mme de la Pailletterie, troublée, en se baissant pour ramasser un bouton, qui n'était pas tombé, c'est aujourd'hui dimanche, je vais à la messe.

— Tu mens.

— Ma tante !

— Je te dis que tu mens. Tu n'as pas la moindre envie d'aller à la messe. Tu vas chez M. Justin d'Hersan, rue de Penthièvre, 17.

— Ce n'est pas vrai !

— C'est parfaitement vrai. Ne perds pas le temps à dire non, je sais tout. J'étais derrière la porte de la serre, au bal de la princesse d'Ermelines, hier, pendant que M. d'Hersan te suppliait de venir chez lui. Pleurniche, si tu veux. Ça ne t'empêchera pas d'avoir répondu en détournant la tête et en tendant la main : « Eh bien ! oui, je viendrai. » La voix avait un tremblement d'épouvante fort joliment imité, et le geste, plein de pudeur à la fois et de gracieux abandon, était on ne peu plus gra-

cieux. Vous promettez, ma nièce. Bref, si tu sors d'ici, ce matin, tu auras un amant dans deux heures ou dans une heure, selon qu'il plaira à M. d'Hersan de triompher d'une plus ou moins longue résistance.

Mme de la Pailletterie, les yeux à peine humides, releva la tête hardiment, et dit en frappant du pied :

— Eh ! bien, ce sera de votre faute ! pourquoi m'avez-vous mariée à un homme que je n'aimais pas, et qui est laid, et qui est vieux ? Est-ce que vous croyez que tout le cœur ne me lève pas, dans l'étreinte de ces bras qui défaillent, sous l'haleine de cette bouche pâle qui tremble dans le baiser? Je suis malheureuse, ma tante, et triste à mourir ; puisque je m'ennuie, il faut bien que je prenne un amant.

— Tu crois que tu t'amuseras quand tu en auras un ? Ecoute. Tu es franche. Je veux l'être aussi. Assieds-toi là, écoute bien. Tu as le temps. M. d'Hersan, la première fois, ne se plaindra pas d'avoir attendu, et si, quand je t'aurai parlé, tu n'as pas changé d'avis, eh ! bien, tant pis, tu feras à ta guise.

II

« Sois tranquille, ma petite. De la morale ? non, je ne t'en ferai pas. Il s'agit bien de la morale. La morale, c'est bon pour la province, et dans la banlieue encore. Tu vis dans un monde où il suffit à une femme d'éviter le scandale pour être tout à fait estimée ; où le scandale lui-même ne déshonore que d'une façon relative. Si je te disais ces grands mots : « Vertu, pudeur, honneur du nom », tu me regarderais avec de jolis yeux étonnés. Va, va, je suis de ton temps, après avoir été du mien. Je ne trouve pas d'inconvénient à ce que de fort grandes dames, ayant traversé, la veille, au bras de leur mari, adulées et adorées, le bal de l'ambassade russe, s'en aillent souper, le lendemain, en cabinet particulier, avec un baryton d'opérette qui les tutoie devant le garçon. Quand j'apprends que Mme de Gottschalk rejoint son cocher trois nuits sur sept, dans la paille et le foin, au-dessus de l'écurie, et que Berthe de Candème est partie pour la Belgique

avec le nègre qui la massait, je me sens choquée, un peu, pas trop. Ce sont là des équipées excessives sans doute, mais qui seront bientôt oubliées, sinon pardonnées ; et ces dames donnent d'excellents dîners. Tu peux donc bien penser, ma mignonne, que je ne suis pas capable de me formaliser à propos de la tendresse qu'une femme témoigne à un homme de son monde. Tu aimes M. d'Hersan ? rien de plus naturel ; il est aussi noble que toi, sa fortune n'est pas moindre que la tienne. A la bonne heure, ce sera une liaison de convenances ; certainement, les gens de goût ne manqueront pas de t'approuver, comme je t'approuve moi-même. Pour blâmer les autres, il faudrait être soi-même exempt de reproche. Ah ! ah ! ma nièce, j'ai eu vingt ans, j'ai eu trente ans. J'ai eu trente ans surtout ! Tu n'exiges pas que je te conte mes folies ? J'en ai fait, tiens, je te l'avoue, je crois même que tout le monde l'a su ; et M. de Hautelayne n'a pas dû l'ignorer. Mais c'était un trop parfait gentilhomme pour faire paraître qu'il eût connaissance de ces menus détails. Voilà donc qui est bien entendu entre nous, ma nièce : aucune

morale ! et, si je te conseille d'éviter l'adultère, — quel gros vilain mot, pardon ! — ce n'est pas parce que l'adultère est criminel, c'est parce qu'il est ennuyeux. Oh ! profondément ennuyeux.

De l'amant que tu vas prendre, qu'attends-tu ? L'oubli de toute tristesse, la joie, l'amour enfin ? Ton mari est laid, M. d'Hersan est fort joli garçon ; ton mari est vieux, M. d'Hersan est jeune encore ; de sorte que tu te dis : « Autant j'ai souffert par l'un, autant je serai heureuse par l'autre. » Puis, parce que tu es encore une toute petite fille, des souvenirs de roman te montent à la tête et te grisent : tu songes à de tendres paroles éternellement répétées, qui ne lassent jamais, à des abandonnements rêveurs sur une épaule aimée, à de délicieuses prières qui s'agenouillent, près de la chaise longue qui se pâme déjà, ou devant le lit entr'ouvert. Etre deux ! être seuls ! Vivre dans l'extase d'une exquise adoration mutuelle ! Ah ! c'est le paradis sur la terre ! « Et je refuserais ce suprême délice ? je repousserais la souriante destinée qui s'offre et me convie ? non, non, j'aime et je suis aimée, ce

serait une sombre folie que de ne pas accepter le plus parfait des enchantements! » Ma nièce, vous êtes une sotte.

L'amour, tel que vous le rêvez, n'existe pas, n'a jamais existé en ce monde ; et sachez une chose, mignonne : tout amant, en peu de jours, devient un mari.

Il n'y a pas d'amants, il n'y a que des maris!

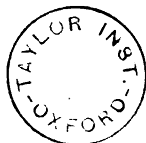
Les grâces, les délicatesses du commencement s'évanouissent après la possession. Les commencements sont tout de suite la fin. Bientôt, parmi les illusions amoureuses que la femme s'obstine à conserver, — qui donc a dit ce mot : « C'est extraordinaire tout ce qu'un homme peut faire devant une femme sans cesser d'être un ange pour elle ? » — bientôt, au milieu des rêves persistants de la maîtresse, apparaît le mariage avec ses inattentions, ses maussaderies, ses heures silencieuses, ses baisers qui songent à autre chose. Et l'émerveillement se dissipe. Le mari était laid ? mais, à cette heure, l'amant omet les soins élégants et subtils auxquels il devait son charme : il fume énormément, comme le mari, et, souvent, il oublie de parfumer sa barbe. Le mari

était vieux, la femme sentait le dégoût lui monter à la gorge, dans l'étreinte où les bras défaillent, sous les lèvres pâles qui tremblent dans le baiser ? Mais l'amant, déjà, n'est plus jeune. Est-ce que les adolescents eux-mêmes ne sont pas des vieillards, aujourd'hui ? Est-ce que la force de leurs bras ne s'est pas énervée, est-ce que leurs lèvres ne se sont pas décolorées dans les sales amours complaisantes ? Laisse toute espérance, toi qui entres dans l'adultère. Car je l'ai dit, et je le crie, l'adultère c'est le mariage lui-même avec son gilet de flanelle, après quelques semaines, et son bonnet de coton, au bout de quelques mois.

Et n'espère pas le divorce.

On peut quitter son mari ; il est beaucoup plus difficile de quitter son amant. On l'a choisi, on l'a voulu. On a pris envers soi-même un engagement auquel on se résigne malaisément à manquer. Avouer que l'on a eu tort, que l'on s'est trompée, c'est cruel. A moins d'être de celles qui ne reculent devant aucune extrémité, ou qui ont énormément d'expérience, on s'acharne, par une espèce d'honnêteté, à la faute commise, on se cramponne à

son bonheur mort. Mais la souffrance est intolérable, et plus d'une malheureuse pécheresse, — tandis que son amant, insoucieux, s'ensommeille auprès d'elle et va ronfler peut-être, — songe avec toutes les angoisses du spleen, et qui sait ? du désir, à l'autre lit, au lit conjugal, où elle pourrait dormir, elle aussi, tranquille. »



III

Pour dire le vrai, comme un honnête conteur, j'ignore totalement quel effet produisit sur les intentions de la petite Mme de la Pailletterie — douillette, caillette, paillette, — l'étrange sermon de la baronne. Comprit-elle, la jeune femme, à quelles tristesses elle se vouait en prenant un amant? Se résigna-t-elle, crainte de pis, au mari vieux et laid? Ce qui est probable, c'est que, ce matin-là, elle n'alla pas rue de Penthièvre; mais il y a de dévotes personnes qui vont à la messe le lundi.

Le Médecin congédié.

I

Chose abominable ! Incomparable désastre ! Bérangère engraissait. Quoiqu'elle eût vingt-six ans à peine, elle cessait de ressembler à cette Bérangère de jadis dont la gracilité, sans exclure d'aimables saillies charnues çà et là, où il convient, imitait la sveltesse des roseaux longs et frêles. D'abord, par d'adroits artifices de toilette, elle était parvenue à dissimuler le développement de sa personne ; tant qu'elle n'avait été qu'un peu trop dodue, il lui avait suffi, pour sauver les apparences, de serrer un peu plus son corset, de porter des robes plates, montantes, sans fanfreluches, en soie mince et bien tendue ; la plénitude des étoffes, quand elle évite de se hausser jusqu'à un excès de volume, ne laisse pas d'avoir quelque chose

d'agréable aux yeux. Mais à présent Bérangère s'arrondissait partout, d'une débordante façon; le rebelle grossissement de sa gorge ne se soumettait pas aux plus solides armatures de baleines, — telle une poussée d'eau montante menace de rompre l'écluse, — et, même quand ce ne fut plus la mode des poufs, elle avait l'air d'avoir un pouf extravagant. Ce fâcheux état de choses devait-il être attribué aux longues somnolences des grandes matinées, dans la chambre tiède où le jour n'entre pas? Avait-il eu pour cause une gourmandise invétérée, dont s'étonnaient jusqu'à l'impatience, à la fin des soupers, les amoureux pleins de hâte, comprenant mal que Bérangère préférât à leurs baisers les pattes d'écrevisses, le foie gras et les truffes? C'est ce qu'elle ne perdait pas le temps à examiner. Le mal existait, indéniable, flagrant, et il n'y avait rien d'aussi pressé que d'y trouver remède. Promenades à pied, bains de mer, douches froides, massages, hygiènes bizarres, sommeils interrompus, abstinences diverses, Bérangère essaya des nombreux procédés usités pour obtenir l'amaigrissement. Elle s'adressa anx plus fameux mé-

décins de Paris, aux plus illustres charlatans de New-York; elle se laissa persuader par les annonces de quatrième page qui promettent des tailles de guêpes aux plus colossales dondons, et jurent de transformer avant huit jours passés sir John Falstaff lui-même en un délicat gentleman diaphane et grêle, ayant l'air un peu phtisique. Aucun traitement ne lui réussit. Elle continuait d'engraisser ! Elle serait bientôt pareille aux bourgeoises obèses, vastes, énormes, ventrues hélas ! qui passent sur le boulevard le dimanche, pour l'épouvante des yeux, au bras d'un tout petit et maigriot mari ; et, humiliation suprême ! sur sa joue, délicieusement pâle autrefois comme une maladive rose blanche, s'épanouissait la pivoine odieuse de la bonne santé, que ne parvenait pas à éteindre le mensonge des veloutines.

II

Mais, si jolie, elle ne pouvait cesser de l'être ; svelte, elle avait été exquise, trop grasse, elle restait charmante. La preuve en

est que le marquis Gabriel — Gabriel comme l'ange, mais marquis comme de Sade, — s'éprit d'elle très vite, l'ayant aperçue un jour qu'elle revenait du bois, à cheval (par ordonnance du médecin) et n'hésita point à faire les plus grandes folies pour obtenir qu'elle ne lui fût point cruelle. A vrai dire on s'étonna du rapide consentement de Bérangère. Non pas qu'elle montrât à l'ordinaire une vertu farouche et qu'elle n'eût jamais autorisé de tendres jeunes hommes à baiser ses pieds nus hors des mules tombées ; mais le marquis Gabriel passait, dans l'opinion commune, pour quelqu'un d'absolument terrible. Il courait sur son compte les plus étranges histoires; les femmes qui ne s'étaient point dérobées à sa séduction — et il y en avait beaucoup dans ce cas, car il était jeune, beau, riche, autant qu'on peut le souhaiter — ne parlaient de lui qu'en frémissant; dès qu'il entrait dans une fête ou dans un bal, il était accusé de mille perversités et de mille crimes par les chuchotements qui babillent derrière l'effroi des éventails. Enfin l'on aurait longtemps cherché avant de trouver un Parisien dont la réputation en ce qui concerne les

choses de l'amour fût aussi exécrable que la sienne! Et, fait extraordinaire, cette réputation, il la méritait. Oui, don Juan, Lovelace, Lauzun, Richelieu, c'était lui. Malgré la modernité, un roué tout à fait féroce. Même quand il aimait sincèrement, il se montrait redoutable. Il va sans dire que l'infidélité était le moindre de ses défauts; ne pas tromper la plus belle et la plus chère maîtresse dès le lendemain du premier baiser, lui aurait été radicalement impossible; il était infidèle par tempérament et par système; manquer à son devoir lui apparaissait comme un devoir sacré; ce qui lui plaisait dans le serment, c'était l'occasion du parjure. Mais il ne lui suffisait pas de trahir, il étalait, proclamait sa trahison pour qu'elle fût aussi cruelle que possible aux pauvres créatures qui avaient cru en lui; il excellait à ménager des confrontations de rivales; dans ces rencontres, il ne daignait même pas mentir; il avait la barbarie imprudente de l'aveu : « Eh oui! l'une et l'autre, sans doute! » et, si elles s'irritaient ou pleuraient, il éprouvait une infernale joie à bafouer leur colère ou à rire de leurs larmes. Quant à ses abandons, toujours

imprévus, il ne manquait pas de les entourer des circonstances les plus propres à en augmenter le désespoir ; disparaître sans retour après quelque éperdue nuit d'amour qui semblait en promettre tant d'autres, était un de ses jeux favoris. Ah! l'abominable homme! Et l'on allait jusqu'à affirmer — qui ? des personnes bien informées — que plus d'une fois, par un dandysme de blasé, raffiné jusqu'à l'ignominie, il lui était arrivé de lever son poing d'ivrogne sur de blondes têtes en pleurs qui demandaient grâce avec les plus touchantes paroles ; un soir il avait traîné par les cheveux d'un mur à l'autre du boudoir la comtesse de Salvèdre, sanglotante, presque morte, — et ravie ! Véritablement, pour se mêler d'affronter un tel amant, il fallait que Bérangère se sentît un bien grand courage, et l'on ne s'étonnait point sans raison du nouveau choix qu'elle avait fait. Quel but poursuivait-elle ? Quel intérêt la guidait ? Espérait-elle que le marquis Gabriel ne serait pas avec elle ce qu'il avait été avec d'autres ? c'est probable. L'ingénue qui accepte d'aller rejoindre don Juan à la nuit tombante, dans le sentier des prairies où

le long d'un mur de verger, croit peut-être qu'il se bornera à interroger les marguerites ou à lui faire des pendants d'oreilles avec de doubles cerises.

III

Si elle avait formé le rêve d'un Gabriel nouveau, changé tout exprès pour elle, Bérangère fut affreusement déçue. Peu d'heures après le rendez-vous définitif, comme elle passait en voiture, rue de la Chaussée-d'Antin, elle vit son amant entrer chez Paillard, en compagnie de Valencienne, de la Scala, et, l'ayant attendu devant la porte jusqu'à minuit, pour le confondre, elle le vit sortir avec Bertha Hold, de l'Eldorado. Il avait changé d'infidélité au dessert. Bérangère poussa un cri de rage. Car vraisemblablement, elle aimait, — pourquoi non ? tout arrive ! — elle aimait ce méchant homme sans pitié. Elle courut après lui, parmi les passants, avec l'air d'une folle, lui ordonna de quitter cette fille. Puis, tout à coup, elle se fit humble, elle n'osait pas montrer de la colère,

de peur de mécontenter celui par qui elle souffrait, elle suppliait, les mains jointes, dans la rue! Mais le courroux ni la prière ne lui furent d'aucun secours. Il haussa l'épaule, continua son chemin, avec un rire, qu'elle entendait. A partir de ce jour, Bérangère fut la personne la plus cruellement torturée que l'on puisse imaginer. A toute heure, elle attendait Gabriel qui ne venait presque jamais. Elle connut, pendant des nuits entières, les espérances, les angoisses de guetter, penchée à la fenêtre, les ongles au bois de l'appui, les voitures, l'une après l'autre, qui ne s'arrêtent pas; d'écouter, sur le silence des pavés nocturnes, le bruit d'un pas que l'on croit reconnaître. Quand elle allait chez Gabriel, elle n'était pas toujours reçue : « Monsieur le marquis vient de sortir! » et des voix de femmes avec des bruits de fourchettes et de verres heurtés. Quelquefois, rarement, il lui faisait l'aumône d'une caresse ou d'un sourire; hélas! elle expiait par toute une semaine de solitude ce furtif instant de bonheur! Vie affreuse, qui dura bien des mois. Et la cruauté de Gabriel devenait de plus en plus atroce. Aimait-il

Bérangère ? oui, certainement. Mais il se sentait si bien le maître de cette pauvre femme, la jugeait si incapable de révolte, qu'il osait, dans sa barbarie raffinée, toutes les froideurs, tous les dédains, tous les outrages même : une nuit qu'il avait daigné s'attarder chez elle, il la saisit par les cheveux, et, la jetant au bas du lit, la voulut traîner sur le tapis de la chambre, comme il avait fait à madame de Salvèdre.

Mais alors, Bérangère se redressa, lui échappa, et debout, demi-nue sous le ruissel lement de sa chevelure :

— Monsieur, dit-elle, vous allez sortir de chez moi tout de suite, et vous n'y reviendrez jamais.

Il fut étonné, il ne lui connaissait pas cette voix résolue. Il vit qu'elle parlait sérieusement. Il se sentit inquiet, jugeant qu'il était allé trop loin. Il feignit d'oublier la brutalité dont il s'était rendu coupable, et dit, d'un ton très doux, espérant qu'elle s'apaiserait :

— Vous me chassez, vous, Bérangère ? Est-ce que c'est possible. Vous me chassez, pourquoi?

Elle se regarda toute dans un très haut

miroir ; elle avait maintenant, comme jadis, cette gracilité qui, sans exclure d'aimables saillies charnues, çà et là, où il convient, imite la sveltesse des roseaux longs et frêles, et la pivoine odieuse de la bonne santé s'étiolait sur sa joue où se mourait délicieusement la pâleur d'une rose blanche.

Elle repéta :

— Pourquoi ?

Puis, dans un beau rire fou qui secoua tout l'or de la chevelure :

— Eh ! Monsieur, s'écria-t-elle, parçe que j'ai assez maigri.

Le Bouton sur le Nez

Du temps que j'étais tout petit, si petit, si petit que je me souviens de ce que j'étais alors comme d'un tout menu brin d'herbe comblé d'humiliation par la tige colossale d'un rosier qui aurait bien un pied de haut, je me sentais furieusement épris, garçonnet de sept ans, d'une fillette qui en avait six; et une fois que je m'étais empli le cœur de courage par la contemplation d'une gravure où l'on voyait Malek-Adel enlever une personne minue et éperdue, je résolus de déclarer ma flamme à celle que j'adorais. Cela ne pouvait plus durer comme cela! je ne pouvais plus subir les tortures que m'infligeait une amour ignorée! En somme, fort joli, selon ce qu'affirmait ma mère, je n'étais pas un amant à dédaigner ; et, si mon adorée ne se rendait pas à mes prières, j'étais bien décidé à user —

même criminellement — de la vigueur de mon sexe et de mon âge.

Ce fut dans l'allée d'un petit jardin de banlieue que je fis ma déclaration. Il y avait de grands arbres autour de nous, des frissons d'ombre sur le sable de l'allée, des pleurs jaunes d'acacias sur le banc où Jacqueline s'était assise, jouant avec sa poupée (sa poupée ! cette poupée ! je me promettais bien qu'elle n'aurait plus de poupée, quand nous serions mariés !) et, tombé à genoux, je lui avais tout dit.

Elle me regarda.

Elle murmura :

— C'est drôle.

Quoi ! qu'est-ce qui était drôle ? il n'y avait rien de drôle dans mon ardeur sincère et dans mon désir de pousser quoi qu'il arrivât, et même en plein jour, les choses à l'extrême !

Elle répéta :

— C'est drôle.

Et elle ajouta en pouffant de rire :

— Je n'avais pas vu... Vous avez un bouton sur le bout du nez !

Moi ! un bouton sur le bout du nez ! Ce n'était pas possible ! Mais je fus très inquiet. Est-ce que, véritablement, j'avais ce qu'elle disait, où elle disait ? Mon alarme fut si grande que j'oubliais tout à fait ce qui m'avait incité à suivre Jacqueline, à la rejoindre dans le petit jardin de banlieue. Je m'attendais à l'entendre appeler sa mère, ou sa bonne ! Je n'avais pas imaginé qu'elle pourrait me dire que j'avais un bouton sur le nez. Je n'en avais pas. Je ne pouvais pas en avoir. Je me précipitai vers la maison. J'entrai dans la chambre de maman. Je me regardai, anxieusement, dans la psyché. Non, non, pas de bouton du tout. Aucun bouton. J'étais bien le joli petit garçon que j'avais coutume de voir dans la glace.

D'ailleurs, je rompis avec Jacqueline. Elle s'était mal conduite avec moi. Je l'oublierais. Je l'oubliai.

Mais il m'est demeuré quelque chose, toujours, de cette aventure ancienne, et jamais, adolescent, jeune homme, homme mûr, vieillard, je ne me suis agenouillé, suppliant, devant une que j'aimais, sans craindre en la

voyant rire (quelques-unes ont ri, ou souri), qu'elle ne s'écriât : « Tiens! c'est drôle! Vous avez un bouton sur le bout du nez! »

L'Irréfutable Réplique

Oui, oui, il allait faire un malheur ! Car, — oh ! c'était certain, oh ! il n'y avait pas à dire le contraire ! — elle l'avait trompé, sournoisement, lâchement trompé, avec cet homme ni beau, ni jeune, ni célèbre, avec le premier venu, avec celui qui passe ! Elle avait fait cette chose abominable de se livrer à un autre. Un autre lui avait baisé les bras, la gorge, les lèvres, l'avait tenue entre ses bras, l'avait sentie défaillir dans le spasme suprême. Misérable créature ! Quel châtiment serait égal au crime ? Il venait au désespéré, parmi le trouble de son esprit, des réminiscences étranges : dans certains pays, on enterre les épouses coupables, vivantes, dans la boue des places publiques, afin que tout le monde marche sur leurs corps infâmes ; en d'autres contrées, on enfonce des tiges effilées sous les ongles des

femmes adultères, et leur sang coule tandis qu'elles hurlent. Ces supplices, pourquoi ne les faisait-on pas subir à celle-ci, qui les avait mérités? Il aurait voulu être, lui seul, toute la foule qui tasse de ses pas lourds la fosse comblée et remuante encore. Vengeance adorable! que n'était-il le bourreau qui fait entrer les pointes de bambou, délicatement, avec une lente barbarie, dans la rose chair des petits doigts frêles!

Elle, cependant, sous cette colère, courbait le front, ne niait pas, sanglotait, demandait grâce, déchevelée. Hélas! c'était vrai, dans un moment de folie, elle s'était donnée à cet inconnu, à ce passant, qu'elle n'aimait pas. Mais combien elle regrettait sa faute à présent! Si elle se connaissait méprisable, elle se jugeait digne de pardon, à cause de son sincère et cuisant repentir. Oh! qu'il se souvînt, l'amant toujours adoré, de leurs heures de délices, de leurs bouches unies, de leurs cœurs battant l'un contre l'autre. Est-ce que la reconnaissance d'un long amour n'attendrirait pas la rancune d'une courte trahison? Ne l'avait-elle pas chéri ardemment, fidèlement,

durant beaucoup d'années? Et, suppliant ainsi, elle pleurait, les yeux baissés, les mains tendues.

Mais rien n'était capable d'apaiser le redoutable amant. Exaspéré par ce repentir même, qui affirmait la faute, il frappa sa maîtresse au visage, en lui jetant le mot hideux dont frémissent les plus basses prostituées.

Alors, elle se leva.

Elle était très pâle, elle ne pleurait plus, elle dit d'une voix haute :

— Puisqu'il en est ainsi, puisque rien, ni supplications, ni larmes, ne peut triompher de la rage de ton orgueil, puisque tu outrages celle dont le remords t'implorait, eh bien! je renonce à la prière, à l'humiliation. Je me redresse, je te regarde en face, et je te dis qu'il y a ici deux coupables : toi et moi; mais le pire des deux, c'est toi-même; et je prétends que tu me demandes un pardon que je ne t'accorderai pas!

Pendant qu'il la considérait, terrible encore, ébahi, ne comprenant pas, elle marchait par la chambre, d'un mur à l'autre, très vite, et continuait de parler, fébrile.

— Ah ! ça, ce que vous valez, vous autres, hommes, vous croyez donc que nous l'ignorons, nous autres, femmes ? Oui, sans doute, il nous arrive, parfois, de trahir celui à qui nous appartenons ; elles sont rares, je l'accorde, celles qui vivent fidèles à leurs premiers serments, et les spectres de beaucoup de baisers divers errent sur les lèvres des mortes. Nous ne savons pas toujours repousser les tentations qui nous obsèdent, quand l'époux ou l'amant n'est pas là, ou lorsque son indifférence est pareille à l'absence ; dans d'autres cas encore, le désir d'une étreinte inconnue nous trouble, nous emporte. Nous pouvons, quoique aimantes, tromper qui nous aimons. Ceci n'a rien d'anormal, ni d'énigmatique, et l'avouer équivaut à dire qu'une femme est une femme. Mais, du moins, il nous faut, à nous, pour faillir, une occasion rencontrée, non cherchée, qui nous y convie, qui nous y contraigne presque ; nous attendons, pour tomber, que quelque chose d'irrésistible nous attire ou nous pousse ; nous n'avons pas le parti pris, la préméditation de la chute ; longuement circonscrites, ou brusquement atta-

quées, — siège méthodique ou furieux assaut, — nous ne cédons qu'à de patients efforts ou qu'à la brusquerie de l'imprévu; nous ne voulons qu'après avoir été obstinément ou impétueusement voulues; les plus criminelles d'entre nous ne sont en réalité que des victimes. Mais vous, vous, les hommes, pour trahir vous n'avez pas besoin d'en être sollicités! L'occasion que nous fuyons si souvent, vous la cherchez, vous la faites naître; même quand on vous aime, même quand vous aimez, vous êtes les mâles errants en quête; vous êtes le rut, toujours prêt; l'irrésistible, pour vous, c'est le possible. Ah! tenez, vous êtes infâmes! et si nous feignons presque toujours de l'ignorer, si, par un volontaire aveuglement, nous nous persuadons à nous-mêmes que nous l'ignorons en effet, c'est que, instinctivement résolues à la constance, nous ne voulons pas trouver, dans la constatation de votre infidélité, un prétexte de revanche. Mais, au fond de nos âmes, nous savons qui vous êtes, — et je vais te le dire! Quel est celui d'entre vous, qui, voyant une belle fille, ne la convoite pas, parce qu'il a une exquise maîtresse ou une

adorable épouse? Où est l'homme qui considère l'amour qu'il a comme un obstacle au plaisir qu'il lui serait possible d'avoir? Le soir, au théâtre, dans une loge, quand vous croyez que nous regardons la scène, c'est vous que nous regardons, et pas un des désirs allumés dans vos yeux par quelque cabotine en maillot n'échappe à notre désespérée jalousie. Oui, là, tandis que notre bras touche votre bras, tandis qu'on est si près l'un de l'autre qu'on pourrait presque, sans tourner la tête, se baiser sur les lèvres derrière l'écran levé, vous ne pensez, un peu haletants, qu'aux jambes et à la gorge de cette fille, et vous voudriez bien que nous ne fussions pas là pour aller sur le théâtre, dans l'entr'acte, pour la voir de près, pour lui dire : « Viens souper avec moi. » Où serait le mal? vous rentreriez un peu tard, voilà tout, avec de la poudre de riz sur la manche de l'habit et une odeur de patchouli dans la barbe, et si vous nous trouviez éveillées encore, le cou dans l'oreiller, l'œil grand ouvert sur un livre froissé, vous en seriez quittes pour nous dire tranquillement : « Comment? tu ne dors pas encore, ma

mignonne? » Mais vous ne vous bornez pas à ces convoitises, qui nous sont déjà cruelles. Il vous faut, après toutes les viles chimères, tous les vils accomplissements. Nous qui rêvons aussi, peut-être, nous savons résister, presque toujours, à nos rêves, par respect, par amour des honnêtes réalités. Vous, jamais. Que vous importent nos tendresses, nos attentes! Ce sera toujours assez bon pour nous, vos lèvres, après d'autres baisers. Même le lendemain du jour où j'aurais cédé, pour la première fois, à un homme qui m'aimerait entre toutes, je ne le laisserais pas seul, dans mon boudoir, avec mon amie, car, si elle voulait, si, même ne voulant pas, elle résistait mal, il la prendrait, oui, là, chez moi, sur la même chaise longue. Oh! puisqu'il faut tout dire, je dirai tout, et tu n'oseras pas jurer que je me trompe! Quelques jours avant son mariage avec la plus chaste et la plus charmante des jeunes filles, un fiancé rencontre une maîtresse de jadis, une cocotte pas belle, vieillie, qu'il n'a pas vue depuis un an, qu'il n'a jamais aimée. Il pourrait se détourner ou saluer froidement, presser le pas. Non, il

s'arrête, ils causent, ils s'égayent : il y a cent à parier contre un que, si la fille n'a rien de mieux à faire, ils s'en iront dîner ensemble dans quelque restaurant, comme autrefois, par plaisanterie. Quelle plaisanterie en effet ! ils parodiront d'avance, sur quelque sale canapé, les divins mystères du lit nuptial ! Ah ! vous êtes monstrueux, oui, oui, monstrueux, — et imbéciles. Vous pensez que nous ne savons pas où vous allez, les soirs, quand, profitant d'une querelle, vous avez pris votre chapeau, et nous avez baisées au front, froidement, avec dignité ? « Laissons cela, mignonne, il est tard, à demain, je rentre chez moi. » Chez vous? Allons donc ! C'est chez elle que vous allez. Chez elle, vous dis-je, si vous avez eu le temps dans la journée, de préméditer une trahison, de donner un rendez-vous, ou, sinon, chez elles — c'est-à-dire chez les filles, chez celles qu'on rencontre, ou chez celles que l'on sait où trouver. Ceci n'est-il pas horrible, abject, au-dessous de tous les mépris? Il eût suffi d'une parole pour nous faire heureuses et souriantes ; vous n'avez pas voulu la dire, sachant bien qu'elle eût suffi, ayant d'autres projets,

et vous êtes partis ; et, le plus souvent, quelqu'un qui vous suivrait, — oh ! nous voudrions le nier à nous-mêmes, mais nous le savons, nous le savons ! — quelqu'un qui vous suivrait, vous verrait marchant vite le long des murs, le collet de l'habit relevé, entrer dans l'une de ces sombres rues où des portes toujours entr'ouvertes mettent des bandes de clarté sur la boue. Mais si, le lendemain de cette vilenie, l'un de vous apprend que celle dont il est aimé, après une longue résistance, ou dans l'effarement d'une surprise, s'est abandonnée, coupable, pitoyable aussi, à un autre que lui-même, il se dresse, comme un implacable justicier, la tue, si elle est sa femme, sûr de l'impunité, se borne à l'insulter et à la battre, si elle est sa maîtresse, par peur de l'échafaud. Ainsi, vous vous arrogez le droit d'être des juges, vous les coupables sans excuse et sans repentir, vous qui donnez volontairement, froidement, tous les exemples du mal et jamais celui du remords ? En vérité, c'est absurde, autant qu'horrible. Et, pour nous punir d'une erreur momentanée qui, sans doute, ne se renouvellera plus, vous n'attendez

pas toujours cette espèce d'oubli de vos bassesses personnelles, qui vous vient pourtant si vite ! Tiens, tout à l'heure, dans la main que tu m'as mise sur la joue, il y avait une infâme odeur de musc ! Hé ! lavez-vous donc avant de nous frapper.

---

vos bas-
pourtant si
la main que-
ait une infâme
s donc avant de

LES FARCES DU MY

Effets sans Causes.

Je crois bien qu'il y a des ombres qui ne sont les ombres de rien. Je crois aussi que l'on peut voir dans les glaces des reflets qui ne sont les reflets de rien. Pourquoi l'ombre et le reflet n'existeraient-ils pas par eux-mêmes? parce que les mots dont on les désigne impliquent qu'ils n'ont pas de personnalité première et sont seulement des images d'êtres ou de choses? c'est un raisonnement médiocre. Les mots peuvent se tromper. De même qu'il y a des personnes mal nommées, des lâches qui s'appellent Achille, des catins qui s'appellent Marie, il y a peut-être des objets qui ont d'incomplètes ou même d'absurdes représentations verbales. Les vocabulaires ne sont pas infaillibles. D'ailleurs, remarquez-le, si, pour l'expression de toutes les substances et de toutes les qualités, de tout ce qui existe, nous de-

vions nous en rapporter uniquement aux syllabes écrites ou parlées, qu'arriverait-il de notre raison le jour où quelque académicien, élu souverain universel du monde, et un peu troublé par cette exaltation soudaine, s'aviserait de déclarer que, jusqu'à la première minute de son omnipotence, les langages humains s'étaient radicalement trompés, justement parce qu'ils semblaient suivre une loi, et que, désormais, le parfait hasard serait la seule correspondance logique entre le sens et le son proféré par la voix ou figuré par l'écriture ; puis, ayant découpé un à un tous les mots du dictionnaire, d'une part, et, de l'autre, toutes les définitions que le dictionnaire en donne, ayant mis ceux-là dans un sac, celles-ci dans un autre sac, et faisant tirer comme au sort par la personne la plus innocente de la société, — soit un vaudevilliste absolument ignorant des lexiques et des syntaxes, — d'un sac un mot, de l'autre, une définition, décréterait incontestables les nouvelles associations de l'idée et du terme ? Sans doute, nous ne laisserions pas, d'abord, d'être un peu inquiets, comme des

gens qui changent d'appartement meublé ; mais nous ne tarderions guère à nous installer fort commodément en notre nouveau garni. Admettons même que, par quelque rencontre antithétique de la loterie, les éternelles choses, les éternelles pensées, les éternels sentiments fussent dorénavant exprimés par des vocables qui, naguère, en exprimaient le contraire précisément, cela ne changerait rien du tout au train coutumier de la réalité, ni de nos rêveries, ni de nos passions. Si «indigestion» signifiait «bon appétit», nous n'en serions pas moins affamés de pain, de viande, et des diverses choses que l'on sert à l'heure du déjeuner ou du dîner. Nous rêverions encore si à « Idéal » s'était substitué : « Ordure ! » et c'est avec une infinie tendresse que, tombant à genoux devant la seule qui nous sera chère à jamais, nous lui dirions : « Je te hais ! » Il ne faut donc pas attacher une trop grande importance aux mots eux-mêmes. Je vous l'ai déjà dit, il y a des ombres de néant, des reflets de non-être. Je le crois du moins. Et je vous conterai à ce propos deux histoires, qui sont assez singulières, puis une troisième histoire, plus étrange

encore. Une fois que je me promenais, la nuit, le long d'un fleuve d'acier très sombre, sans déchirure de noyade d'étoiles entre les hauts peupliers pareils à des poteaux noirs, je vis sur l'eau un géant étendu avec une couronne de pierreries légères, comme s'il lui était tombé au front la fusée d'une fête foraine. Tout de suite, j'eus peur. Je suis très enclin à avoir peur ; c'est parce que ma mère, quand j'étais petit, me couchait dans une chambre sans lumière ; je m'éveillais au milieu des ténèbres, glacé de sueur, en une épouvante, de quoi? du jour peut-être. De sorte que j'eus grand'-peur. Mais je me raisonnai, comme on dit. « Voyons, pensai-je, il est impossible qu'un géant couronné de pierreries soit couché sur l'eau, de Bougival à l'île de Croissy. Il y a, ici, une espèce de mirage, ou bien c'est le reflet, dans l'eau, de quelque tourelle de villa, avec celui des lampes de la table où l'on prend le café. » Très méticuleux, comme je le suis, je regardai derrière moi, à ma gauche, à ma droite... Je ne découvris rien qui fût une réelle ressemblance du géant étendu sur la Seine. D'ailleurs, il s'était évanoui. Il avait

été là, cependant. J'ai souvent pensé à ce vaste corps sombre, le front lumineux, — espèce d'énorme et mystérieux macchabée. L'autre histoire date d'un voyage que je fis en Bretagne, avec Villiers de l'Isle-Adam. Nous étions partis ensemble pour aller rendre visite à un parent qu'il avait dans une bourgade marine : un curé, que Villiers appelait l'oncle Victor. L'oncle nous reçut très cordialement dans son presbytère, masure très vaste près de la petite église. Il fut convenu que je coucherais dans une chambre au premier, où il n'y avait qu'un lit, une chaise et un petit miroir de bonne, acheté à quelque foire, sur la cheminée de bois peint de jaspures de marbre. Il faut que je le dise : j'avais, ce soir-là, l'esprit assez disposé aux terreurs de la merveille, parce que Villiers, au dessert, m'avait raconté l'aventure d'un chat en ce même presbytère, précisément. Comme Villiers, après un jour de chasse, rentrait dans la grande cuisine, il vit, parmi le crépuscule, le petit chat maigre du curé, sans poils, tout petit, si maigre, un chat très vieux, très désolé, un squelette de chat, assis sur son derrière, sous la haute

cheminée sombre, devant le noir et le rouge de deux tisons en croix. Et Villiers était entré lentement, sans faire de bruit. Et le chat, le triste chat, était seul, ou du moins se croyait seul devant la croix des tristes tisons. De sorte que, renonçant à la discrétion muette dont, pour on ne sait quelle raison, depuis tant d'âges, les animaux font preuve devant les hommes, le chat lamentable ouvrit sa petite gueule, et bâilla, et bâilla encore, et dit : « Ah ! que je m'ennuie ! » Mais, tout à coup, ayant aperçu Villiers, il s'était échappé, comme honteux d'être surpris en flagrant délit de parole. Je songeais encore, presque ironique, pas tout à fait, à cette aventure, lorsque j'entrai dans ma chambre, au premier étage du presbytère. En levant le bougeoir, je vis le lit, je vis la chaise, et, dans le petit miroir, sur la cheminée, je vis un chat maigre, pelé, si pauvre ! « Bon ! me dis-je, pour me rassurer (car, je le répète, personne, plus que moi, n'est enclin à la peur), c'est le chat dont Villiers m'a parlé. Bien sûr, il ne va pas dire : « Ah ! que je m'ennuie ! » d'abord parce que les chats ne parlent point, et puis parce que ce ne serait pas poli

devant un hôte. Il doit être sur quelque meuble, et je vois son reflet dans la glace. » Mais il n'y avait pas d'autre meuble que le lit et la chaise. Même, ayant regardé, cherché, fureté partout, je ne découvris aucun chat. Pourtant, dans la glace, il y en avait un. Je me plaçai devant le miroir. Le reflet de mon corps cachait la bête, mais, dès que je m'écartais, soit à droite, soit à gauche, je voyais le reflet du chat — du chat qui n'existait point ! J'étais vraiment fort malade d'épouvante. Mais comme je ne m'acharne jamais à l'explication des mystères et que je préfère m'y soumettre, en frissonnant, j'allai vers le lit, et, l'ayant atteint, soufflai la bougie, me couchai très vite. Plus d'une fois, avant le sommeil, il me sembla voir, dans le miroir de bonne, plus haut que la cheminée de bois marbré, l'étincellement d'une agathe ouverte. J'ai eu depuis des insomnies en songeant à cette image de chat, sans chat. Mais il faut que je me hâte de vous conter la troisième histoire. Vous serez bien obligés de reconnaître, l'ayant lue, que, souvent, l'extraordinaire se produit pour le seul plaisir d'être extraordinaire. Nous voici bien loin de la Breta-

gne, pays que hantent les légendes. J'avais manqué, un après-minuit, le train pour Chatou ; je dus passer la nuit à l'hôtel Terminus. A peine couché entre le téléphone et le cadre où sont peinturées les conditions, aller et retour, d'un voyage à Londres, je vis une forme assise dans le fauteuil tout près du lit ; — une forme à la fois anguleuse et vague, l'air d'un spectre sous les longs plis d'un voile blême. Tremblant d'ailleurs, — à cause de ma peur accoutumée, — mais fort expert en les choses appelées surnaturelles, je n'hésitai pas à deviner que c'était un revenant ; à coup sûr, si la forme se fût levée, j'aurais entendu un bruit de ferrailles traînées. Elle ne se leva pas. Alarmé, mais poli : « Qui êtes-vous ? » demandai-je. « Un revenant, » dit la forme. Je l'aurais juré ! Je repris : « Sans nul doute, vous êtes le spectre de quelque pauvre homme qui fut assassiné dans cette chambre. Loin de moi la pensée de désapprouver que vous reveniez ici en l'espoir de tourmenter votre assassin demeuré, peut-être, impuni. Mais je vous ferai remarquer que j'exerce, au *Journal*, les fonctions de poète lyrique et de critique dramati-

que, lesquelles, d'ordinaire, s'allient mal avec celle d'escarpe ; je ne suis donc pas votre meurtrier ; et vous voudrez bien reconnaître que, résolu à payer ma nuitée, j'ai le droit de dormir paisiblement, sans fantôme, en cette chambre. » La Forme dit : « Vous m'étonnez ! Quoi ! vous pensez que je fus naguère un assassiné, ici ? Point du tout. Jamais on ne commit de crime, dans la maison où vous voici voyageur et où me voici spectre. Mais j'exerce ma profession. Il y a, ainsi que dans le monde réel, des fonctions spéciales dans le monde surnaturel. Je suis Revenant, de même qu'on est employé au ministère ou troisième rôle au Théâtre de la République. Je n'ai pas du tout besoin d'avoir été victime, pour être vengeur ! je tire les draps d'infiniment de gens qui ne furent pour rien dans aucun linceul. A bien voir les choses, je ne Reviens pas, — je viens. Je suis un mort qui n'a jamais vécu, et, — puisque nous sommes près de la gare Saint-Lazare, — un retour qui ne fut jamais un aller. Cela ne m'empêche pas d'être formidable et d'agiter des bruits sinistres que vous prendrez tout à l'heure pour l'ébranlement du train

d'Asnières, revenant, lui ! C'est notre différence. Oui, monsieur, il y a des apparitions de vivants jamais apparus ; des Hamlet père qu'on n'empoisonna point ; des Banquo morts qui ne furent point des Banquo vivants. La providentielle loi dont vous ne savez rien nous emploie à l'épouvante des criminels ; mais, quand il n'y a pas de criminels, nous nous montrons comme s'il y en avait ; tels les sergents de ville se promènent déjà dans les quartiers où il n'y a pas encore d'attaques nocturnes. Cependant, si ma présence vous gêne, je consentirai volontiers à aller exercer mon métier de Revenant dans l'appartement voisin. » J'en fus d'accord, avec empressement : le revenant s'évanouit, et je dormis fort bien. Mais mon réveil garda la certitude que, terrible, charmant, farce même, le Mystère n'a pas besoin de Cause.

Curieuse Aventure d'un Chapeau

Je m'éveille en sursaut. La pendule, justement, sonne trois heures — trois heures du matin. Nul jour encore ne glisse par la fente des volets. La chambre se teint partout du vacillement douteux de la veilleuse... J'essaie de me rendormir. Je ne puis. Je regarde autour de moi, ici, là, fixement, pour fatiguer mes yeux, pour les obliger à se clore. Au contraire, ils s'écarquillent. Ah ! par exemple, voici qui est singulier : mon chapeau se promène dans la pénombre, tout seul, à la hauteur à peu près où il se tiendrait s'il coiffait la tête d'un homme de taille moyenne. Mais il ne coiffe aucune tête. Au-dessous de lui, il n'y a rien. Et il se promène dans la chambre. Il a un air digne, serein, cérémonieux même, étant un chapeau haut de forme. Et c'est très curieux, très curieux vraiment, ce chapeau que

ne porte personne, et qui se promène. Est-ce que, inconsciemment, je me suis rendormi, et si c'est que je rêve? point du tout. Je me pince le bras, je touche le marbre frais de la petite table, je pense à un livre que j'ai lu, à un roman que je fais ; je suis bien éveillé, en pleine possession du peu de raison qui me fut départi. Et je vois aller et venir le chapeau haut de forme. Pourtant, je me rappelle parfaitement l'avoir accroché, en rentrant, à la patère. D'ailleurs, ne l'eussé-je pas accroché, l'eussé-je même jeté n'importe où, au lieu de le suspendre, cela n'expliquerait en aucune façon qu'il se tienne en l'air, — et qu'il se promène. A vrai dire, je suis extraordinairement poltron. Mais tant de choses étranges m'advinrent depuis que je prends garde aux choses qui m'arrivent, que j'ai, enfin, l'habitude de l'inexplicable. Je réussis donc à ne point frissonner de terreur, et, descendu de mon lit, je marche vers mon chapeau, afin d'observer de plus près sa bizarre conduite. Or, loin de me fuir, comme quelqu'un ou quelque chose qu'on surprend en flagrant délit de miracle, mon haut de forme s'avance vers moi, oui, vrai-

ment, vient à ma rencontre, — et me salue. Je veux dire qu'il se penche comme s'il était mû par la main d'un invisible, très poli, qui me saluerait. Tout à fait surpris, je l'avoue, je tombe assis dans un fauteuil. Mon chapeau descend en même temps que moi-même ; et le voici, en face de moi, à la hauteur de ma tête, à peine un peu plus haut. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, pour un visiteur entrant sans avoir été averti, ce serait un spectacle propre à lui causer quelque étonnement, celui d'un homme à peu près nu, assis dans un fauteuil, en face d'un chapeau haut de forme, isolé de tout, dans la pénombre ! Cependant, cette situation, passablement ridicule, ne saurait se prolonger. Je veux tirer les choses au clair. Je parle à mon chapeau. Je lui demande : « Voyons, soyons sérieux. Comment se peut-il faire que vous soyez là, entre plancher et plafond, sans soutien visible, au lieu de vous trouver à la patère où, en rentrant, je vous ai accroché ? car j'ai le plus net souvenir de vous y avoir accroché. » Alors mon chapeau s'agite, se lève par devant, comme si des cheveux, sous lui, se héris-

saient. Il est évident que ma question lui a paru déplacée, et qu'il s'irrite. Fort courtois de ma nature, je me dispose à m'excuser d'une interrogation peut-être indiscrète... il ne m'en laisse pas le temps. Il est remonté à la hauteur, à peu près, où il se tiendrait s'il coiffait un homme de taille moyenne. Je me lève à mon tour. Il se dirige vers la porte, je le suis comme on fait pour reconduire un hôte. Il s'arrête. Il me salue, prenant congé. Mais, après un mouvement en arrière, pour sortir, il se rapproche brusquement, et je le sens sur ma tête. Je me vois dans une glace, et j'éclate de rire. Et il y a bien de quoi, je vous assure. Car c'est tout à fait comique, un homme en chemise, sous un chapeau de soie noire, haut de forme.

Le Voyage avant Dîner

Au quatrième étage de cette belle maison neuve, dans la salle à manger de noyer ciré, vaste, claire d'une rayonnante suspension de cuivre à deux lampes et à douze bougies, les convives ont déjà pris place — ce sont, avec leurs dames ou leurs demoiselles, deux notaires, un avoué, un négociant retiré du commerce de la soierie, un architecte et un inspecteur des finances, — autour de la table blanche de linge damassé et d'argenterie vivace, lorsque le maître de la maison, l'hôte, M. Gauron-Delesmes, notable commerçant, adjoint au maire, se hâte de replier sa serviette à demi-ouverte, et dit : « Je vous demande bien pardon ; mais je ne saurais m'empêcher d'aller faire, avant le potage, une petite promenade de l'autre côté de la terre. » Il ajoute en souriant : « Je rapporterai pour ces dames

quelques fleurs exotiques, on peut bien le dire. — En effet, dit madame Gauron-Delesmes, c'est une habitude que mon mari a prise depuis quelque temps ; il ne peut pas dîner de belle humeur s'il n'a été faire un petit tour de l'autre côté de la terre. » L'un des notaires dit : « Excellente habitude. » Le négociant retiré du commerce de la soierie : « Il n'y a rien de tel que l'exercice... — pour vous mettre en appétit », achève l'inspecteur des finances. M. Gauron-Delesmes reprend : « Du reste, soyez tranquilles, je tarderai peu. Vous me verrez de retour avant qu'on ait apporté la soupière. — Prenez votre temps, prenez votre temps, mon cher monsieur ! » dit l'architecte. Déjà la chaise où est assis le maître de la maison s'est enfoncée par le plancher vers l'étage inférieur. M. Gauron-Delesmes traverse, de haut en bas, une salle à manger d'acajou, très élégante, très lumineuse, où une dizaine de personnes commencent de dîner. « Ah ! cher voisin, dit M. Gauron-Delesmes, pardonnez-moi de vous déranger ainsi. — Il n'y a pas de mal, cher voisin ! il n'y a pas de mal ! Nous sommes accoutumés à votre petite visite. Bon voyage. —

Merci, merci! — Bon voyage! » Le voyageur traverse, au second étage, une autre salle à manger où les lampes ne sont pas encore allumées; le maître d'hôtel, qui caressait la femme de chambre, s'écrie : « Il est ennuyeux, ce cocolà, d'entrer comme ça par le plafond, sans frapper! » Au premier étage, c'est une salle à manger de bibelots et de dorures jolies et de camaïeux roses au-dessus des portes; trois belles filles, qui, à en juger par leur habillement, composé, pour chacune, d'une chemise sans manches, viennent de se lever ou vont se coucher, sucent des écrevisses entre des bouteilles de moët en leurs seaux embués de mousse blanche. « Eh! dites donc, arrêtez-vous un instant, monsieur! Tenez, un verre de champagne. Vous êtes donc bien pressé, aujourd'hui? — Je vais vous dire, j'ai du monde à dîner, je n'ai que le temps de faire un petit tour de l'autre côté de la terre. — Allez! allez! ce sera pour une autre fois, pour demain? — Pour demain, c'est convenu. » M. Gauron-Delesmes traverse, de haut en bas, la boutique du coiffeur. « Un coup de fer, Monsieur? Une barbe? — Non, non, une autre fois. » Il dis-

paraît, il enfonce, il enfonce, il voit, dans la pénombre qui coule du soupirail, les barriques de la cave et les bouteilles bien rangées. Il descend toujours. Sa chaise a failli être arrêtée par les énormes tuyaux des égouts. Il descend. Voici la noire terre, veinulée de gris et de blanc, comme l'intérieur d'une énorme truffe. Et de colossales racines d'arbres sont comme d'effrayants boas noirs, qui, repus, ne bougeraient point. Flac ! M. Gauron-Delesmes plonge, assis sur sa chaise, dans un lac souterrain, d'où s'envolent d'immenses ailes flasques qui sont les chauves-souris de la nuit intérieure. Il voit, pareilles à des braises remuées par d'invisibles pelles, des mines en fusion de diamants, de béryls, de saphirs, de chrysoprases. Il traverse le mouvant, mêlé, roulant incendie qui est le centre, le ventre du globe. Il se retrouve dans de l'ombre. Il voit d'autres lacs souterrains, d'autres racines géantes, écarte, de bas en haut, des ténèbres puantes, aspire un air léger, frais, s'élève entre de hautes herbes, se trouve dans une hôtellerie de laqué rose et de porcelaine, où trois ou quatre Chinois prennent le thé, en rythmant de leur éventail les

vers qu'ils murmurent d'une voix frêle de petit oiseau. « Eh ! c'est M. Gauron-Delesmes. — Bonjour, monsieur Gauron-Delesmes ! — Vous êtes bien en retard ! — Nous ne vous attendions plus. — C'est que j'ai du monde à dîner... — Une tasse de thé ? — Non, une tasse de vin de riz, plutôt, c'est un excellent apéritif.— Servez à M. Gauron-Delesmes une tasse de vin de riz.— Ah ! il est excellent ! Ça, ça, petite bouquetière, que je vous achète vos plus jolies fleurs. Mais il faut que je m'en retourne, on va servir le potage.— Allez, allez ! ne vous gênez pas ! et à demain ! » La chaise enfonce de nouveau, à travers toute la terre : il revoit les ténèbres, l'incendie intestinal du globe, l'océan de chrysoprases, de saphirs, de béryls, de diamants, les énormes chauves-souris des étangs souterrains, les boas colossaux qui sont des racines, les tuyaux d'égouts, les bouteilles bien rangées et les barriques des caves, la boutique du coiffeur, la salle à manger dorée où les trois belles personnes n'ont plus de chemises du tout, la salle à manger pas éclairée encore où, à présent, c'est la femme de chambre qui caresse le maître d'hôtel, la salle à

manger d'acajou, très élégante, très lumineuse : (« Ah ! ah ! c'est le voisin ! Vous avez fait un bon voyage, voisin ? — Merci, merci ! très bon voyage ! ») Et le voici devant sa table, sur sa chaise, parmi ses convives : « Excusez-moi, je suis un peu en retard. — Mais non ! — Mais non ! — Si fait, dit Mme Gauron-Delesmes. Tu as mis plus de dix minutes. Regarde, on a apporté la soupière.— Oui, fait remarquer l'un des notaires, en riant, mais le potage fume encore. » M. Gauron-Delesmes ajoute : « Que ceci obtienne mon pardon. » Et il remet deux rhododendrons de Chine aux femmes des notaires, un cactus écarlate à la fille de l'avoué, un œillet de Nangasaki à la sœur du négociant retiré du commerce de la soierie et, à la femme de l'inspecteur des finances, un lys des Montagnes de la Lune. Et cela est tout simple. Et ce qui étonnerait les bourgeois, ce serait qu'il en fût autrement. Car la Chimère est dans le monde.

Pour le Bonheur de l'Humanité

Tout le monde a reçu, ou va recevoir, cette circulaire :

AGENCE CARIBERT, PESTEL ET Cie

108, place Vendôme, 108

—

POUR LE BONHEUR DE L'HUMANITÉ

GRAND ASSORTIMENT

de

VANDALISMES

gradués

selon les diverses espèces et les divers degrés de l'Envie et de la Haine.

Spécialités pour les cas peu fréquents.

Petits outrages sur commande.

On traite à forfait.

(Quatre Vandalismes pour rien, à titre d'essai)

—

TÉLÉPHONE

—

Paris, le 1er février 1897.

M

Quels que fussent les services, hors de tout conteste et, sans nous flatter, immenses, que l'Agence Caribert, Pestel et Cie, eût déjà rendus

à la plupart des humains de tous les continents en imaginant et en réalisant le DANGER POUR TOUS, par qui l'on éprouve, dans les conditions les plus favorables, à des prix très modérés, la troublante, piquante, excitante, poignante, divertissante, délicieuse sensation de la Peur, et un système de CONSOLATION POUR TOUS, grâce auquel tant de douleurs ont cessé d'exister, nous n'osions pas encore arborer, comme un drapeau, si j'ose m'exprimer ainsi, cette devise, seule capable pourtant d'exprimer nos intimes ambitions, nos sublimes visées : « *Pour le Bonheur de l'humanité !* » Mais, dès à présent, elle rayonne en tête de toutes nos circulaires et de toutes nos factures ; car, par un trait de génie, qui, nous ne craignons pas de le penser, demeurera sans pareil en l'histoire universelle de la Bienfaisance, nous avons trouvé le moyen, sinon de faire tout à fait disparaître, du moins d'atténuer, en de notables proportions, le pire fléau qui sévisse en presque toutes les âmes des vivants !

Expliquons-nous le plus brièvement possible.

Ce n'est un mystère pour personne que, à tous les points du temps révolu, et même de nos jours — de nos jours, plus rarement, — des individus que l'on désigne sous le nom commun d'Artistes se sont occupés avec obstination, et s'occupent, de ce qu'ils nommèrent et nomment entre eux la Beauté. Il serait peut-être intéressant de rechercher d'où ont pu surgir, parmi la générale espèce si évidemment et si uniquement destinée à la mangeaille, à la boisson, au rut et au sommeil, des êtres si exceptionnels. Peut-être sont-ils issus, des myriades d'âges après le premier battement de la primitive monère, de quelque singe infirme qui, peu capable de quérir sa nourriture, se divertissait de la faim en jouant avec les fleurs et les roseaux de l'étang, ou d'un ptérodactyle qui, trop pesant pour se lancer de l'arbre, écoutait et imitait la voix des rossignols de ce temps-là? Une telle recherche nous écarterait trop loin ; et, d'ailleurs, les Artistes n'eussent pas été bien gênants, minorité si peu nombreuse, au milieu de l'immense troupeau humain. Mais ne se sont-ils pas avisés de vouloir exprimer, en des réalisations, ce que,

déjà, ils appelaient leur idéal ? On ne saurait se dissimuler que des poètes firent des poèmes, que des musiciens notèrent des musiques, que des sculpteurs taillèrent le marbre selon des ressemblances d'impossibilités, que des peintres peignirent leurs rêves de la forme, que des architectes érigèrent des temples pour qu'y fussent honorés les Dieux inventés par les poètes, chantés par les musiciens, sculptés par les statuaires et peints par les peintres ! Et la Beauté, manifeste, incontestable, fut dans le monde.

Nous n'hésitons pas à dire que la pire des pestes, immémorialement, universellement et infiniment infectieuse, eût été moins fatale au bonheur des hommes que la Beauté.

Car on a, comme on dit, son petit amour-propre, surtout après les desserts, à ce moment où, selon une parole ingénieuse, et aimable, quoique trop *artiste* : « Un peu de café fait qu'on s'estime ». Et, pour de braves gens, pour de dignes gens, qui ne cherchent pas midi à quatorze heures, qui, sans chimères, remplissent du mieux qu'ils peuvent leurs fonctions vitales, du mieux qu'ils doivent

leurs devoirs sociaux ; qui, selon les ordonnances du médecin, ces Commandements, mangent, boivent, aiment avec la légitime défiance de la gastrite, de la pituite, et du mal nommé le mal de la Boiteuse ; qui, selon le Code, cet Evangile, trafiquent, pillent, usurpent, violent, et jettent par les fenêtres, vers les rues où il n'y a pas de mendiants, les monnaies d'or de la spéculation, ou fourrent dans des bas de laine, — tandis que les petits chemineaux vont pieds nus, — les gros sous de l'épargne ; qui surtout n'aspirent à rien qui ne puisse être la réalité prochaine, immédiate s'il se peut, et qui, en un mot, plutôt que du cœur au ventre (à quoi bon ?) ont du ventre au cœur, et à l'esprit, et à l'âme... pour cette presque totalité humaine, raisonnante, contente et honnête (car Icare est un criminel, et les dieux, oui, les dieux eux-mêmes des Artistes, le lui firent bien voir !) l'exemple de la beauté dans les Œuvres est la plus insupportable des impertinences. De là, chez tous les hommes vraiment dignes de ce nom, c'est-à-dire chez les hommes seulement humains, naquirent l'Envie et la Haine. Mais veuillez

remarquer, M... et honorable Correspondant, que nous employons, faute d'autres, ces deux mots qui furent, précisément, inventés par les Artistes, en leur infatuation. Elle n'est pas un crime, cette Envie, elle est légitime, cette Haine ! L'humiliation de la Vie a le droit de se préciser en rages contre le Rêve ! Et de même qu'il n'y a rien de plus intolérable, et de plus fécond en douloureuses colères, que l'outrecuidance du génie, ou, seulement, du talent, il n'y a rien de plus juste en effet que ces colères à peu près universelles.

Et l'humanité a bien fait de persécuter et de vaincre ses persécuteurs. C'est, pour les gens de bon sens, une délicieuse joie de voir, de siècle en siècle, succomber misérablement les plus insolents inventeurs d'idéale sublimité. Leurs congénères les nomment des martyrs. Les vrais martyrs, c'étaient, non pas eux, mais tous les autres hommes, tous les autres innombrables hommes, qu'ils narguaient du haut de leur supplice. Quelles équitables revanches on se plaît à constater en la main tendue du vieil aveugle qui, loin de se faire admettre en quelque hospice de

Quinze-Vingts, s'obstinait à chanter des hymnes le long des routes et à crever de faim — comme c'était bien fait ! — après avoir chanté; et dans la Coupe de ciguë ; et dans la Croix qui pleure et qui saigne ; et dans les Saints lapidés. Ce furent des fêtes pour toute l'opinion publique, l'exil de Dante, la prison du Tasse, Corneille pauvre, Chénier guillotiné ! et, pour ne parler que des temps actuels, combien, tous, nous nous sentîmes délivrés et fûmes exquisement émus quand crevèrent de faim, ou de douleur, ou de mépris, Charles Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Laforgue, et Chabrier ! Mon Dieu ! — dirions-nous, si nous ne répugnions à employer un vocable qui servit à des rimes, — que cela était bien fait.

Et il y a une Justice.

A la bonne heure.

Mais, si on peut tuer les Artistes, on ne peut pas supprimer les Œuvres. Il est désolant, angoissant même au degré suprême, — car, enfin, on voudrait être tranquille, — que la loi, par qui sont défendus les incendies, les renversements, les écrabouillements d'immeu-

bles ou de meubles (la Loi a raison, à un point de vue général, puisqu'il faut, cela est bien certain, défendre la propriété), n'ait pas fait une exception en ce qui concerne les monuments sans utilité, n'ayant d'autre valeur que d'être bien bâtis, et les bibliothèques et les musées ! Hélas ! il faut obéir à la Loi ; et trop de chefs-d'œuvre persistent, pour le chagrin, si cruellement intense, de tous les esprits sensés, de tous les esprits modérés.

C'est à cet inconvénient, cause de tant d'intimes désespoirs, que nous avons tenté de remédier ; et nous avons, je pense, réussi. L'Agence Caribert, Pestel et Cie est comme l'érostratisme, pas périlleux, à peine coûteux, (il y a, après les Essais, des Abonnements) de toute la Beauté.

Soyons plus précis.

Un mercier, retiré des affaires, trois filles mariées, deux gendres en faillite, une quatrième demoiselle qu'on mariera l'an prochain, sa femme qui couche avec le jardinier, — mais le mari n'en sait rien, — habite, près de Bois-Colombes, au milieu d'un jardinet sans arbres, sans légumes même, une maisonnette

où il y a une tourelle rose. Il est heureux. Non, il ne l'est pas, il ne peut pas l'être, parce qu'il sait qu'il y a des Artistes, parce qu'il sait qu'il y a, à Athènes, le Parthénon. Il est horriblement malheureux, dans la maison à tour rose, à cause du Parthénon ! Qu'il se rassérène. Que, après nous avoir expliqué son cas, il prenne un abonnement à l'Agence Caribert, Pestel et Cie, — section *Pour le bonheur de l'Humanité !* — et inopinément (la surprise accroît le plaisir !) il recevra chaque matin, une boîte qu'il ouvrira, incertain, et il y aura, dans cette boîte, un petit Parthénon de carton peint (en plâtre, c'est deux francs de plus, le port en sus), un tout petit Parthénon tout démoli, tout concassé, et tout souillé partout des ordures puantes des gens qui passent, — parodie minuscule et informe du chef-d'œuvre. « Ah ! ah ! c'est ça, Parthénon ! » et il se frottera les mains en regardant la rose tourelle. Si on s'abonne pour trois ans, la troisième année est gratuite. On peut, par lettre affranchie, demander, au lieu du Parthénon bafoué, une petite église de village où le bedeau fait pipi dans le bénitier ; car il se peut que quel-

ques-uns de nos clients souffrent de la Beauté morale.

Un seul exemple a suffi, certainement, à indiquer notre façon de procéder. Bornons-nous désormais à une brève énumération de nos produits.

A ceux de nos clients qui ont été troisième basse de quelque orphéon, ou se souviennent de s'être plu à un opéra de M. R. S. (il faut prévoir les plus invraisemblables exceptions !) nous offrons des boîtes à musique jouant, sur le rythme du quadrille d'*Orphée aux Enfers*, la Malédiction de l'Amour, au premier acte de l'*Or du Rhin*, ou les noces de la Musique et du Drame en la dernière partie de la Neuvième Symphonie ! A ceux qui ont le précieux honneur d'être membres de quelque académie de province et qui se plaisent à réciter, au dessert, le sonnet d'Arvers, ou à raconter le *Mouchoir Bleu*, d'Étienne Becquet (Arvers ! Becquet ! à la bonne heure ! en voilà qui n'étaient pas des artistes !) nous offrons le Booz Endormi, de Victor Hugo, lâché entre des glouglous de vomissures par quelque vieux repris de justice qui fut, soixante ans passés, le

Buridan de la *Tour de Nesles* en la salle des fêtes du pâtissier de Choisy-le-Roi. A ceux qui obtinrent un prix de dessin à l'école communale, nous offrons la Joconde, de Léonard de Vinci, ou le Pauvre Pêcheur, de Puvis de Chavannes, en chromolithographie ! et, enfin, nous sommes les humanitaires vendeurs, ou loueurs, de tout génie réduit en coutumière ignominie, afin que l'universelle humanité — ô gloire de la juste Envie, triomphante ! — se réjouisse de sa supériorité, dans son mépris.

Nous sommes les utiles Vandales.

Mais il faut remarquer que la plupart des hommes ne souffrent qu'assez modérément des antiques gloires consenties par la longue admiration des siècles, imbéciles complices des artistes, ou des universelles renommées contemporaines, auxquelles la critique, enfin prudente, ne perd plus le temps à s'acharner ; et, en effet, il faut respecter, jusqu'à un certain point, le fait accompli. Mais il y a un tas de talents pas encore inattaquables, une touffe de récentes ou presque récentes illustrations, qui ont bien de quoi mettre en rage ceux qui, de loin, les regardèrent naître et s'épanouir.

On peut dire qu'il y a en France plus de six cent quatre-vingt-dix mille gens rassis, pondérés, (nous entendons par là le Nombre bourgeois, de la nation, non pas le Nombre populaire, trop porté, hélas ! à s'associer avec les Artistes) qui se sentent le cœur déchiré et déchiqueté de tous les canifs à cent lames de la juste Envie, quand une renommée commence à naître, ou semble, après de dures ascensions, destinée à se maintenir sur un plateau point trop bas.

Nous avons dû, M. Caribert et moi, de l'agence Caribert, Pestel et Cie, nous attendrir de cette classe si intéressante, et qui subit inéquitablement, de si grandes tristesses. Déjà, avouant ses désespoirs, elle avait usé, pour leur donner une issue, des lettres anonymes, ou signées de noms imaginaires, des enveloppes qui contiennent des papiers laissés en désuétude, dans les lieux publics, par des pioupious tout à coup pris de coliques, ou de petits paquets qui dissimulent des tortillons de bois peint achetés dans les bazars. Oh ! ce n'était pas mal, cela. On fait ce qu'on peut. Et quand on peine et s'ahanne d'une si juste

rage contre ce qui ressemble à du talent, contre ce qui ressemble à de la gloire, on a bien le droit de l'insulte. Mais, — résultat d'une longue enquête, — nous sommes arrivés à cette certitude que les Artistes (monstres qu'encouragent d'autres artistes !) reçoivent cent ou cent cinquante lettres par jour, ne lisent jamais celles qui ne sont pas signées ou sont signées de noms bizarres : et, pour ce qui est des petites saletés noires, en rond pointu, ils s'en servent, les mettant dans un plat, près du poêle, pour indiquer à leur chat l'endroit où il est permis, et séant, d'être malpropre.

Il fallait, — pour soulager la rage de toute une part de l'humanité, — trouver mieux ! Nous avons cherché. Nous avons trouvé.

La première pensée qui nous vint, ce fut de nous entendre avec diverses petites publications, les unes hebdomadaires, les autres bimensuelles, les autres mensuelles, les autres bi-annuelles, les autres annuelles, les autres ne paraissant jamais, qui, pour des redevances sans doute médiocres, eussent consenti à insulter, à calomnier, à vandaliser, comme on a dit, à « engueuler » comme on dit, les no-

toriétés nouvelles, et à donner, de cette façon, quelques soulagements à une bonne part des six cent quatre-vingt-dix mille habitants de la France, dont nous avons parlé ci-dessus. Mais nous ne tardâmes pas à être certains que, si haineux (à juste titre)! et si infâmes (ce n'est peut-être pas vrai !) que fussent les rédacteurs de ces petites feuilles, (il y a les Ratés, pauvres gens, si pitoyables, il y a les Futurs Ratés, impitoyables, de qui nous avions tout à attendre), il leur restait tout de même un instinctif désir de ménagement envers ceux auxquels, plus tard, ils seraient — qui sait encore ! — ressemblants. Même il y en avait quelques-uns qui se souvinrent d'accueils et de condescendances ; et nous vîmes bientôt qu'il n'y avait rien à faire avec eux.

Alors, — comprenant qu'il ne fallait recourir qu'à nous-mêmes, — nous créâmes, adjonction à notre Vandalisme de la Gloire éternelle, le Débinement, chaque jour, sous enveloppe.

Tous ceux de nos abonnés qui auront bien voulu marquer d'une croix, sur la feuille jointe à cette circulaire, les personnalités contemporaines qu'elles détestent particulière-

ment, recevront le surlendemain, une petite page imprimée, ressemblante à celle que, dans un but moins philanthropique, expédie, par exemple, l'Argus, — une petite page imprimée, disons-nous, où leur ennemi particulier sera traîné littéralement dans la boue. Et si, après avoir affirmé qu'il s'assit sur le cadavre de sa mère, dans un coffre plein de rats, le Monsieur *recommandé* n'est pas accusé d'avoir vendu sa cousine, une négresse (car il fit la traite des nègres !) à un banquier, d'ailleurs usurier, de l'avenue de la Grande-Armée, c'est que la place aura manqué, ou qu'on n'aura pas pris l'abonnement d'un an. On nous objectera : « Vos menues pages seront-elles répandues, connues, reproduites ? Non, à moins de conventions spéciales, qui seraient, il faut le dire, assez dispendieuses. Mais quel délice, tout de même, de lire, ne fût-elle imprimée que pour soi seul, la honte de celui qu'on hait, oh ! combien justement, parce qu'il n'est pas ignoré et parce qu'il est de ceux, peut-être, qui pensent qu'il serait merveilleux et doux de voir se coucher le soleil derrière les montagnes roses de l'Attique !

Répudiant tous les antiques préjugés, nous nous sommes voués à l'équitable satisfaction de l'humanité normale, et nous attendons, pleins de confiance, vos commandes.

Nous vous prions, M   , d'agréer l'assurance de notre considération et de notre parfait dévouement.

CARIBERT, PESTEL et Cie,

Place Vendôme, 108, Paris. — Téléphone.

L'Anneau d'Or avec une Petite Perle

I

Ils ne sont pas, l'un ni l'autre, Clapin ni Sizotte, du vrai vice, du vrai crime. Ça viendra. Il n'a que quinze ans, elle n'en a que quatorze. En attendant que ça vienne, ils font comme si c'était venu. Etant des enfants, ils ne peuvent pas être de la véritable, de la parfaite crapule — il reste toujours quelque chose de frais aux primeurs, même pourries — mais ils en sont la ressemblance, et en exercent les fonctions. Lui, quels métiers? tous. Et elle? d'autres. Métiers malpropres, bien entendu. L'honnêteté est le seul moyen d'existence dont ils ne se soient jamais avisés. Dès le grand matin, ils partent à travers la ville, prêts à tout, celui-ci de ce côté-ci, celle-là de ce côté-là. Pourquoi se séparent-ils? pour, chacun, ne

pas laisser voir à l'autre les sales choses qu'on fera? non. Ils n'ont pas de ces scrupules. Simplement pour qu'il y ait une double chance de bonnes affaires. Il rejoint, au temps des laigres, les aminches, sert à la cuque, aide à la manicle; plus souvent, il barbote les happins, aux Champs-Elysées, avec les lézards; ou bien il broquille pour les acheteurs à la foire d'empoigne; ou bien il va se promener à la campagne avec des cambrouziers et des caroubleurs. Elle, elle connaît des bonjouriers qui l'emploient à faire la conversation chez la concierge, ou des floueurs au rendémi qui l'envoient changer le fafiot; mais surtout elle suit les rabatteuses qui ont des canfouines pour les bonicards et les viocs. Malgré tout ça, ils ne mangent pas souvent deux fois par jour, et ils sont vêtus de ramassis; « on s'habille, dit Clapin, chez la grande faiseuse de trous, avec les laissés-pour-compte de la couturière Chiffon et du tailleur Loque ». Tout de même — maigres, haillonneux, n'importe, — ils sont jolis, d'être si jeunes. Sizotte avec la drôlerie rouge de sa bouche qui avance sous le nez qui se rebiffe, et Clapin, vifs yeux de rat qui cligne, dans le teint

roux partout de taches de rousseur, et, coiffée à coups de poings, frisante tignasse rouge rebroussant la casquette. Comment se connurent-ils? parents, voisins, enfants de bohêmes acoquinés? non; l'un venant d'ici, l'autre de là, le long du mur d'un cimetière de banlieue, ils se rencontrèrent, un soir très chaud; ils causèrent, s'assirent, s'étendirent. Dès lors, ce fut un petit ménage. Se sont-ils jamais dit, — car, si jeunes, ils avaient tant de passé déjà, — d'où ils venaient, qui ils étaient? peut-être non; ils sont ensemble, voilà tout. Ils se rejoignent, après les abominables journées, affamés encore, ou ivres, des fois dans les cahutes des terrains plâtreux, que les chiffonniers indiquent, des fois au Bois de Boulogne sous un arbre, toujours le même; c'est leur arbre conjugal. Ils forment un couple hideux et tendre. Ils s'aiment, ces mioches qui sont déjà horribles, qui sont déjà nuisibles, qui ne sont pas encore méchants. L'amour, dans le langage des voleurs, a ce nom charmant: Fée. O amour! fée amour! il n'est ignominie dont tu ne fasses de la grâce et du rayonnement. D'ailleurs, même sans la Fée, le jeune âge met

de l'oaristys dans le plus sale rut; et, les nuits, dans le taudis, ou sous l'arbre, Clapin et Sizotte désapprennent le mal dans le baiser.

II

Sous l'arbre, la nuit :

— Sizotte !

Pas de réponse, sinon le froissis des branches, où, parmi la remuée du vent qui frôle à peine et passe, clignent mille petites feuilles, baissées et levées, paupières de prunelles bleues qui luisent, comme d'une larme, du tout léger or pendant d'une étoile.

— Sizotte !

Elle ronfla.

— Chouette ! saoule, dit Clapin, saoul aussi.

Mais il la secoua.

— Grouille ! tu seras contente. Ça n'a pas été une partie de plaisir, pour sûr. D'abord les agents faisaient attention. Il fallait dire : « Je suis le domestique d'un parent. Je cherche, pour reconnaître la cousine de M. le comte. » Et puis, on marchait dans de la vie

qui était morte. C'est extraordinaire, vrai, les riches ont toujours de tout, plus qu'il ne leur en faut. Avec ce feu, on aurait fait de la chaleur pour vingt hivers à tous les pauvres de toute la terre. Non, les riches ont tout pris pour eux, au printemps.

Il s'interrompit. Il reprit, la voix étranglée, comme après des sanglots :

— Ça ne leur a pas réussi d'être égoïstes. Pas réussi. Tu ne peux pas, je te dis, tu ne peux pas imaginer. Nous, nous sentons mauvais, quand nous sommes vivants. Je n'aurais jamais cru que les gens chics sentaient si mauvais, morts. Pourtant, ils sont propres. Les camarades disaient : « C'est l'égalité ! » Je n'ai pas pu continuer à chercher avec les autres. C'est que je suis trop jeune. Je n'ai pas la force Je suis parti. J'ai bu, en route, chez tous les troquets. Tu ne peux pas te faire une idée, tu ne peux pas ! C'est l'égalité. Mais je t'apporte tout de même un cadeau. C'est gentil, tiens, regarde.

Sizotte avait mal écouté.

Elle se dressa à demi :

— Montre !

Elle leva la petite chose vers le clignement des feuilles, vit un très frêle anneau d'or où il y avait une toute petite perle.

— Une bague.

Elle la mit à son petit doigt. L'anneau s'y ajusta, ni trop large, ni trop étroit, exactement. Un anneau de fillette. Sizotte aussi était une fillette. Elle dit : « Ça vaudra bien vingt francs, chez la mère Lecru. » Elle ôta la bague, la fourra dans son corsage, se recoucha, et s'endormit. « Sizotte ? » dit Clapin. Elle ne répondit pas. Elle ronflait. Il s'étendit le long d'elle, l'enlaça la serra. Elle ronflait toujours. « Zut ! » dit-il. Ivre aussi, il s'endormit.

La nuit, sur eux, par-dessus les branches, courtine proche, était comme un léger et frémissant édredon d'azur soutaché d'astres ; et il venait de partout des souffles frais où s'éveille mystérieusement le silence des oiseaux endormis.

Sizotte eut un songe.

Il lui sembla que, de la ville, par les allées entre les fourrés, le long des ruisselets, s'arrêtant au moment de passer un petit pont, et le passant, et venant après, plus vite, s'appro-

chait une menue forme jolie, qui était comme d'une enfant très bien habillée, avec une robe de soie rose et un chapeau où il y avait des fleurettes de toutes les couleurs. Et la forme avait un visage rose comme la robe, fleuri comme le chapeau. Elle allait, allait, s'en retournait, revenait, étendait les bras, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, baissait la tête, la levait, avait l'air de chercher partout quelque chose, ne trouvait pas, continuait de chercher. Elle arriva enfin sous le grand arbre où dormaient Clapin et Sizotte. Elle eut un geste qui avait l'air de dire : « C'est ici, ça doit être ici » ; et elle ressemblait tout à fait à une de ces petites filles chic qui sautent à la corde au parc Monceau ou aux Tuileries. Après une minute d'immobilité, comme pour prendre parti vers ci ou vers là, elle marcha, mais si légèrement, comme une chose, vivante pourtant, qui aurait désappris de toucher la terre, vers Sizotte endormie ; et elle dit, d'une voix presque pas plus distincte que celle des oiseaux qui rêvent, dans le bois, des ramages : « La voici, la voici, celle qui a mon anneau d'or où il y a une perle. Clapin

lui a donné mon anneau d'or. Ce n'est pas de la faute à Sizotte si Clapin le lui a donné. Mais, moi, j'en ai besoin, de cette petite bague. Après que j'ai été brûlée, on m'a emportée avec les autres mortes qui étaient brûlées aussi. On nous a mises toutes ensemble, à côté les unes des autres, et les parents venaient, disant: « C'est ma femme! c'est ma fille! c'est ma sœur! » Moi, Suzette, — je m'appelle Suzette, et vous vous appelez Sizotte, — moi, couchée, je voyais papa et maman, mais ils ne me reconnaissaient pas, parce que je n'étais pas comme j'apparais, Suzette à Sizotte, habillée de ma jupe rose et coiffée de mon chapeau fleuri, parce que j'étais une petite chose toute noire et vilaine, moi qui étais si jolie hier, quand je suis entrée à la fête de charité, si fière, avec, dans ma poche, les deux louis que ma tante m'avait donnés pour acheter des bonbons et des bouquets. Ils m'auraient reconnue, papa et maman, si, à mon petit doigt, qui, justement, n'a pas été brûlé, j'avais eu l'anneau d'or avec une perle, dont ils m'avaient fait présent, l'an dernier, aux Prix, parce que j'avais été première en

géographie. Mais, puisque je sais où elle est, ma bague, je suis venue, et je veux la reprendre, et, demain matin, devant M. le préfet de la Seine, et devant tous les ministres, et devant M. le Président de la République, papa et maman verront à mon doigtelet l'anneau d'or où il y a une perlette, et ils diront : « C'est Suzette ! c'est Suzette ! » Oui, Sizotte, ils diront : « C'est Suzette ! » et je serai enterrée dans notre beau caveau du Père-Lachaise, autour duquel il y a autant d'arbres et de fleurs que dans notre parc de Marly-le-Roy où je jouais sur la pelouse, près de la pièce d'eau, avec le petit chien qui a ses deux longues oreilles blanches levées et nouées d'un ruban bleu ! »

Là-dessus, Suzette se pencha vers Sizotte, lui prit l'anneau dans le corsage et s'échappa vers la ville, à travers les branches clignantes d'azur et d'étoiles.

III

Ils s'éveillèrent sous l'arbre. Ils avaient dormi plus longtemps que d'ordinaire. Sizotte,

comme affairée, dit : « Allons-nous-en, dépêchons-nous. — Pourquoi ? — Les gardiens du Bois vont passer, on nous flanquera au bloc. — Bah ! nous avons le temps ! — Non, non, allons vite. — Qu'est-ce que tu as ? — Ce que j'ai !... » Elle n'acheva point, elle ne raconta pas à Clapin le rêve qu'elle avait fait. Elle allait, venait, redressant les bruyères et les mousses ; elle avait l'air de faire le ménage sous l'arbre. Il s'en allèrent dans l'air rose et frais du matin. Ils étaient jeunes. Ils étaient jolis. Toute la récente gaieté de la saison pétillait aux rosées des feuilles, luisait aux verdures, susurrait au réveil des ailes traversant vite les allées avec un cri clair au bout de l'essor. » Eh ! bien, où va-t-on ? » dit Clapin abasourdi encore de l'ivrognerie de la veille. Sizotte, sans lever la tête, répondit : « Bien sûr, chez la mère Lecru. Il faudra vendre la bague, pas, pour déjeuner, et pour rigoler, après ? — Oui, oui, dit-il ; tu l'as la bague? — Je te crois. Sous ma chemise, sur ma peau. » Mais elle avait un air inquiet, en parlant de la sorte. Comme ils passaient, aux Champs-Elysées, devant le Palais de l'Industrie, elle

dit: « Ce serait une affaire, tout de même, si on ne reconnaissait pas la petite, à cause d'une bague qu'elle n'aurait pas à son doigt pas brûlé ; on ne la mettrait pas au caveau du Père-Lachaise, elle irait dans une fosse avec d'autres, la petite. — Quelle petite? — Fiche-moi la paix! » dit Sizotte. Elle traversa l'avenue, Devant un guichet, il y avait quelqu'un qui était chargé de recueillir les renseignements. Elle dit, très vite : « Je ne suis pas bien sûre... Mais s'il y avait, là, parmi les morts, une personne, une jeune demoiselle, que ses parents n'auraient pas reconnue, à cause d'un anneau qui lui manque au petit doigt...

— Un anneau ?

— Oui, monsieur.

— Avec une perle ?

— Oui, monsieur.

— Précisément, le comte et la comtesse de Lormigny viennent de reconnaître leur enfant à la bague que vous dites. Hier, on n'avait pas remarqué qu'elle eût cette bague à son petit doigt, qui n'est pas brûlé.

Stupéfaite, Sizotte fourra la main dans son corsage, elle saisit le bouton de chemisette,

elle ne trouva pas l'anneau, elle bégaya : « Alors... alors... », puis : « Bien, bien... en ce cas... » et elle s'enfuit.

Elle rejoignit Clapin, elle l'embrassa, elle le serra, elle le baisa dans le cou, en sanglotant, en disant : « Ah ! bien, elle s'en passera, la mère Lecru, de la bague, et, pour ce qui est de déjeuner, mon pauvre homme, mon pauvre homme, tu peux en faire ton deuil, ton deuil, — le deuil, comme tout le monde ! Moi, ça ne me fait rien de ne pas déjeuner... Mais, je suis fâchée, je suis très fâchée... Elle n'a pas eu confiance en moi, la petite, elle n'a pas cru que je rendrais l'anneau pour qu'elle fût enterrée dans le caveau, avec des arbres et des fleurs autour ; elle a préféré venir le prendre elle-même, cette nuit, pendant que je dormais, elle a eu tort, c'est humiliant... elle n'a pas eu confiance... elle a eu tort ! » Et Sizotte pleurait en répétant : « Suzette ! Suzette ! »

La Reconnaissance du Cornet à Piston

Il faut bien reconnaître que, soit par une singularité personnelle de l'éternel Dessein qui préside aux destinations adamiques, soit par suite d'un abaissement de la valeur humaine, qui n'oblige l'Inconnu qu'à de moindres efforts et l'autorise même à des bafoûments, les manifestations du Mystère perdent tous les jours de leur sublimité, et, parfois, vont jusqu'à revêtir des extériorités puériles et falotes. Elles ne sont pas moins extraordinaires, mais il semble qu'elles ne vaillent plus la peine de l'être. Sans cesser d'être inexplicable, le prodige se fait bouffon. On dirait que, dans le drame de l'incompréhensible, le grand premier rôle tragique est doublé par quelque pitre forain. Pour moi, j'ai été fréquemment témoin de miracles drôlatiques, bien faits

pour divertir, non sans faire suer froid, de peur.

Je veux vous conter l'histoire d'un cornet à piston, qui, très certainement, n'a jamais eu sa pareille. Il faut vous dire que, dans une petite ville du Nord de la France, j'avais été membre du jury pour un concours de fanfares, et j'avais admiré un instrument qui émettait des notes d'une force et d'un charme tout à fait exceptionnels. J'insistai vivement pour qu'un prix fût donné à la fanfare dont il faisait partie ; et, à plusieurs reprises, je dis à mes collègues du jury : « Avez-vous remarqué ? il y avait un cornet à piston, surtout ! Ah ! qu'il sonnait bien ! » Or, après le banquet, où l'on porta plus d'un toast à l'union des Sociétés chorales et instrumentales, je me dirigeais, seul, de réverbère en réverbère, vers une petite brasserie dont on m'avait vanté la bière, lorsque je sentis quelque chose d'assez dur se glisser sous mon bras. Je baissai les yeux. C'était un cornet à piston. Je ne m'émerveillai pas le moins du monde. Je compris tout de suite et même je fus très touché.

Evidemment, pour me remercier de mon jugement favorable, le joueur de cornet avait voulu me faire cadeau de son instrument, et, après me l'avoir poussé sous le bras, il s'était enfui, modestement. Brave garçon ! Demain, par le chasseur de l'hôtel, je lui ferai remettre le cornet. Je m'assis dans le jardin désert de la brasserie, le cuivre posé sur la table. Comme je vidais un troisième bock, il se mit à sonner. C'est le cornet à piston que je veux dire. Et il sonna une marche triomphale. En mon honneur, évidemment. Des remerciements encore. Mais je fus bien obligé d'être surpris. Des lyres peuvent chanter toutes seules, quand le vent les traverse... je n'avais jamais ouï parler de cornets à piston, éoliens ! Et celui-ci, pour me fêter, disait les airs qui me sont le plus délicieux ; il savait tous les thèmes dont les musiciens parèrent la médiocrité des vers que je fis. J'étais debout, les cheveux droits ! flatté sans doute, mais épouvanté. Tout à coup, un couac. Ce fut la fin du prodige. Sur la table, il n'y avait plus de cornet à piston.

Jamais encore, de peur qu'on ne me raillât, je n'avais raconté cette histoire. Du moins, des bouches soufflèrent dans les trompettes de Jéricho !

Histoire du bon Loup et de la Justice de Dieu

CONTE RUSSE

A M. Louis Léger.

« Non, dit le Vieux-qui-Passe quand il fut saoul de cacha et ivre de wodki comme un pope qui a été invité à la noce du Barine, je ne vous conterai pas le conte de celui que les nourrices appellent le Petit-Doigt, parce qu'il naquit derrière le poêle, du pouce, ou du poucet, que sa mère se coupa en hachant des choux rouges ; ni le conte de la dame de ville, sauvée d'aller en enfer par la grâce de la Panagia qui la donna comme une poupée d'or aux chérubins du paradis ; ni le conte du soldat qui fit la soupe en mettant dans la marmite la hache, au lieu d'en trancher le cou de la mauvaise

hôtesse. Et il faut renvoyer les filles de la chambre où nous buvons. Et qu'elles aillent se promener sur la route, en se tenant par la taille et en chantant des chansons. Moi, je dirai, non pas comme d'autres la disent, mais telle que je la sais, une histoire qui fait se lever du banc, après un coup de poing sur la table, les garçons qui ont du courage quand ils sont ivres.

Il y avait un loup qui avait faim. Il avait gueule pour prendre et dents pour mordre. Mais il n'osait pas prendre, et, s'il avait pris, il n'aurait pas osé mordre. Parce qu'il était bon. Et il était très maigre. Il s'en alla trouver Dieu, qui est le tsar du ciel, et, quand il fut devant Dieu :

— Seigneur très puissant et très équitable, éternel tsar du ciel et de tous les mondes, dit-il, je crèverai avant peu, si vous ne me donnez à manger,

Dieu répondit :

— Il est juste que je te donne à manger, puisque j'ai créé ta faim. Tu vois d'ici la

prairie que baigne un grand fleuve? va dans cette prairie et mange la brebis qui broute l'herbe..

— Merci, Dieu !

— Bon appétit, loup.

Tropp ! tropp ! tropp ! le loup, le loup galope. Le voilà dans la prairie. Il voit la brebis.

— Bonjour, brebis, dit-il, récitez vite vos prières. Je viens pour vous manger, avec la permission de Dieu.

— Me manger? Qui donc êtes-vous?

— Je suis le loup qui est à jeun.

— Vous ressemblez plutôt à un chien. Mais, loup ou chien, auriez-vous le cœur de me dévorer quand j'ai de petits agnelets qui me tètent encore et qui ne manqueraient pas de mourir si le lait de ma mamelle venait à leur manquer ? Voyez comme il sont gracieux et comme ils sautent légèrement avec de petits bée ! bée ! par-dessus les fleurettes.

Le loup se sentit attendri.

Il s'en retourna chez Dieu.

— Eternel tsar du ciel et de tous les mondes, dit-il, je n'ai pas fait mon repas de la brebis à cause de ses petits qui jouaient dans

l'herbe. Je vais crever sur l'heure, si vous ne me donnez à manger.

Dieu répondit :

— Tu as eu raison de ne point nuire à la brebis, mère des agneaux, qui ne fit jamais de mal à personne. Tu vois d'ici, tout près de l'église, le pâturage où paissent les deux taureaux blancs du pope ? va de ce côté. Ne touche pas aux bêtes blanches, car les taureaux tirent la charrue par qui les pauvres gens ont du pain quelquefois. Mais entre dans l'église. Tu y trouveras le pope. Il est très gras. Tu peux le manger. Il a bien mérité qu'il lui arrive malheur, depuis le temps qu'il ment et blasphème, et qu'il prend la bouillie dans la bouche des mendiants pour s'en enfler la panse.

— Merci, Dieu !

— Bon appétit, loup.

Tropp ! tropp ! tropp ! Le loup, le loup galope. Il traverse le pâturage. Il ne touche pas aux taureaux. Il entre dans l'église et il voit le pope.

— Je vous salue, pope, dit-il, récitez vite vos prières. Je viens pour vous manger, avec la permission de Dieu.

— Me manger ? Qui êtes-vous ?

— Je suis le loup qui est à jeun.

— Vous ressemblez plutôt à un chien. Mais, loup ou chien, auriez-vous le cœur de me dévorer quand j'ai tant d'âmes à consoler sur la terre et à guider vers les célestes joies ? Ne savez-vous point que c'est moi qui baptise, qui marie, qui donne aux mourants l'espérance suprême ? Si vous me dévoriez, il n'y aurait plus que du désespoir dans la vie et il n'y aurait plus que du néant dans la mort. Puis, considérez ma robe reluisante d'ornements sacrés et les petites images d'or qui me pendent du cou, et voyez ce calice. Ce serait une étrange nappe, et un singulier couvert, et un verre bien imprévu, pour le dîner d'une bête.

Le loup fut tout décontenancé.

Il remonta chez Dieu.

— Seigneur très puissant et très équitable, dit-il, je n'ai point fait mon repas du pope dans l'église, à cause de ses habits sacrés et des images d'or qui lui pendaient du cou. Je crèverai sans retard, si vous ne me donnez à manger.

Dieu répondit :

— Tu es bien pitoyable, vraiment, et bien religieux, pour un animal féroce ! Cependant, j'essaierai de te contenter. Tu vois ce palais aux fenêtres rayonnantes comme si elles étaient faites de vitres de diamant ? Un tapis de toutes les couleurs couvre les marches du perron. Entre dans le palais. Tu trouveras, en train de dîner, le Barine de ce pays. Il est plus gras encore que le pope. Tu peux le manger. Il est temps que le mauvais maître soit puni du mal qu'il fit à ses domestiques, à ses paysans, à tout le monde ; le craquement de ses os entre tes dents sera un bruit agréable à ma justice.

— Merci, Dieu !

— Bon appétit, loup.

Tropp ! tropp ! tropp ! Le loup, le loup galope. Il monte le perron, et il voit, dans le palais, le Barine qui est à table.

— Je vous lèche les pieds, Barine, dit-il. Avalez vite cette aiguillette de coq de bruyère. Je viens pour vous manger, avec la permission de Dieu.

— Me manger ? qui donc êtes-vous ?

— Je suis le loup qui est à jeun.

— Ah ! ah ! ah ! dit le Barine, pouffant de rire et se tenant les côtes. Voici un sot animal, et jamais je n'ouïs parler d'une aventure pareille, ni d'un tel imbécile. Mais regarde donc, nigaud. Je suis entouré de mes serviteurs qui, si tu t'avisais de montrer les dents, t'assommeraient à coups de bâton ou t'étriperaient avec leurs grands couteaux. Allons, allons, ne fais pas le méchant. Au lieu d'être un loup, sois un chien. Tu as bien l'air d'en être un, au reste. Et je te mettrai au cou un beau collier de cuivre et de clochettes.

Le loup fut émerveillé du collier qu'on lui mit au cou.

Il retourna chez Dieu.

— Eh ! eh ! dit le Seigneur, je pense que tu es bien aise, maintenant ? Il n'y a rien de plus succulent, n'est-ce pas, que la chair des maîtres ?

— Hélas ! à cause de ce collier...

— En vérité, s'écria Dieu, voilà un loup bien difficile à nourrir ! Cependant, il est juste que je lui donne à manger, puisque j'ai créé sa faim. Viens donc ici, approche, approche encore. Depuis que commença mon éternité,

j'ai fait le malheur de tous les hommes et de toutes les femmes. Par moi, ils ont enduré les misères, les trahisons, les remords et l'épouvantable râle des agonies. L'heure est venue où ma propre équité doit me condamner à l'expiation. Ouvre la gueule, loup, et mange-moi. As-tu peur de ne pas me trouver à ton goût?

Mais la bête, en frémissant :

— Eternel tsar du ciel et de tous les mondes, je sais trop le respect que je vous dois, Seigneur, pour faire de vous mon repas.

— Mourras-tu donc de jeûne ?

— Il le faudra bien, dit le loup résigné.

Là-dessus, il s'en alla, la tête basse, la queue entre les jambes, et il creva dans la forêt.

Or, depuis ce temps-là, le Seigneur a beaucoup réfléchi. Qu'est-il donc arrivé sous le ciel pour que les loups, auxquels il donna la férocité, soient si hésitants, si timides, si lâches, même quand ils ont faim ? Le courage, est-ce que c'est les chiens qui l'auront désormais ? Faut-il que la besogne des loups soit faite par les chiens ? Est-ce par les chiens que

devront être dévorés le Pope, le Barine et Dieu ? Le Seigneur pense à cela. Il y pense souvent, toujours. Il y aura du nouveau dans le monde. — Et Dieu me l'a dit lui-même, acheva le Vieux-Qui-Passe, une fois que, en visite chez lui, je buvais de l'hydromel et de la bière, mais ça me coulait dans la barbe, ça ne m'entrait pas dans la bouche.»

La Pluralité des Mondes habités ou les Anthropophages

Scaramouche offrait à plusieurs membres de l'Institut, — astronomes de leur état, — un souper sans façon. Si quelqu'un s'étonne que l'hospitalité d'un personnage si falot encore que passablement diabolique d'habit et d'air eût été acceptée par de respectables savants, c'est qu'il a oublié que la Nuit s'habille volontiers en Scaramouche; et rien n'était plus naturel que cette intimité entre l'Abîme nocturne et le Télescope. D'ailleurs, les astronomes, parmi les bruits des fourchettes, sous la splendeur des quatre candélabres illuminant la verrerie et les porcelaines et la nappe jonchée de fleurs, se tordaient de rire, — ils étaient déjà gris, quoique respectables, — parce que quelqu'un, un reporter qui se trouvait là, avait insinué que les mondes du ciel étaient habités sans

doute par des êtres pareils aux hommes terrestres. « Ah ! ah ! — Oh ! oh ! — Ah ! — Hé ! hé ! — Hi ! hi ! — Les planètes habitées ! — Des gens dans la lune ! — Il faut être Cyrano de Bergerac !... — ou Fontenelle... — ou Shakespeare... — ou Hugo... — ou Camille Flammarion ... — pour croire à de telles balivernes ! » Ils se tordaient, de plus en plus ivres. Car Scaramouche, quand il invite l'Institut à souper, fait bien les choses. L'un des savants, pratique, dit : « Laissons ces folies. Occupons-nous des plats que nous mangeons. Je ne sais pas de quels ingrédients ils sont faits, non, vrai, je ne le sais pas, mais ils sont parfaitement exquis, et voici un festin aussi délectable que mystérieux. » Les autres hurlèrent : « Délectable ! — Mystérieux ! — Il y a un goût de perdreau ! — Ou de truite ! — Pardon ! d'ours montagnard dans une saumure quelque peu allicée ! — Ou bien de grenouille saupoudrée de safran ! » Mais tous convenaient qu'ils n'avaient jamais mangé quelque chose de plus savoureux. Alors, tranquillement, Scaramouche : « Ce que vous mangez, messieurs, c'est de l'Homme ! Et je pense que si vous cherchiez

bien parmi la sauce, vous ne manqueriez pas de trouver quelques menus os révélateurs de l'espèce de mets dont vous vous repaissez avec tant de satisfaction. » Les torsions et les rires redoublèrent. Mais Scaramouche, imperturbable : « Si je ne suis pas la Nuit elle-même, je suis son cuisinier ! L'immense voûte bleue est une poêle transparente où je fais frire, la tenant par la Voie lactée, qui est la queue de la poêle, Vénus, Mars, Mercure, Jupiter, Neptune et toutes les étoiles sur le fourneau de l'éternel Soleil ! Les comètes qui ont la forme d'une burette d'huilier, versent des graisses flambantes ; chaque rouge bolide est un grain de poivre de Cayenne ; et le vent de l'Infini fait la fonction d'un soufflet qui active le feu sous la poêle ! De sorte que c'est le Ciel, cuit à point, que je vous ai servi à souper. Non pas tout le ciel. Les planètes, coriaces, résistent à la cuisson. Mais les petits parasites des astres, — je veux dire les vivants du firmament, — ont frétillé dans la sauce, et vous vous êtes nourris de vos ressemblances célestes. » En même temps, d'une longue jambe noire qui rasait toute la table, Scara-

mouche renversa, brisa, éteignit les candélabres ; et, dans l'ombre, tandis qu'il pouffait de rire, les savants ivres-morts, écœurés, épouvantés de l'exécrable festin, geignaient, haletaient, vomissaient par parcelles des côtelettes, des râbles, des filets, des entrecôtes, des fressures de Mars, de Mercure, de Saturne, et la chair divine de Vénus qui est en or dans le bleu des beaux soirs.

Premières Représentations au Paradis

En sa loge radieuse de soleils et d'éclairs, le Très-Haut, éternel spectateur de la comédie humaine, bâilla ; et, ayant bâillé, il dit :

— Qu'on me fasse venir le Hasard.

Poète à la fois et impresario de l'universel théâtre, le Hasard s'avança, se prosterna, puis, non sans quelque inquiétude :

— Que désire, dit-il, Votre Sublimité ?

Le Très-Haut, bâillant encore :

— Hasard, tu baisses.

—. Seigneur !

— Tu baisses, te dis-je.

— Seigneur !

— Tu manques absolument d'imagination. Qu'est-ce que c'est que cette pièce que tu as représentée, aujourd'hui, devant moi ? Encore une reprise ?

— Oh ! Eternel ! pouvez-vous penser que j'oserais... devant vous ?... C'est un drame tout nouveau, je vous assure. Il est vrai qu'il n'est pas parfait quant à la mise en scène et quant à l'interprétation, ayant été monté à la hâte. Mais j'espérais que le sujet ne laisserait pas de vous en être intéressant, puisqu'il s'agissait d'un brave petit peuple combattant pour soutenir votre gloire et venger vos martyrs, contre une nation qui se montre fort hostile aux lois qu'établirent votre Bible et vos Évangiles, et, en un mot, à vos religions préférées.

— Vraiment, vieux Hasard, malgré ta barbe blanche, si longue qu'elle pourrait faire trois fois le tour de l'infini, tu tiens, dit le Très-Haut, des discours qui siéraient à peine, trop ingénus, à ta petite sœur la Providence ou à ton antique frère le Destin, tombé en enfance. Penses-tu qu'à ce point de Tout, à ce moment de Toujours, où me voici arrivé, je me soucie encore de la façon dont on m'adore ou me blasphème ? Mais quittons ce point. C'est théologie, qui n'est pas de ton ressort. Ta pièce, — reprise ou non, — fut tout à fait fastidieuse.

— Je vous offris, cependant, d'assez épouvantables champs de bataille ?

— Tu m'as déjà montré tant de carnages.

— Vous avez vu fuir un prince à travers les cadavres de son peuple ?

— J'ai vu tant de fuites d'empereurs ou de chefs de races libres par-dessus des monceaux de morts.

— Vous avez vu des femmes se ruer, guerrières, aux remparts de leur ville...

— Comme Jeanne Hachette.

— Et une jeune personne, vêtue en palikare, marcher à la tête d'une ardente multitude ?

— Comme Jeanne d'Arc.

— Ma palikare n'est pas vierge !

— Nouveauté facile. Concession sans importance au théâtre naturaliste. Hasard, ou bien tu collabores avec de déplorables mélodramaturges qui ont appris le génie dans les feuilletons de M. Francisque Sarcey, ou bien tu es ton propre plagiaire.

— Il me semble, pourtant, que je vous présentai, pas plus anciennement qu'hier, un

spectacle assez neuf et assez saisissant. J'étais si certain de l'effet, que je n'avais pas craint de faire imprimer sur les affiches : « Great attraction ! » et j'ai reçu des compliments des amateurs les plus éclairés, je veux dire : les Trônes, les Principautés, les Dominations. Les Vertus elles-mêmes, qui sont des juges fort difficiles à satisfaire, ont reconnu qu'elles avaient été tout à fait émues et surprises.

— Tu veux parler du désastre d'un équipage divisé en quatre embarcations, et mourant de faim, et mourant de soif, et mourant de tout, hormis de la mort même trop lente à venir parmi la rage de mes tempêtes battant l'écueil de mes océans ?

— Non, Éternel ! J'avoue qu'en cet intermède tragique je me suis un peu trop souvenu de mon *Radeau de la Méduse*.

— Tu veux donc parler du petit enfant martyr, déchiré, écartelé, dévoré, exposé en un lieu désert, par une très sinistre brute, sous les regards d'un chien secourable et fidèle ?

— Non, Eternel ! Je reconnais que, pour

cette représentation j'avais beaucoup emprunté à mon répertoire ; ce n'était guère, avec des réminiscences du jeune Œdipe, d'Astyanax et, aussi, du Chien de Montargis, que la réduction en anecdote de l'effroyable et éternel Moloch.

— Veux-tu donc parler de cet incendie, en un palais de planches, de tant de jeunesse, de beauté, de joie et de gloire ?

— Oui, Éternel ! en vérité, je pensais avoir, en inventant ce drame, fait mon chef-d'œuvre.

— Tu n'as rien inventé du tout ! Quoi ! pareil au plus ancestral rentier de la Société des auteurs dramatiques, qui, parvenu à l'âge de Mathusalem, ou d'Enoch, recommencerait la *Grâce de Dieu*, ingénument, et l'offrirait aux races nouvelles avec des minauderies de petite bouquetière vendant des églantines pas encore écloses, tu ne te souviens donc plus de tes gloires ? Tu as oublié tes autodafés ? tu as oublié tes navires impériaux incendiés en pleine mer ? tu as oublié les femmes albigeoises et les enfants albigeois dans les granges closes et allumées ! tu as oublié tes églises écroulées

en flamme sur tes fidèles en flamme aussi, et tes théâtres effondrés en braises — désastre d'où seul survécut le Chef de Claque, car il est éternel comme moi-même, — et les corps enduits de naphte, qui flambèrent sur les ruines des châteaux de glace de la grande Catherine ! Ah ! pauvre, pauvre, pauvre et imbécile Hasard ! tu ne joues rien, devant ma divine loge, que tu n'aies joué cent fois. Pas une de tes trappes d'où sortent des feux et des flammes qui n'imitent des surgissements de geysers et des éruptions de Vésuves. Ta tragédie d'Ischia, avec une figuration pittoresque, ce n'est pas mal, mais elle pastichait effrontément ton Tremblement de terre de Lisbonne, où il y avait eu de jolis costumes aussi. A Java, tu as été malin ! ça ne s'était jamais vu, cette fin d'un monde ; mais, tout de même, tu n'avais fait que mettre à la scène les imaginations prophétiques des Apocalypses de mon saint Jean qui, lui-même, t'avait imité ! Allons, allons, Hasard, tu as cessé, depuis longtemps d'être ingénieux ; et, l'autre jour, le Saint-Esprit, qui se connaît aux choses de la littérature théâtrale, me disait : « Si ça conti-

nue comme ça, je me désabonnerai. » Pour ce qui est de moi, je ne suis pas éloigné de te retirer ta subvention.

Le Hasard se rebiffa.

— Vraiment, Éternel, dit-il, vous êtes devenu singulièrement difficile à satisfaire. Je ne connais qu'un critique dramatique aussi exigeant que vous ; on ne tient pas compte de sa méchante humeur, parce que, n'étant que poète médiocre, il est à peine dieu. Ah ! qu'il est loin le temps où vous ne vous seriez jamais lassé de voir jouer tous les jours le mystère d'une Pomme cueillie à un Arbre ! Il vous faut de l'imprévu. Ne m'accusez pas si je ne vous en donne point, tragiquement. La faute en est à votre humanité, dont vous avez borné les forces vers le mal, et qui tout de suite a atteint les limites que vous lui en aviez marquées. Rendez-la capable de plus d'horreur nouvelle, et toujours renouvelée ; et vous n'aurez pas à vous plaindre du Shakespeare que je vous serai. En attendant, vous seriez injuste, ô Très-Haut ! de ne pas admettre que, si je ne sais plus vous faire frissonner et pleurer, je sais encore vous faire rire. Je ne peux

plus, — à cause de la banalité des sujets, — être un Corneille, mais je me pique d'être un Regnard. Je lâche Eschyle (parce que, Prométhée, c'est toujours la même chose), mais je me raccroche à Aristophane (parce qu'elles sont infiniment diverses, les façons de bafouer Socrate), et, si je suis un dramaturge démodé, je suis encore un amusant vaudevilliste. Vous ne nierez point que vous vous êtes esclaffé, ô Éternel ! l'autre jour, lorsque je vous fis entendre M. Brunetière, dans un pays lointain de la France, proclamant que le roman français est une école d'ordure et de honte, et que Baudelaire fut admis comme « danseur » aux fêtes nocturnes du Moulin-Rouge qui lui vouera une statue à côté de celle de Valentin, professeur de la Goulue !

— Sans doute. C'était drôle. Mais Eschine, en exil ou en voyage (à l'abri des coups) gouailla fort Démosthènes en dépit de l'excuse : « *Monstron Boonta.* »

— Vous ne nierez point que je vous fis pouffer de rire en vous faisant voir que c'était précisément à deux humbles négociants de la rue du Sentier, n'étant jamais allés rue Cam-

bacérès, que l'on reprocha d'y être allés, tandis que deux sénateurs qui, tous les jours, y allaient, prouvèrent qu'on ne les y vit jamais! Vous seul les avez vus, Éternel ! parce que vous voyez tout. Et c'était de petites noces charmantes.

— Oui, Hasard ! Mais je suis enclin à penser que tu as lu Pétrone.

— Et n'avez-vous pas eu un réel divertissement lorsque, en la petite scène de la fin, je vous révélai, en marionnettes actives, qu'un empereur assassin d'une race préméditait de venir, en la ville de cette race, voir si le sang avait séché sur les pavés qu'il fit rouges ? Mais il n'y osa point venir.

— J'ai ri, Hasard ! Mais tu n'as rien inventé. Rappelle-toi que le glorieux cabotin Néron, ressemblant à la fois à un mime et à un bourreau, aimant la musique — flûtes — qui rêve, et la musique — trompettes — qui tue, voulait, lui aussi, aller en Grèce, et il alla en Grèce, et il remporta tous les prix à tous les Jeux Olympiques qui ne se souvenaient plus de Corinne ni de Pindare! Mais, tout à coup, pris d'une inquiétude étrange —honorable, d'ail-

leurs, — et d'un besoin de rentrer chez soi, et d'une peur de ne pas être chez soi dans une ville où il y avait eu Périclès, il s'en retourna vers Rome, sans entrer dans Athènes. A cause de quoi ? A cause de qui ? à cause de rien. A cause de Gavroche, qui, de l'autre côté de la grande porte d'entrée, parmi les cérémonies des chefs de la ville réduits à ne pas dire : non, lui aurait, tout à coup, les deux mains aux cuisses, jeté, en grec : « Ah ! c'te tête ! Zut ! »

— Vous brouillez les époques, Éternel. Mais puisque vous ne vous plaisez pas davantage aux vaudevilles qu'aux tragédies, qu'est-ce donc qu'il vous faut ?

Le Seigneur :

— Du Nouveau, dit-il.

Et de tout les points de l'infini, à ce moment, des étoiles, des nuées, des innombrables voies lactées, et des soleils vermeils, et des soleils qu'on croit morts et qui revivent, enfin de tout ce que créa la première parole ordonnant la lumière, sortit anxieusement cette parole innombrablement multipliée en tous les échos de l'immensité :

— Du Nouveau !

— Du Nouveau !

— Du Nouveau !

Le Hasard, pensif, dit :

— Eux aussi.

— Eh ! bien ? dit Dieu.

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien ? dirent les Immensités. Du Nouveau ! Du Nouveau ! Donne-nous du Nouveau, Hasard !

Le Hasard dit :

— Il n'y en a plus.

Il ajouta :

— Le mieux, ce serait de faire relâche.

De toutes les parts de l'infini :

— Relâche ! Relâche ! Relâche ! Relâche ! Oui, rien, rien, rien, Relâche !

Alors l'Éternel :

— Sans doute, sans doute, Relâche. Ce serait le mieux.

Le Hasard, directeur, dit :

— Faut-il afficher : Relâche ?

— Attends. Est-ce que n'as pas une petite pièce où une fillette avec son amoureux

va cueillir des fraises, et se laisse cueillir les lèvres?

— Un lever de rideau, alors ? demanda le Hasard.

— Oui, dit Dieu. Recommence.

Procès-Verbal d'un Interrogatoire

Les deux gardes poussèrent l'homme dans le cabinet du juge d'instruction. « Eh ! dit-il, prenez garde ! vous avez failli marcher sur ma robe. » Sur sa robe ? Il était habillé d'un complet gris fer et vert, à carreaux ; en entrant, il eut, de la main gauche, le geste de relever une jupe, et, de la main droite, celui de baisser un voile sur son visage.

Le juge, face blanche et rose, largement grasse, aux favoris pareils à des chrysanthèmes de neige, regarda l'homme qu'on lui amenait, presqu'un enfant, menu, grêle, pâle, joli, de courts cheveux blonds tout bouclés sur le front peu haut, très étroit, et demanda, les épaules au dossier du fauteuil :

— Vos nom, âge, profession, domicile ?

D'une voix de fillette qui récite une fable, l'inculpé balbutia très vite :

— Anne-Louise-Chrétienne Doucelet, dix-huit ans, modiste à façon, rue de l'Abbaye, 14.

Le juge haussa l'épaule.

— Vous vous appelez Lucien-Raymond-Renaud Maulurier ; vous avez vingt-deux ans, vous êtes étudiant en droit, vous habitez rue des Ecoles, 226.

— Non, monsieur, je m'appelle...

— Assez. Ecrivez, greffier.

Le juge reprit :

— Vous savez de quoi l'on vous accuse ? Il y a quatre semaines, le 26 juin, vers huit heures du soir, vous avez jeté, du pont de Rueil dans la Seine, la fille Doucelet, votre maîtresse, dont on a retrouvé le cadavre, dans les herbes, sous un arbre de l'île de Croissy.

L'inculpé ne put s'empêcher de rire ; c'étaient de petits pouffements légers et sourds, comme d'une écolière chatouillée à la classe par sa voisine de banc.

— Pardon, monsieur, pardon ! Mais c'est trop drôle, aussi, ce que vous dites là. Vous croyez que moi, Chrétienne, j'ai jeté Chrétienne dans l'eau, où elle s'est noyée ? Il faut

que le monde soit fou pour imaginer des choses pareilles.

Puis, sérieux :

— C'est vrai, j'ai commis un crime, et je l'avoue, mais ce n'est pas celui que vous croyez. Ma faute, c'est de ne pas avoir été gentille avec Renaud, et si on me guillotine, ce sera bien fait pour moi. Mais on ne coupe pas le cou à celles qui sont déjà mortes, n'est-ce pas ?... Il faut que je vous raconte toute l'histoire.

Pendant que le juge, irrité d'abord, puis surpris, le considérait fixement, non sans quelque inquiétude :

— C'est il y a deux ans, dit l'inculpé, que j'ai fait la connaissance de Renaud. J'étais bien jolie, avant d'avoir péri dans l'eau. Pas une beauté régulière, non. Mais du drôle aux yeux, aux lèvres, aux joues, et un petit nez qui se retrousse, tellement que quelqu'un du café Voltaire en avait fait une chanson qui disait :

Sur sa petite face rose
Agitant ses ailes de chair,
Son nez, comme un oiseau, se pose,
Impertinent, la queue en l'air !

Dès que nous nous fûmes parlé au Médicis, Renaud et moi, tout de suite ce fut convenu qu'on se mettrait ensemble. Bien sûr, je n'étais pas une honnête fille; ce n'est pas seulement parce que ma mère était blanchisseuse que je connaissais les chemises d'hommes. Mais, enfin, puisque je suis modiste, je travaillais, des fois, avant d'aller au café; j'étais comme qui dirait une grisette de l'ancien temps. Renaud comprit que je valais mieux que les grues du Médicis; et ce fut charmant, notre lune de miel, ce printemps-là, dans la petite chambre, au cinquième d'une maison chic, d'où l'on voyait les arbres, la blancheur des cygnes sur le lac vert des pelouses.

Il parlait plus lentement, gravement, d'une voix moins grêle :

— Comme nous nous aimions! Comme c'était bon de se tenir serrés, les soirs, à la fenêtre, plus haut que toute la ville, plus près du ciel que tous les autres vivants!

Il parut comme étonné des paroles qu'il avait dites. Il se reprit à sourire, et il parla encore, la voix légère et claire.

— Sûrement, on ne s'ennuyait pas, dans les commencements ; tout ce que je voulais, des jolies robes, et des bijoux, et des dîners dans les endroits où on mange bien, et des loges dans les théâtres, Renaud me le donnait, — il était d'une famille riche, de Bretagne, qui lui envoyait beaucoup d'argent, — et, tout ce qu'il voulait (tout ce qu'il voulait, c'était moi !) je le lui donnais, et le lui donnais encore, encore, encore ! Ce bonheur-là, ça aurait duré longtemps, si Renaud avait été raisonnable. Mais il a ça de bête, d'être jaloux. Tenez, si je vous en donnais ma parole, vous ne le croiriez pas, monsieur le juge, que je suis restée chez moi, trois semaines, sans sortir seule, une seule fois, pas même la nuit ! Pourtant, vrai de vrai, c'est la vérité pure. Alors, ça commença de m'ennuyer, d'être si heureuse. Ce n'est pas drôle de n'avoir qu'un lit, quand on a l'habitude d'en avoir plusieurs. Je finis bien par m'arranger de manière à faire des traits à Renaud, sans qu'il s'en aperçût. Souvent, les jours où il allait déjeuner chez son correspondant, qui était un curé, un chanoine comme il disait, je rejoignais des petites camarades d'un

atelier de couture, qui se promènent, le long du boulevard Michel, vers midi, un croissant aux dents, et nous allions dans les bars, avec des jeunes qui nous faisaient rire, ou avec des vieux qui nous faisaient rire bien plus encore, et qui nous donnaient leur carte, pour aller les voir. « Vous verrez, vous serez contente, je ne vous dis que ça ! » Mais il fallait revenir chez soi, à cause de l'heure où Renaud allait rentrer. Enfin, quoi, il avait tort ; s'il voulait une honnête femme, il n'avait qu'à se marier avec une demoiselle de son pays, ou avec la fille de son chanoine, si ça fait des enfants, les chanoines. Et puis, il y avait des soirs où il était assommant tout à fait, et terrible. Il paraît qu'il était né, qu'il avait été élevé là-bas, en Bretagne, dans un grand château, où il y a des revenants, avec des bruits de chaînes dans les corridors et des voix qui, à travers les volets, viennent du puits qui est dans la cour. Et souvent, après le dîner, quand je lui disais : « Tiens, chéri, si nous allions à Bullier ? » il me répondait : « Non, non, pas ce soir, il y a de l'orage. Rentrons. Nous n'allumerons pas la lampe. Je te parlerai tout bas, dans l'om-

bre, je te raconterai des choses... des choses... qui ne sont pas arrivées aux gens qui vivent... des choses qui arrivent aux gens qui sont morts... Rentrons, rentrons, pour avoir peur ! » Ah ! bien, c'en était une fête, ça ! Et c'était vrai que, tous seuls, chez nous, nous avions peur. Il y avait des nuits où, tous deux couchés, lui mi-dressé, une de ses mains à chacune de mes épaules, blême, les lèvres tremblantes, les cheveux droits, il balbutiait de si affreuses aventures de spectres qui s'aiment, de squelettes qui rompent leurs os à force de s'embrasser, que je me mettais à hurler d'épouvante comme une fille battue. Une fois, m'ayant arrachée du lit, m'ayant collée contre la muraille, il me cria presque dans la bouche : « Et tu sais, il ne faut pas que tu croies qu'on puisse jamais être séparés l'un de l'autre, quand on a été unis comme nous le sommes ! » Je dis, pour essayer de rire : « Tout de même, si je te plaquais ? » Il hurla : « Imbécile ! je sais bien que tu es une abominable garce et que tu couches, jour ou nuit, gredine, avec quiconque t'ouvre un lit. Mais si tu peux me voler ton corps, une heure, je te défie bien de me pren-

dre ton âme, qui m'appartient à jamais ! Sache une chose ! sache une chose ! et, ça, toutes les vieilles de mon pays te le diront, qui chantent des chansons sur le chemin. C'est que la mort resserre les liens qu'elle semble rompre. Il n'y a d'indissoluble hymen que par-delà le trou où la chair pourrit, d'où l'esprit s'évade. S'il y a des ruptures avant la mort, il n'y a pas de divorce après la vie. Mieux que cela, ma petite ! L'union continuée, ce ne serait pas assez. Le trépas ne se borne pas à garder assemblés les couples ; il substitue la personnalité à la personnalité ; de sorte que, si je mourais aujourd'hui, je revivrais en toi, et si, toi, tu mourais, je deviendrais, moi, toi, toi-même ! » La concierge m'a souvent dit que, certains matins — ceux justement des nuits où il avait été si épouvantable — Renaud allait à l'église pour entendre la messe. J'ai de la religion, c'est très bien d'aller à la messe. Tout de même, vous avouerez, monsieur le juge, que d'entendre des choses comme celles qu'il me disait, ça n'est pas amusant toutes les nuits.

Il souffla. Il poursuivit :

— Tout de même, je l'aimais, mon Renaud. J'aurais pu le quitter, oui. Il y avait des vieilles dames qui m'envoyaient des petits bleus pour me dire qu'un monsieur très comme il faut serait bien aise de se rencontrer avec moi... Même, à ces rendez-vous, j'y allais, — parce que, n'est-ce pas, une femme a toujours un tas de petites choses à s'acheter, qu'elle ne veut pas demander à son amant... Mais il n'y a pas à dire, je l'aimais, Renaud, parce qu'il était si bon, si joli garçon aussi, et parce que, entre tout ça, il me donnait « tout ce que j'avais besoin. »

Après un silence :

— Mais il y a eu l'aventure du pont, l'aventure pour laquelle on me guillotinerait si je n'étais pas morte. Je lui avais dit : « Non, je ne veux pas avoir peur ce soir ! » et nous étions partis pour Rueil. Après dîner chez Fournaise, il se passa qu'un monsieur, à l'autre table, qui était seul, me dit un tas de choses avec les yeux, en remuant une chaîne de montre où il y avait des diamants mêlés aux brins d'or. A cause de la clarté des diamants, je compris tout de suite qu'il voulait que j'aille causer

avec lui, rien qu'un moment, — pour convenir de quelque chose, — au fond de l'allée, le long du restaurant. Je dis à Renaud : « Un instant, je reviens, mon chéri ! » Le monsieur à la chaîne d'or et de diamants ne m'avait pas encore rejointe, que, dans le noir de l'allée, Renaud m'empoignait par le poignet. Il m'entraîna, me fit monter l'escalier du pont, me poussa sur le pont, m'inclina par-dessus le parapet, en me criant dans l'oreille : « Salope ! salope ! en voilà assez ! Tu vas mourir ! Tu peux être sûre que tu vas mourir. La seule chose, immonde créature, qui pourrait m'empêcher de te tuer, c'est de penser que, morte, tu deviendras moi, que tu deviendras moi avec toutes tes saletés, avec toutes tes trahisons, avec toutes tes drôleries, avec toutes tes bassesses ! Mais, n'importe, t'avoir en moi, après ta mort, sera le juste châtiment d'avoir aimé à te posséder vivante ! » Et il me jeta de l'autre côté du parapet. Je tombai dans l'eau,où je me suis noyée. Dès lors, je ne me souviens plus de rien, sinon de ceci, que je suis morte. Si bien que ça ne me fait rien d'être guillotinée. Et, Renaud, il faudra le guillotiner aussi. Il sera

mort, lui, pour la première fois. Ça me fera une supériorité, que j'avais déjà, puisqu'il m'aimait bien plus que je ne l'aimais. Et nous serons ensemble. Je n'en serai pas plus fière, et j'aimerais bien mieux aller, même fantôme, dans les bars du boulevard Michel ! Mais je sais bien que c'est impossible. Il me tient, il veut que j'aille avoir peur avec lui. Et j'obéis à lui qui est devenu moi.

Scène dans la Salle

A FRANÇOIS COPPÉE
En réminiscence d'un si ancien poème.

C'était, sur le théâtre d'un music-hall, un très fameux jongleur.

Pitre scintillant de paillettes, il jonglait avec des boules dorées, avec des couteaux d'acier damasquiné, avec des bâtons de résine flambante.

Ou bien, en frac, le haut-de-forme ni trop à droite ni trop à gauche, irréprochable gentleman, il jonglait avec son cigare, son monocle et le toit de la maison, recevait dans son gousset, une à une, vingt pièces de cent sous, en argent, que l'un de ses talons avait lancées sous la forme de cinq louis d'or, et faisait tourner comme des perles, sur une ombrelle virante, les gouttes de pluie d'un invisible jet d'eau!

La foule acclamait ce jongleur très fameux et qui jamais ne manqua un seul de ses tours ; il semblait très fier des enthousiasmes de la foule.

Mais un soir, pitre scintillant de paillettes, il laissa choir une boule, et un couteau, et un bâton de résine ; puis, gentleman, il ne sut pas empêcher le monocle et le cigare d'être écrasés par l'une des poutres du toit, toutes les pièces d'argent roulèrent sur le plancher, et, de l'ombrelle qui virait trop lentement, les perles du jet d'eau s'éparpillèrent comme l'égrènement d'un collier de gouttes d'eau.

La foule s'étonna de voir que ce jongleur qui jamais ne manquait un seul de ses tours, les manquait tous ; il semblait très triste de l'étonnement de la foule.

Il s'approcha de la rampe, il dit : « Excusez-moi. Ce n'est pas de ma faute. Je vous dirai ce qui est arrivé. Ce n'est pas de ma faute. Tous les jours, avant midi, je travaille, j' « exerce » comme on dit dans notre état, pour entretenir mon adresse, pour rester digne de vos applaudissements. Ce matin, en exerçant, — c'était dans le jardin de la maison où j'habite, — j'ai

lancé, comme de coutume, une petite orange en or massif, en or vrai, avec des signes dessus, que j'ai depuis très longtemps, depuis toujours. C'est comme un conte de fées, l'histoire de cette petite orange en vrai or. On la trouva dans mon berceau avant même le premier somme que j'y fis. C'est elle qui m'a donné l'idée de devenir jongleur; et, pour « exercer », je m'en suis toujours servi. Mais, aujourd'hui, je l'ai lancée si haut, si haut, si haut, que, la paume ouverte, j'ai en vain attendu qu'elle retombât. Est-ce qu'un grand oiseau, en passant, l'a saisie et emportée? Est-ce qu'elle a été prise dans les nuages, au-delà de l'azur? Elle n'est pas retombée. Elle ne retombera pas. Je n'ai plus la petite orange en vrai or. C'est pour cela que j'ai manqué tous mes tours. Je vous demande pardon. » Et le jongleur sanglota violemment entre ses mains secouées.

La foule ne comprenait pas du tout. Bouche bée, elle entendait, mais elle ne comprenait pas. Allait-elle rire, ou se fâcher, comme on fait quand on ne comprend pas? Ce qui l'empêchait de se fâcher ou de rire, c'est qu'elle voyait bien que l'admirable jongleur, jongleur

méprisable à présent, pleurait sincèrement, que sa douleur était en vrai, comme la petite orange.

Or, d'une loge, d'entre les chapeaux, pareils à des buissons de roses et de tulipes pleins d'oiseaux de paradis, de quatre belles filles ivres d'avoir, au dessert, bu le sang de leurs lèvres mordues, s'érigea la chevelure d'un très fameux poète. Tout le monde le connaissait, non point pour l'avoir lu, mais pour avoir vu sa photographie chez les marchands de cadres. Des chuchotements avertirent de stalle en stalle : « C'est lui ! vous le reconnaissez ? lui ! vous savez bien ? qu'est-ce qu'il veut ? pourquoi s'est-il levé ? il sait peut-être pourquoi le jongleur pleure ? »

Il le savait en effet.

Il cria par-dessus les chapeaux de roses, de tulipes et d'ailes : « Je comprends, moi ! et je suis compris par ce pitre désespéré ! Tous les tours qu'il fit, je les fis aussi, et, comme lui, je ne les manquais jamais. Improvisateur scintillant de paillettes, je jonglais avec les rythmes dorés, avec les rimes damasquinées, avec les images flambantes ! ou bien, irréprochable

artiste, je charmais la multitude par les fantaisies de la chimère, par les sublimités monnayées en jeux de poèmes, par l'impossible rythmé en vibrantes strophes! Et vous m'applaudissiez. Mais, une fois que j'exerçais avec le rêve, avec le rêve en vrai or, qui, par de magnifiques et cruelles providences, fut mis en mon berceau avant même mon premier songe, je l'ai lancé si haut, si haut, si haut, que, l'esprit béant, j'ai vainement attendu qu'il revînt. Est-ce qu'un ange, l'ayant reconnu, l'a saisi et emporté aux cieux originels? Est-ce qu'il s'est épanoui, évanoui parmi les fraternels mystères de l'infini? il n'est pas revenu, il ne reviendra pas. Je n'ai plus le cher rêve en vrai or. C'est pour ça que, depuis si longtemps, je manque tous mes tours. Je vous demande pardon. » Et en même temps que le jongleur, le poète sanglotait entre ses mains secouées.

La foule, peut-être émue, ne savait que penser ni que faire.

Mais, des fauteuils d'orchestre, un critique proféra : « Voilà une affaire, par exemple! Ne t'aperçois-tu pas, public, que l'on se fiche de toi? Tout ça était préparé. Ce n'est pas autre

chose, après le spectacle sur la scène, qu'une scène dans la salle. C'est pour rire, public, c'est pour rire ! »

Alors, toute la foule s'esclaffa. Disposée à s'attendrir, elle pouffa. Le critique avait raison ! et elle pouffa. Est-ce que cela existe, des jongleurs qui pleurent, des poètes qui pleurent, parce qu'ils ont voulu lancer trop haut quelque chose qui est en vrai or ? Cela existe d'autant moins qu'il n'y a plus rien qui soit en or vrai. Et ce qui prouva à tout le monde que le critique avait eu raison, c'est que, bientôt, le rideau fermé puis rouvert, on vit apparaître sur le théâtre du Musik-Hall deux clowns, l'un nain, l'autre géant, qui, étant, en effet, le jongleur lui-même et le poète lui-même, se flanquaient l'un à l'autre, dans le ventre, d'énormes coups de bûches sonnantes, s'arrosaient de siphons d'eau de seltz, et s'éboulaient à jambes rebindaines sur les vessies roulantes de leurs derrières, tandis que pétillait encore à leurs crânes en baudruche la capsule lumineuse qu'un coup de maillet creva !

Le Ramasseur de Bouts de Rêves

Dans la rue d'une grande ville, un soir, je vis venir, lointain, puis proche, un homme fort vieux, semblait-il, — tête rose, heureuse, neigeuse de poils blancs, — et tout petit, paraissant d'autant plus petit qu'il se tenait courbé, tantôt moins, tantôt plus, comme pour regarder et ramasser des choses sur le pavé, le long de son chemin. Et il faisait le geste de mettre dans ses poches des choses ramassées. Quelles choses ? je ne voyais ni couleur ni forme dans ses mains qui allaient des pavés aux poches. On eût dit qu'il s'appropriait de l'air, du vide, rien. Mais, à chaque invisible trouvaille, il se montrait très satisfait, la face babouinant comme celle d'un singe qui mâche une figue très sucrée.

Je lui dis :

— Ne seriez-vous point, Monsieur, atteint

de folie ou tout au moins maniaque ? car il m'est impossible de comprendre le motif de votre incessant manège.

Il cligna des yeux.

— Croyez-vous que vous auriez compris (si on ne vous l'eût pas expliqué) pourquoi Christophe Colomb, au bord de la mer, ouvrait ses paumes, qui ne portaient pas des mondes, vers l'infini de l'Océan ? Ni fou, ni maniaque, je suis en train, tel que vous me voyez, Monsieur, d'assembler tout ce qui m'est nécessaire pour bien parer le dedans du tombeau que je me suis fait bâtir.

— Eh ! dis-je, quel intérêt avez-vous (en supposant que vous puissiez trouver de quoi) à parer l'intérieur de votre sépulcre ? les ensevelis n'ont plus de regard.

— Les ensevelis qui sont des morts. Mais moi, encore qu'enterré, je ne serai pas défunt. J'ai ramassé l'immortalité, il y a un an, au coin d'une ruelle, sur un tas de chiffons et de bouteilles cassées.

— L'immortalité ?

— Elle-même. Je vois à votre air ahuri que vous continuez à ne pas comprendre ; et, un

peu pressé (ma récolte d'aujourd'hui n'est pas encore très abondante), je n'ai point le loisir de vous renseigner par le menu. Pourtant, comme je vous trouve une honnête figure, et que vous m'avez tout l'air de quelqu'un qui n'a pas assez d'argent pour orner somptueusement sa sépulture, je ne verrais aucun inconvénient à vous révéler mon secret. Tenez, prenez cette petite clé, qui est celle de mon caveau.

— Elle est en or !

— Tiens, vous l'avez vue ? il faut que vous soyez, — je m'en étais douté, — quelque poète qui passe. Vous pouvez la prendre sans scrupule : elle semble en or, elle est en espérance ; et j'ai la pareille, en illusion. Maintenant, écoutez-moi bien. Dans quatre jours, mercredi soir, à huit heures quarante-cinq minutes, je rendrai, comme on dit, le dernier soupir...

— Comment pouvez-vous savoir cela ?

— J'ai ramassé, vers la fin du printemps dernier, derrière une borne, la Divination. Donc, mercredi soir, à huit heures quarante-cinq minutes, il semblera que je rends mon

âme. Je me garderai bien de la rendre. Elle m'est si précieuse, m'est si divine! Vingt-quatre heures après, on portera mon corps en terre. Ce qu'il faudra que je me retienne, pour ne pas éclater de rire au nez des croque-morts! Je n'insiste pas. Je suis pressé. Vous, vendredi soir, venez au cimetière. Vous reconnaîtrez facilement mon caveau. Il se trouve dans la première allée à droite, entre une stèle de petite fille morte à cinq ans et une lame de vieillard mort à quatre-vingt-dix ans; j'ai voulu être couché entre deux enfances. Vous ouvrirez la porte avec la clef en espérance, vous descendrez quatre ou cinq marches, et alors je vous instruirai des choses qui vous intéressent.

Il s'en allait, se baissant, se redressant à peine, se baissant encore, s'éloigna, s'éloigna, disparut. A cause qu'il m'avait dit des paroles étranges, je commençais à être persuadé que ce n'était pas un fou ni un maniaque. Ils ont bien peu d'imagination, les vrais fous; l'ordinaire folie humaine n'est, hélas! que de la bêtise exaspérée. Je me promis bien d'être exact au rendez-vous qu'il m'avait

fixé. En effet, je ne manquai pas de m'y rendre. Le vendredi suivant, un peu après la nuit montée, je sortis de derrière un sépulcre (je m étais tenu caché là tandis que les gens sortaient du cimetière, — ceux qui en peuvent sortir) et, très facilement, parmi la pénombre encore claire de jour ou claire déjà d'étoiles, je trouvai, dans la première allée à droite, entre une stèle et une lame, le mausolée du petit vieux: J'ouvris la porte grâce à la clé, en or, ou en espérance, je descendis quatre marches... il faisait très noir. D'ailleurs, je n'éprouvais aucun malaise à pénétrer dans les ténèbres tombales, à pénétrer dans le trépas. Depuis si longtemps la mort me hantait que je m'étais accoutumé à elle ; même, comme elle s'était installée en moi, comme je la portais en moi, j'éprouvais je ne sais quel plaisir de vengeance à lui rendre la pareille. La mort a peut-être peur de l'inquiétude de la vie... et s'en épouvante ? Mais, dans toute la noirceur, deux petites lueurs flambèrent ; je devinai que c'étaient deux yeux.

— Vous voilà ! me dit le petit homme.

— Oui, me voilà, lui dis-je. Comment vous

y êtes-vous pris pour rompre les ais ou soulever le couvercle de votre cercueil ?

— C'est, dit-il, que j'ai trouvé, l'an passé, la Force et la Patience derrière le mur d'une caserne. Mais, ne nous attardons pas à des minuties. Regardez, monsieur le passant, autour de vous, autour de moi ; regardez encore, contemplez, soyez ébloui ! N'est-il pas resplendissant, le tombeau que j'ai paré pour l'enchantement de mon éternelle veille ?

— A ne point mentir, monsieur le mort, répondis-je, je ne vois, hormis vos prunelles, que l'opacité des ombres.

— Oui ! oui ! Vos yeux, qui devinèrent l'or-espérance de la clé, ont encore besoin de la lumière pour voir les infinies splendeurs. Soit. Est-ce que vous fumez ?

— Pas en ce moment.

— Je vous demande si vous fumez d'ordinaire.

— Sans doute.

— Alors, vous avez sur vous une boîte d'allumettes ?

— Oui, monsieur, dis-je.

— Allumez donc une allumette. Une seule !

car les trépassés voisins, avertis par la lueur, pourraient défoncer les parois de la terre et se réjouir de mes trésors. Or, je suis un peu égoïste, comme tous les collectionneurs.

Dès que l'allumette flamba, je poussai un cri, tant j'étais enveloppé — levers d'aurore, rouges midis, voies lactées dans l'éblouissante nuit pure — de toute la prodigieuse éclosion fleurie de tout le rêve de beauté en lys-diamants, en éclairs de pourpre, en énormes roses de neige !

L'allumette s'éteignit. Il n'y avait plus que l'ombre. Mais mon hôte, en son tombeau, disait :

— Vous avez vu ! vous avez vu ! entendez, maintenant. Et comprenez. Les gens qui marchent par la ville perdent quelquefois leur mouchoir, ou leur canne, ou leur porte-monnaie. Ils vont au bureau des objets perdus ; et ils se lamentent si on ne leur rend point les objets qu'ils réclament. Les insensés ! ils perdent, à chaque instant, des choses mille fois plus précieuses, qu'ils ne songent même pas à réclamer. Non seulement les hauts esprits sont pleins d'augustes et exquises chimères, qu'ils

laissent tomber ; mais, elles-mêmes, les âmes médiocres, les âmes viles, portent en elles, souvent, des rêves, de nobles rêves, qui glissent d'elles, et dont elles n'ont pas regret. Pas un lâche que ne traverse parfois l'espoir d'un acte de courage ! Pas de drôlesse que ne hante, parfois, un désir d'innocence ! Pas de vaudevilliste même qui n'ait pu concevoir, un instant, l'ambition de se survivre en quelque œuvre immortelle ! Mais les bas vivants, qui ont perdu de telles grandeurs, ne songent pas à les chercher ; ils oublient même que, si brièvement, ils les ont eues. S'il y avait un bureau des sublimités perdues, ils se garderaient bien d'y aller les réclamer ! L'imbécile vie, et leur propre imbécillité, les oblige au Fait, ne leur permet même pas le souvenir de l'adorable et fugace irréel. Mais moi, soixante années durant, j'ai marché par les rues où passent tous les hommes, et patiemment, ardemment, toujours me courbant vers le pavé en apparence immonde, j'ai, chiffonnier des idées, ramassé de la beauté, de l'amour, de la gloire ; grâce à la Foi qui était tombée, dans une gare où dormaient des émi-

grants, du havre-sac de toile d'un missionnaire, j'en ai fait de la lumière ! et voici que, à jamais, à jamais, pour mon infini ravissement qui n'a pas besoin de paradis, les murs de mon sépulcre sont parés de tout l'idéal humain.

La Cruelle et Glorieuse Aumône

Mais il peut arriver que l'ironie de l'Inconnu se trompe, et, croyant humilier l'homme, l'exalte. Le Mystère, s'il se hasarde à faire des farces aux poètes, a lieu de craindre que ceux-ci ne les transforment en sublimités glorieuses. Par une nuit d'août, toute resplendissante d'étoiles, le bon rimeur Albert Glatigny, ayant monté la longue côte, s'assit sur une pierre, essoufflé, et si triste. La journée, dans la ville, lui avait été cruelle. Les éditeurs lui avaient dit : « Vos vers ? qu'en ferions-nous ? » Les belles filles lui avaient dit : « Votre amour ? nous n'en voulons point ! » et le meilleur de ses amis, à l'heure du dîner, lui avait refusé deux francs. Glatigny s'en était allé dans la campagne. Il était assis sur une pierre. Il regardait le ciel éblouissant, et il tendit la main vers la charité divine. « Cieux éternels ! dit-il,

Cieux énormes ! Cieux de splendeurs et de clémence ! puisque la terre avare m'a refusé, non seulement la gloire et l'amour, mais le pain, c'est vers vous que je me lève, c'est vers vous que je mendie. Dieux, ou Dieu, n'importe, donnez-moi un petit sou, pour que j'achète un petit pain d'un sou ! » Or, en l'éternité, le Mystère résolut de se réjouir par une plaisanterie. « Voici, dit-il, un poète qui demande une pièce de monnaie. Je pourrais la lui donner, mais j'aime mieux lui faire un bon tour. » Et, sur un signe, une étoile filante se détacha du ciel et tomba dans la main mendiante, et la brûla, et brûla le bras aussi, et fit grésiller l'épaule. Alors le Mystère, en éclatant de rire : « Ah ! ah ! ah ! il n'a pas eu le sou qu'il voulait ! et il est en fort piteux état! et il mourra de faim ! » Mais Albert Glatigny, debout sur la pierre, et dressant son bras de braise, cria, plein d'orgueilleuse joie : « Oui, je souffre ! Oui, je crèverai de jeûne ! Mais j'ai eu un astre dans la main ! »

L'Opinion de l'Image

Sous le rougeâtre prolongement, aux loques de leurs dos, de l'aube, les deux terrassiers, la pioche à l'épaule, montent la rue presque route aux ornières amollies par la rosée du matin en boues, vers la butte du haut de laquelle ils verront toute la ville où ils vont gagner leur vie, en piochant. Ils se courbent, le dos rouge, ils ahannent, ils montent, ils sont sur la cime, ils considèrent l'énorme cité, ombre et clarté, nuit, gaz et petit jour ensemble, sommeil et réveil, et ils entendent ce profond et ténébreux grondement sourd d'humanité qui est comme tous les borborygmes mêlés des consciences qui digèrent mal. L'un des deux terrassiers brandit sa pioche et dit : « On nous a loués pour démolir une bâtisse, on en mettra une autre à la place, pareille à la première. Ça n'est pas sérieux. Ce qu'il faut démolir,

avec cette pioche-là, ce n'est pas une maison, c'est toutes les maisons, qu'on ne rebâtira pas comme elles étaient bâties, c'est les Palais, les Tribunaux, les Eglises ! » Le démolisseur ajoute, en désignant tour à tour son outil et les édifices de la ville : « Ceci renversera cela. » L'autre ouvrier hausse l'épaule. « Littérateur ! dit-il. Moi, je gagne trois francs dix sous par jour. » Ils descendent vers la ville, vers la besogne. Il semble que, le rouge de l'aube les ayant suivis, ils laissent derrière eux comme une glissante caresse de sang. Les balayeurs la balayent, avec les fanges plus obscures. Et les deux ouvriers passent devant une église. Il y a, derrière des grilles, une image de Christ, bronze doré, penchante. L'Image dit à l'un des terrassiers : « Pourquoi t'inquiètes-tu des trois francs dix sous de ton salaire quotidien ! » et Elle dit à l'autre : « Puisque tu veux démolir, démolis. Ne tarde pas. Fais vite ! Ah, homme, en vérité, je te le dis, je ne me défendrai pas contre ta pioche ; car enfin, mes augustes bras crucifiés sont las de leur éternel effort vers la bénédiction universelle ! et ils m'auraient dû, les hommes, ôter, des paumes, les clous, s'ils

voulaient être bénis. Toi, ouvrier, terrassier, brute, assaille-moi à coups de pioche, démolis-moi, j'en ai assez de mon inutile exemple de résignation rédemptrice, et il y aura peut-être, dans mon débris, des morceaux de salut, que ramasseront les petits enfants des désespérés ! »

Mais les deux ouvriers n'ont pas entendu. Ils suivent leur chemin. Ils vont au chantier, comme tous les matins. On ne sait pas ce qui arrivera, un autre jour.

LE PETIT JARDIN DES RÊVES

Le Marchand de Fumée

I

Cet homme, qui n'était point fou, hélas ! mais qui aurait bien voulu l'être, apprit qu'il y avait une grande misère dans un pays très lointain (du côté, je pense, de la rivière Rose, charrieuse de sable de pâles rubis), et qu'il ne faudrait pas moins d'un million pour secourir tant de misérables. Or, charitable quoi qu'il ne fût point fou : « Ce million, certes, je ne l'ai point, se dit-il, mais je puis aisément me le procurer en vendant ce que je garde dans le petit sac de toile goudronnée que voici. » Là-dessus, il prit sa houppelande et son bâton, et s'en alla vers la ville afin de vendre ce qu'il y avait dans le sac.

II

Entré dans la ville, il ne tarda pas à voir, entre la cathédrale et le palais impérial, un vaste magasin fort somptueux qui érigeait une enseigne où on lisait en lettres de carmin sur fond d'or : « Vente et achat de toutes sortes de marchandises » ; en outre, sans doute pour inspirer confiance aux personnes qui voulaient se défaire d'objets précieux, des piles énormes de monnaies, des sébiles débordantes de pierreries, étincelaient parmi des liasses d'obligations et de billets de banque derrière les vitrines illuminées de riche soleil. L'homme qui n'était point fou : « C'est ici, sans doute, se dit-il, que je ferai affaire », et, le chapeau à la main, il entra dans l'opulente boutique.

III

A peine avait-il franchi le seuil, qu'il aperçut le Négociant. C'était quelqu'un de haute taille, et qui, chose assez rare chez les gens

de son état, portait sacerdotalement une robe de pourpre cardinalice et impérialement une couronne de fer incrustée de diamants en manière d'étoiles ! Mais il s'avança, avec une hâte empressée : « Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? Nous avons eu, tout récemment, des arrivages... — Je viens pour vendre, et non pour acheter. — A la bonne heure ; que désirez-vous vendre ? — Ce qu'il y a dans ce petit sac de toile goudronnée. Mais je vous préviens que j'en veux un assez bon prix. Un million, pas moins. — Un million, soit, si la chose vaut quatre fois davantage, car il faut bien, n'est-ce pas, faire un petit bénéfice ? Mais ouvrez le sac, je vous prie, afin que je voie la marchandise. — Eh ? si j'ouvrais le sac, il n'y aurait plus rien dedans ! »

IV

Puis, l'homme qui aurait bien voulu être fou expliqua les choses. Chez ses parents, qui furent de pauvres habitants du faubourg, il avait été élevé de compagnie avec un chat

dont c'était le plus grand plaisir de rôder nuit et jour sur les toits; ils avaient rôdé sur les toits, tous les deux. Et il s'était épris des fumées, des jolies fumées, des fumées tristes, des légères fumées, parfois mêlées d'étincelles, qui, par les cheminées, sortent des maisons. En bas, dans chaque logis, dans la chambre de chaque logis, des âmes songent, espèrent, aiment, souffrent, et c'est les songeries, les espoirs, les amours, les souffrances des âmes, c'est toute la respiration des âmes qui s'élève des cheminées vers l'infini! Et, pendant bien des années, il avait passé le temps, — comme on prendrait des nuées de papillons dans un filet à papillons, — à prendre la fumée des âmes dans une pochette de toile goudronnée Et voilà ce qu'il y avait dans le sac.

V

L'homme qui n'était pas fou n'avait pas encore achevé que le Négociant se tordait de rire, et il disait : « Hi! hi! hi! c'est une drôle de marchandise que l'on me propose là! Est-

ce que j'ai à faire, moi, est-ce que je tiens aucun compte, moi, qui, en même temps que négociant en cette boutique, suis le Cardinal de la cathédrale qui est à gauche et l'Empereur du palais qui est à droite, des espoirs et des souffrances des hommes? Un million! Je pense que vous avez perdu le sens. Allons, allons, monsieur, hors d'ici! Pas la moitié d'un liard. » Alors, l'homme, qui aurait bien voulu être fou, se retira fort déconfit. Eh! quoi, cela était-il vrai? L'espérance humaine, l'angoisse humaine n'avaient-elles aucune valeur? Il avait peut-être eu tort de passer le temps à les recueillir dans une pochette de toile goudronnée, comme on prend des papillons. Et il était bien triste, étant charitable, à cause de tant de misères lointaines — femmes, vieillards, fillettes et beaucoup d'autres gens, — qui ne seraient pas secourues.

VI

Comme il venait de s'asseoir, un peu las, devant la porte d'un petit cabaret d'où sor-

taient des musiques : « Monsieur, lui dit un jeune homme étrangement pâle et maigre et qui, sans gilet, portait un frac où il y avait beaucoup de taches et une rose blanche à la boutonnière, vous me semblez chagrin ; et, fort peu en joie moi-même, car je suis le poète qui loge à l'hôtel de la Famine, je me sens enclin à m'apitoyer sur vous. — Hélas ! monsieur, dit l'autre, vous ne pouvez rien pour moi. Le Négociant-Cardinal-Empereur a refusé de conclure le marché. » Et il conta toute l'histoire. Et l'étrangement pâle et maigre jeune homme : « Réjouissez-vous, monsieur ! Je vous l'achète, moi, ce qu'il y a dans le petit sac. »

VII

L'homme qui aurait bien voulu être fou, mais qui ne l'était pas, répondit en hochant la tête : « D'abord, vous ne sauriez qu'en faire, de la fumée des âmes ; puis vous n'avez pas le million qu'il faut pour venir en aide aux misérables de qui je vous ai parlé. — Non ! je

n'ai pas le million! et je suis plus pauvre qu'Albert Glatigny, singulièrement pauvre, encore qu'il fût plus riche que Rothschild; mais ne vous inquiétez de rien. Vendez-moi les songeries, les espoirs, les amours, les souffrances des hommes, que vous prîtes aux cheminées des logis; et faites-moi, une heure, crédit. Avec la fumée des âmes, je ferai une chanson, que je vous donnerai en paiement, une chanson si douce, une chanson si triste, une chanson si belle, qu'elle consolera tous les misérables sur les rivages de la Rivière Rose qui charrie des sables de rubis pâles, — et dans tous les pays du monde! »

Le Vain Change de deux Rêves

L'un des Rêves venait, dans la nuit, de très loin ; l'autre, dans la nuit, venait de plus loin encore.

Des Rêves ? oui — mais seulement proches d'être rêvés. C'est-à-dire qu'ils n'avaient point, déjà, l'impalpable corps qu'ils prendraient, tout à l'heure, dans le sommeil des humains auxquels ils étaient destinés par la mystérieuse volonté consolatrice, dès la terre, des bons qui sont malheureux, et châtieuse aussi des heureux qui sont méchants ; les beaux songes, c'est un avant-goût du paradis ; les cauchemars sont l'apprentissage de l'enfer.

L'un des rêves était tout rose, avec des ailes de sylphe.

Ah ! que l'autre était noir, avec des ailes de corbeau !

Ils se rencontrèrent, se regardèrent.

Le rêve rose dit :

— Que tu es sombre ! Que tu es terrible ! En quelle âme ensommeillée vas-tu apporter l'épouvante et le désastre ?

Le rêve noir répondit :

— Je vais apporter le désastre et l'épouvante dans le sommeil d'un atroce vieux, chargé de crimes, afin que, dormant, il expie, et qu'il s'éveille avec des cheveux hérissés. Mais, toi, que tu es clair ! Que tu es charmant ! En quelle âme ensommeillée vas-tu apporter le charme et l'heureuse aventure ?

— Je vais apporter l'heureuse aventure et le charme dans le sommeil d'une jeune fille n'ayant point pensé, de tout le jour, au jeune galant qui lui regarda, durant la messe, la menue mousse d'or de la nuque, — afin que, dormante, elle sourie, et qu'elle s'éveille avec des yeux d'aurore et d'émerveillement.

Même tout noir, on peut avoir de la pitié.

— Rêve rose ?

— Rêve sombre ?

— Veux-tu que nous troquions d'offices ?

— Que veux-tu dire ?

— Il est bien désolé, depuis tant de nuits

que je le hante, l'atroce vieux chargé de crimes. Va, toi qui consoles, dans son sommeil, pendant que j'irai dans celui de la jeune fille sans péché.

— Mais elle souffrira, injustement, la pauvre!

— Mais il souffrira un peu moins, le misérable!

— Que pensera l'éternelle justice dont nous sommes les serviteurs?

— L'éternelle justice, c'est la bonté; et sans doute elle approuvera qu'un peu de rare joie, chez un désespéré, soit payé d'un peu d'inquiétude, une seule fois, chez une heureuse.

Le troc fut convenu. Ils changèrent de route. Les belles merveilles que vit, cette nuit-là, l'âme ensommeillée de l'atroce vieux! il lui semblait qu'il marchait, avec des pieds nus d'enfant, dans une prairie de fleurs et de rosée. Les tristes spectacles que vit, cette nuit-là, la pure jeune fille! il lui semblait que, marchant, avec des semelles rougies aux bûchers infernaux, sur des pointes de glaives, elle voyait les grimaces de tout le peuple infini des damnés.

Mais il s'éveilla, les cheveux hérissés ! il se souvenait du beau rêve comme d'un effroyable cauchemar.

Mais elle s'éveilla avec des yeux d'aurore et d'émerveillement ! Elle se rappelait le mauvais rêve comme un délicieux songe.

Car on est comme on est. Ni les réalités, ni les chimères n'y peuvent changer rien. Les âmes sont des urnes où tout devient ce qu'elles sont. De l'encre se ferait blanche dans un vase d'albâtre. Le miel se ferait amer dans une coupe de cassia-amara. Si le bon Dieu pouvait se tromper, et que, se trompant, il élût un criminel et damnât une innocente, le criminel trouverait la géhenne au paradis, et l'innocente aurait le ciel en enfer.

Faim plus forte que la Faim

En quel temps advinrent le malheur et l'heur de la petite princesse Eudorine ? Allez le demander à quelque vieille horloge depuis plus de mille ans arrêtée. Mais j'en sais le conte, et vous le dirai. Donc, par la méchanceté d'une cruelle fée — c'était, je pense, Urgèle ou bien Oriane — la petite princesse appelée Eudorine, avait été transportée, dès ses premiers ans, dans une île déserte. Pour ce qui est de la raison qui avait décidé la fée à une aussi méchante action, elle n'importe guère, et ne servirait de rien à mon histoire. Sachez seulement que l'enfant exilée était fort à plaindre en ce pays sans habitants. Non pas qu'il fût morne ou sinistre. Bien au contraire, toutes les plus belles fleurs de la terre y abondaient sous un ciel d'azur pâle où passaient comme des volées d'anges des nuages blancs

et roses ; des oiseaux, vêtus de cent couleurs agréables, ramageaient dans des bocages toujours verts remués d'une brise si parfumée que vous l'eussiez prise pour l'haleine des œillets et des roses partout épanouis : et la mer qui venait, délicieusement murmurante, se pâmer sur la rive, apportait, au lieu de coquillages, des perles, des diamants, des rubis, des topazes, par milliers, de sorte que le sable semblait fait de pierreries. Lorsqu'Eudorine, pour le plaisir de se voir bien habillée dans le miroir des ruisseaux, s'était parée de grandes feuilles ou de fleurs, l'une à l'autre jointes par des épines ; elle se mettait dans les cheveux quelques-unes des radieuses gemmes, et elle riait de s'en trouver si jolie. Ce n'était pas non plus la solitude qui la faisait malheureuse. Enlevée toute petite du palais de son père, et, partant, ne sachant plus qu'il y eût ici-bas d'autres vivants qu'elle-même, elle ne pouvait pas souffrir d'être seule, puisqu'elle ignorait qu'on pût ne pas l'être. Non, ce qu'il y avait de terrible pour la petite princesse, c'était que dans son île il ne se trouvait rien qu'on pût manger. Rien, rien, rien ! De tous

côtés, des branches avec des rougeurs et des blancheurs écloses, mais pas un fruit, même très petit, pas une fraise, pas une mûre ; et quand Eudorine, que la faim pressait cruellement, voulait, faute d'aliments plus sérieux, porter des fleurs à sa bouche, ou des herbes, les herbes ou les fleurs, par un méchant miracle, devenaient des oisillons ou des insectes qui s'envolaient très vite. Vous vous étonnez, sans doute, que la pauvre princesse ne fût pas morte au bout de peu de temps. C'est que vous n'imaginez pas à quel point la fée était puissante et rusée. Grâce à elle, Eudorine, qui souffrait cruellement d'être privée de nourriture, n'en dépérissait point ; et lorsqu'elle eut seize ans, il y en avait quatorze qu'elle mourait de faim sans en jamais mourir. Ses douleurs à vrai dire, ne sauraient être exprimées ! Rien ne l'en pouvait distraire, sinon, rarement, le très bref plaisir de se regarder, bien parée, dans l'eau qui dort ou rôde sous les arbres. Tout le jour, la nuit aussi, — car elle ne dormait guère, — elle allait, venait, courait, s'arrêtait, pressant de ses mains sa poitrine ; quelquefois, elle léchait les rochers, s'emplis-

sait la bouche d'eau de mer, essayait de mâcher les dures pierreries ; hélas ! rien n'apaisait, rien ne trompait sa faim ! Il était bien singulier que, le soir, les petites étoiles du ciel, qui sont charitables, ne pleurassent point de la voir si malheureuse ; sans doute, la fée les avait rendues méchantes comme elle. Et souvent, — n'ayant pas d'autre désir que d'assouvir son incessant appétit, n'ayant jamais connu, bien qu'elle fût en âge d'aimer et d'être aimée, les rêveries qui troublent les demoiselles les plus ignorantes de toutes les tendres choses, — Eudorine, les bras levés dans l'air nocturne, criait vers la lune, qui était bonne à manger peut-être, et où elle aurait voulu mordre !

Tant qu'enfin, la fée Urgèle, à moins que ce ne fût la fée Oriane, éprouva un remords de la barbarie où elle s'était si longtemps obstinée — les plus mauvaises personnes ont des heures de miséricorde — et résolut de délivrer enfin sa victime d'une si affreuse torture ; elle ordonna à quelqu'un de sa suite de descendre dans l'île avec une grande corbeille pleine des plus beaux fruits du monde.

Comme la petite princesse errait, affamée, sur le rivage, elle vit venir un page fort bien mis, qui portait dans de l'osier doré des pêches, des prunes, des raisins, des figues et de rougissantes cerises. A l'instant même elle devina qu'elles seraient exquises sous la dent, toutes ces jolies choses, et elle courut, avide, ravie, presque terrible, prête à saisir, à déchirer, à avaler !

Mais lorsqu'elle fut proche, le porteur de fruits, — ce qu'il pouvait être, elle ne le concevait pas, ne se souvenant d'aucun être humain — lui parut si délicieusement joli avec ses cheveux blonds en boucles et ses yeux tendres, et ses fraîches joues roses, et ses lèvres plus rougissantes que les cerises, qu'elle s'arrêta, extasiée. Est-ce qu'il était bon à manger, lui aussi, comme les choses de la corbeille ? peut-être... Pas de la même façon, pensa-t-elle ; et elle le regardait, et elle se trouvait heureuse, quoique dévorée par la faim. Enfin elle se précipita ! mais avant de mordre dans les fruits, elle le baisa sur les lèvres.

L'Azur, l'Or et la Pourpre

Bien que le temps soit passé où les poètes d'Hellas disaient les merveilles divines, éblouissement des humains, où chaque petit ruisseau, miroir un instant d'une bouche ou d'un sein de nymphe, rapportait à la mer comme une part de la toute-beauté qu'elle avait donnée à la terre, où le monde oscillait encore d'avoir passé de l'épaule d'Atlas à celle d'Hercule ; bien que le temps soit très lointain aussi où (comme le raconta l'éginien Aristomène qui était marchand de miel et de fromages), une certaine Meroë, magicienne en même temps que cabaretière, et trop galante vieille par surcroît, changeait ses avocats en béliers, — ils continuaient leurs plaidoiries en bêlant — les aubergistes en grenouilles, les voyageurs en tortue et, durant huit années, empêchait les femmes grosses d'entrer en gésine, de sorte

qu'enfin elles avaient le ventre aussi énorme et tendu que si elles allaient enfanter un éléphant : il faut bien vous garder de croire qu'on ne voie plus de prodiges, menus ou grands, en Attique, en Péloponèse, en Macédoine, ni en Thessalie, et qu'il ne s'y fait point de beaux récits de rares aventures ; je puis vous en dire quelques-unes, soit pour les avoir lues, naguère, dans de très savants livres, soit qu'il me souvienne de les avoir ouïes une fois que je fus, en rêve, l'hôte de bergers conteurs à mi-côte du Liacoura qui est la plus blanche des cimes du Parnasse ! Mais ce n'est pas de neige qu'elle est blanche, comme on pourrait le croire, c'est de cygnes posés.

Commencement du conte. Bonsoir, la compagnie !

Le Roi qui a beaucoup de nations et de femmes était en ce temps-là très cupide et très méchant. Afin de garder pour lui toute l'huile, il défendit d'allumer de la lumière dans les maisons d'un pays qu'il avait conquis par traîtrise et qu'il possédait par violence ; il voulait toute l'huile pour en emplir ses lampes, pour

en oindre ses femmes, pour en rendre plus tranchants les couteaux qui coupent les têtes.

Or, il y avait dans le pays trois filles d'une Vieille très pauvre, qui n'auraient pas pu nourrir leur mère, ni subsister elles-mêmes, si elles n'avaient travaillé le soir. Elles allumèrent donc de la lumière, malgré la défense, après avoir eu soin, pour qu'on ne la vît pas, de bien boucher tous les trous, toutes les fentes des portes et des volets (il y avait beaucoup de trous et de fentes, car c'était un misérable logis dans une patrie si misérable). Et elles travaillaient. Mais le salaire qu'on leur donnerait serait bien peu de chose ; en travaillant, elles pleuraient de fatigue et de misère.

Et l'une qu'on appelait Matin, à cause qu'elle était née près de la mer où le soleil se lève, dit en taillant l'étoffe :

— Si j'épousais le boulanger du roi, je serais bien contente, car je pourrais manger de petits pains tout chauds. Mais j'aimerais mieux encore être la femme du roi lui-même, parce que je lui donnerais un enfant couleur d'azur.

Et la seconde qu'on appelait Midi, à cause

qu'elle était venue au monde dans le plus chaud climat de la contrée, dit en poussant l'aiguille :

— Si j'épousais le cuisinier du roi, je serais bien contente, car je pourrais manger de bonnes viandes délicatement apprêtées et les crèmes les plus appétissantes ; mais j'aimerais mieux être la femme du roi lui-même, parce que je lui donnerais un enfant couleur d'or.

Et la troisième qu'on appelait Soir, à cause qu'elle était née vers le ponant, dit en coupant le fil :

— Si j'épousais le tailleur du roi, je serais bien contente, car j'aurais de magnifiques habits de soie, de brocart, de velours et de fourrure ; mais j'aimerais mieux être la femme du roi lui-même, parce que je lui donnerais un enfant de pourpre rouge.

Alors, la Vieille, qui était leur mère, se fâcha.

— Mauvaises filles, indignes filles de celui qui est rentré un soir dans la maison avec une plaie à la gorge, d'où coulait tout son sang, soyez maudites et vouées au Seigneur du Monde Souterrain, pour la pensée que vous avez eue ! Mieux vous vaudrait d'être engros-

sées par un bouc d'étable ou par un chien de ferme, que par le roi qui a beaucoup de nations et de femmes.

Mais les trois filles :

— Vieille, ne gronde pas. C'est celui qui vit qui sait qu'il n'est pas mort. Mais celui qui est mort ne se souvient pas d'avoir vécu. Tourne le fuseau, file la quenouille ! Et si nous avons du roi des enfants, tu sauras bien qu'en faire.

Or, le roi, se promenant dans cette ville du pays pour voir si ses ordres étaient bien exécutés, avait remarqué de la lumière aux fentes des volets, aux trous des portes : de quoi il conçut un grand courroux ; mais il avait entendu les trois sœurs, et il les avait vues : de quoi il conçut un grand désir de les avoir pour femmes.

Il les fit donc, dès le lendemain, venir dans son palais. « Ah ! ah ! voilà les insolentes qui allument de la lumière quand je l'ai défendu ! » Mais, ne pouvant s'empêcher de rire parce qu'elles étaient très belles, il demanda à celle qui se nommait Matin :

— N'est-ce pas toi qui te vantais de me don-

ner, si je t'épousais, un enfant couleur d'azur?

— C'est moi, dit Matin.

— Et qui t'en fournit l'assurance?

— C'est le petit Rouget-Sorcier, qui n'ignore rien de ce qui se passe dans la mer.

Il demanda à celle qui s'appelait Midi :

— N'est-ce pas toi qui te vantais de me donner, si je t'épousais, un enfant d'or?

— C'est moi, dit Midi.

— Et qui t'en fit la prophétie?

— C'est Tzétzinæna qui, parce qu'elle entend le langage des grillons et des brins d'herbe, connaît toutes les choses de la terre.

Il demanda à celle qu'on appelait Soir :

— N'est-ce pas toi qui te vantais de me donner, si je t'épousais, un enfant de pourpre rouge?

— C'est moi, dit Soir.

— Et qui t'en jura la promesse?

— C'est le Cheval-Ailé qui, parce qu'il vole à travers les nuages, sait tout ce qu'il y a dans le ciel.

Le roi éclata de rire.

— Eh ! bien, j'en veux faire épreuve ! Je vous épouserai toutes les trois l'une après l'autre.

Mais si les enfants que vous ferez ne sont pas tels que vous dites, vous serez précipitées toutes les trois du sommet de ma plus haute tour.

Il se maria d'abord avec Matin. Elle ne tarda pas à devenir grosse. Et tout le monde s'étonnait à cause du ventre de la jeune épouse, qui était étrangement large et haut, et, par instants, se mouvait, se renflait, ondulait, comme si, au lieu d'un fruit humain, il avait contenu quelque vague de la mer ! Le roi s'étant absenté pour aller combattre une flotte qu'il détruisit à coups de canon et noya dans le golfe, demanda, dès son retour, si sa femme avait accouché d'un enfant d'azur. Ses ministres se gardèrent bien de lui dire que oui ; méchamment, ils avaient remis l'enfant nouveau-né, tout d'azur véritablement, à une Vieille assise devant la porte, qui avait offert de s'en charger ; et ils dirent à leur maître que Matin avait mis au monde un petit chien blanc fort méchant qu'on avait dû jeter dans la rivière. Le roi, furieux, fit enfermer la mère dans le souterrain de sa plus haute tour. . . . .

Il se maria avec Midi. Bientôt elle fut enceinte. Rien n'était plus surprenant que son ven-

tre d'où émanait, à travers la peau et les étoffes, des lueurs rayonnantes, et comme des éclairs de métal ! On eût dit que, au lieu d'un fruit humain, il recélait un miraculeux trésor. En effet, pendant une absence de son mari qui était allé incendier quelques villes voisines, elles enfanta un jeune garçon couleur d'or, merveilleusement beau. Les ministres le donnèrent à la Vieille qui, déjà, s'était chargée de l'enfant d'azur ; et, leur maître revenu, ils lui dirent que Midi avait accouché d'un petit singe tout noir, qu'on avait pendu à l'un des pommiers du verger. Le roi, plein de dépit et de rage, ordonna d'enfermer la mère au-dessous de la tour, dans la plus noire cave.

Il se maria avec Soir. Dès que la grossesse fut apparente, il fut question de convoquer les sages-femmes les plus expertes du royaume, car, du ventre bientôt maternel, s'épanouissait comme parmi des heurts glorieux d'épées de tournoi, on ne savait quelle splendeur empourprée ; et on n'avait jamais rien vu de tel. Le roi aurait bien voulu assister aux couches de sa femme, mais il dut s'éloigner pour présider à la décapitation des trois mille prisonniers

qu'on avait faits dans l'une des dernières guerres. Lorsqu'il revint, ses ministres lui dirent que Soir avait mis au monde une espèce de grande souris grise que l'on avait donnée aux chats du palais. En réalité, il était né un superbe enfant de pourpre rouge qu'ils avaient remis à la Vieille de la porte. Mais le roi n'en sut rien, et, éperdu de colère, — car, avare, il avait espéré, vraiment, un fils de saphir, un fils d'or, un fils de rubis, — il commanda que les trois sœurs fussent précipitées en même temps du sommet de la haute tour.

Les bourreaux les conduisirent sur l'extrême plate-forme, d'où l'on voyait tout le triste pays. Elles s'embrassèrent, elles se parlèrent à voix basse, après avoir regardé autour d'elles. Elles ne paraissaient pas épouvantées de la mort prochaine et sûre. Elles avaient seulement un air inquiet...

On les précipita.

Elles poussèrent un triple cri — un cri de joie !

Car, en tombant, elles voyaient surgir et monter vers le palais du roi, — celui-ci de l'Orient, celui-là du Sud et l'autre de l'Occi-

dent, — les trois enfants que la Vieille avait reçus et fait grandir, l'enfant d'azur, l'enfant d'or, l'enfant rouge, l'Inondation marine, l'Incendie et le Carnage !

Je n'étais point là, ni vous non plus, et vous en croirez ce qu'il vous plaira.

Le Rubis perdu,

retrouvé et perdu pour toujours

JOCELYNE

Ah !

UN GRILLON

Qu'y a-t-il, petite ?

JOCELYNE

C'est que, là, dans l'herbe, dans l'herbe où tu cliquettes...

LE GRILLON

J'entends bien, dans l'herbe...

JOCELYNE

J'ai perdu...

LE GRILLON

Quoi ?

JOCELYNE

Le rubis, le tout petit rubis qui rougissait comme une goutte de joli sang au chaton de ma bague.

LE GRILLON

Voilà un grand malheur.

JOCELYNE

Plus grand que tu ne penses, bestiole moqueuse. Car, ma bague, mère-grand me la donna le jour d'hier, où j'eus quinze ans, en récompense d'un prix que j'avais mérité à l'école des

Sœurs Bleues ; et, à cause du rubis égaré, je serai ce soir bien battue.

LE GRILLON

Je ne cliquetterai plus de tout ce soir d'été, tant tu peinas mon cœur chantant ! Mais, tiens, un peu là-bas, ne vois-tu point, parmi de la verdure, une fine rondeur rouge ? C'est le rubis peut-être, qu'en venant ici tu laissas choir.

JOCELYNE

Ah ! c'est lui, j'en suis sûre.

LE GRILLON

Va donc le prendre.

JOCELYNE

Merci, grillon.

LE GRILLON

De rien, petite.

JOCELYNE

Oh !

UNE BRANCHE DE HOUX

Qu'est-ce, mademoiselle ?

JOCELYNE

Je me suis piqué le doigt à vos épines.

LA BRANCHE DE HOUX

Qui vous tenta de l'y mettre ?

JOCELYNE

Je cherchais mon rubis perdu, j'ai pris pour lui l'une de vos petites baies écarlates.

LA BRANCHE DE HOUX

Vous est-il donc si précieux ?

JOCELYNE

Las ! si je ne le retrouve, la canne de mère-grand, qui est en bois de cornouiller, me meurtrira bien tout à l'heure les épaules, les reins et le reste.

LA BRANCHE DE HOUX

Que je vous plains, mademoiselle ! Mais, regardez, un peu plus haut que la haie du jardin, ne luit-il pas, comme à la cime d'une ramille une roseur vive, dans le crépuscule déjà? C'est votre rubis, peut-être.

JOCELYNE

Si haut?



LA BRANCHE DE HOUX

Le vent, qui sait? l'emporta avec la poussière des allées et le pollen des fleurs.

JOCELYNE

Vous parlez sensément, je crois.

LA BRANCHE DE HOUX

Allez donc le prendre.

JOCELYNE

Merci, branche de houx.

LA BRANCHE DE HOUX

De rien, mademoiselle !

JOCELYNE

Ciel !

LE FILS DU ROI

Eh ! de quoi vous alarmez-vous, mignonne Jocelyne ? Car je vous connais bien. Vous êtes une bergère du pays où mon père est monarque ; l'autre matin, je vous vis, tous vos cheveux défaits, tremper à demi, dans le ruisseau de la saulaie, l'un de vos menus pieds nus ; il y avait une petite cigale qui chantait dans l'or

de vos boucles pareilles à une gerbe démêlée, et une libellule frissonnante à l'églantine, dans l'eau, de votre orteil.

JOCELYNE

Excusez, monseigneur, mon imprudence d'avoir mis ma main à votre visage.

LE FILS DU ROI

Il n'y a pas eu de très grave offense, Jocelyne.

JOCELYNE

C'est que je cherchais mon rubis, et la branche de houx m'avait induite à penser qu'il luisait de l'autre côté de la haie du jardin. Mais ce n'était pas lui, c'était la rougeur de votre bouche.

LE FILS DU ROI

Il vous importe beaucoup de le recouvrer

JOCELYNE

Hélas! Monseigneur, plus que je ne saurais dire.

LE FILS DU ROI

Apprenez donc que c'est moi qui l'ai, l'ayant ramassé dans l'herbe.

JOCELYNE

Donnez-le-moi! Donnez-le-moi!

LE FILS DU ROI

Voilà, pour une bergère, une assez impertinente façon de parler au dauphin du royaume! Je vous le rendrai, par obligeance, mais il est séant, j'imagine, que vous vous donniez la peine de le prendre.

JOCELYNE

Certes, monseigneur. Où est-il?

LE FILS DU ROI

Pour qu'il ne fût point égaré de nouveau, je l'ai mis dans ma bouche ; même c'est peut-être à cause de son reflet sur mes lèvres que, tout à l'heure, vous fûtes attirée et déçue.

JOCELYNE

Dans votre bouche ?

LE FILS DU RO

Dans ma bouche.

JOCELYNE

Est-ce bien possible ?

LE FILS DU ROI

Voyez vous-même.

JOCELYNE

En effet, il me semble...

LE FILS DU ROI

Prenez-le donc.

JOCELYNE

Oui ! Du bout de mon petit doigt avec beaucoup de soin de ne pas vous blesser...

LE FILS DU ROI

Bergère ! j'ai déjà subi sans courroux la familiarité, peu pénible d'ailleurs et si légère, de votre main, parce que vous y fûtes innocente de toute préméditation. Mais le respect que moi-même je dois à mon rang ne permet point qu'une seconde fois...

JOCELYNE

Hélas! comment retrouverais-je, alors, le rubis ?

LE FILS DU ROI

Avec votre bouche, s'il vous plaît.

JOCELYNE

Avec ?...

LE FILS DU ROI

Oui.

JOCELYNE

Ma bouche ?

LE FILS DU RO

Oui.

JOCELYNE

Dans ?...

LE FILS DU ROI

La mienne.

JOCELYNE

Ne sera-ce point, monseigneur, une familiarité plus extrême encore ?

LE FILS DU ROI

Vous ne pensez pas, je suppose, être meilleur juge que moi des choses de l'étiquette ?

JOCELYNE

Oh ! que non, monseigneur. Je vais donc, selon votre volonté... Mais vous êtes si grand !

LE FILS DU ROI

Je me baisserai un peu, afin de vous obliger.

JOCELYNE

Que je vous ai de reconnaissance !...

LE FILS DU ROI

A la bonne heure. Seulement, faites vite. C'est une chose bien connue que les personnes de race royale n'ont pas de temps à perdre même en leurs bienfaits et qu'il ne faut pas abuser de leur complaisance.

JOCELYNE

Je me hâte. Mais...

LE FILS DU ROI

Mais ?...

JOCELYNE

Etes-vous bien certain, monseigneur, que ce soit mon rubis que vous ayez là ?

LE FILS DU ROI

Sans doute.

JOCELYNE

Ne serait-ce pas plutôt le menu bout de votre langue qui sort, un peu, d'entre vos dents ?

LE FILS DU ROI

Mais non, mais non.

JOCELYNE

En ce cas...

LE FILS DU ROI

Ah ! Jocelyne !

JOCELYNE

Ah ! monseigneur !

LE FILS DU ROI

Chère bergère !

JOCELYNE

Cher fils du roi !

LE FILS DU ROI

L'avez-vous trouvé ?

JOCELYNE

Pas encore !

LE FILS DU ROI

Cherchez-le mieux!

JOCELYNE

Le mieux que je le puis, je le cherche!

LE FILS DU ROI

Vous l'avez?

JOCELYNE

Oui... non... peut-être...

LE FILS DU ROI

Cherchez encore!

JOCELYNE

Toujours!

LE FILS DU ROI

De ce côté!

JOCELYNE

De tous les côtés !

LE FILS DU ROI

Vous faut-il aide ?

JOCELYNE

Ah ! que vous m'aidez bien !

LE FILS DU ROI

C'est un des plus doux privilèges du rang suprême de pouvoir être clément à des sujettes comme vous.

JOCELYNE

C'est une des plus délicieuses humilités des sujettes de devoir tant de gratitude à des Altesses comme la vôtre !

LE FILS DU ROI

Que le sentier est solitaire ! que le crépus-

cule est tendre! que la mousse est douce! et que Jocelyne est jolie!

JOCELYNE

Comme l'orée du bois est déserte? comme la douceur du soir pénètre doucement dans le cœur! comme la mousse est douce! et comme il est joli, le fils du roi!

LE FILS DU ROI

Bergère...

JOCELYNE

Prince...

LE FILS DU ROI

Ah!

JOCELYNE

Aïe!

LE FILS DU ROI

Quoi donc?

JOCELYNE

Je vois bien que je ne retrouverai point le rubis.

LE FILS DU ROI

Pourtant, il était là.

JOCELYNE

Non...

LE FILS DU ROI

Si fait! et la preuve, c'est qu'il vient de tomber, petite goutte de sang, tenez, regardez, dans la mousse.

JOCELYNE

Oui, mais la mousse a bu le rubis, et je ne l'aurai jamais plus, jamais plus...

LE FILS DU ROI

Regrettez-vous qu'il en soit ainsi, bergère jolie?

JOCELYNE

Ah! que non point, joli fils du roi! Mère-grand peut bien, avec sa canne en bois de cornouiller, me meurtrir les épaules, les reins et le reste, à cause du rubis qui luisait au chaton de ma bague, je ne saurais avoir, en le châtiment de ne pas l'avoir retrouvé, autant de peine que j'eus de plaisir à le perdre pour toujours!

Clymène-des-Quatre-Jeudis

I

Ce n'est point sans raison que Lisa-Lisette ou Lisa-Lison fut, par-dessus le marché, nommée Clymène-des-Quatre-Jeudis. Pourquoi : Clymène ? parce que, bien évidemment, elle n'est pas du tout la fille du vendeur de denrées coloniales, ouvrant, au numéro 26 du faubourg Montmartre, sa boutique où les tonneaux d'olives huileusement rances encensent de cadavériques jambons de Westphalie, mais celle d'un aimable poète pastoral qui, seize ans passés, logé dans une mansarde de la même maison, y faisait paître, selon le métier illustré par Théodore de Banville, des moutons aux blanches laines et des agnelets le col enrubanné de bleu. Pourquoi : des Quatre-Jeudis ? parce que jamais elle ne fait rien en son

temps, se hâte de tout promettre, se hâte bien plus de ne rien tenir, et, en effet, se montre la plus étourdie des petites personnes qui manquent, rarement, les matins, de mettre à leur pied droit leur soulier du pied gauche, et, voulant se mirer, tournent vers le miroir, au lieu de leur petite face, leur petite fesse. Ce n'est pas moins joli. Mais aucune fois elle n'avait été aussi étournelle que l'un des matins du mois passé. D'ailleurs, il ne lui en a point cuit. Et je vous en dirai l'histoire, qui est la moins morale qu'on puisse imaginer.

II

— Lisa-Lisette !

— *La poule a la crête !*

— Lisa-Lison !

— *C'est le coq qui pond !*

— Voyons, répondras-tu, Clymène ?

Alors Clymène (elle aime ce nom) laisse sa chanson, et s'amène.

La maman, fort engraissée depuis qu'on expulsa le poète pastoral, ou, peut-être, ayant

encore sous ses jupes, épanoui, le moule du songe issu en enfantelette, dit :

— Ma fille, pendant que ton père, qui n'a pas son pareil pour flouer les honnêtes gens, vendra à nos meilleures pratiques des harengs en saumure sous le nom de royans frais arrivés le matin même d'Arcachon, et que, contre une pièce de dix francs en bon or, moi, derrière le comptoir, après une addition savamment erronée, je rendrai, avec un sourire, cinq ou six pièces fausses (mais l'amabilité du sourire compense !) tu iras au marché et tu apporteras les choses nécessaires à notre repas de midi. Avec les quarante sous que je te remets (il y a quatre sous italiens, tu essaieras de les faire passer, en ayant l'air de regarder le soleil aux vitres de la halle), tu achèteras une grande carpe fraîche.

— Oui, maman.

— Trois côtelettes de porc.

— Oui, maman.

— Quatre boisseaux de haricots rouges.

— Oui, maman.

— Un gigot d'agneau.

— Et cinq ou six faisans tout truffés ?

— Si tu peux. Car les probes travailleurs ont droit à de la bonne nourriture. Mais prends bien garde de te laisser voler. Les marchands sont si trompeurs !

— Oui, maman. Adieu, adieu, je vais au marché.

— Eh ! ne cours pas si vite. J'ai des recommandations à te faire. Tu verras certainement, en traversant le faubourg Montmartre, des voitures de fleurs, et les vendeuses de fleurs te diront : « Voici des marguerites des prés, et des muguets du bois, et des boutons d'or, et de grandes pivoines toutes rouges ouvertes, qui ressemblent à des bouches de jeunes ogresses ! Achetez-moi mes fleurs, mademoiselle ! » Qu'est-ce que tu feras, Lisette ? Dis, qu'est-ce que tu feras, Lison ?

— Je leur prendrai toutes leurs fleurs et je leur donnerai tous mes sous.

— Eh bien ! petite folle, la carpe ?

— Hélas ! les marguerites !

— Et les côtelettes de porc ?

— Hélas ! le muguet nouveau !

— Et les haricots rouges ?

— Hélas ! les boutons d'or !

— Et le gigot d'agneau ?

— Hélas ! les grandes pivoines écarlates pareilles à de belles bouches rouges qui voudraient manger des bouches !

— Rends-moi les quarante sous.

— Non, non, je ferai selon votre désir. Adieu, adieu, je vais au marché.

— Attends. J'ai d'autres recommandations à te faire. Il se peut que tu rencontres, en traversant le faubourg Montmartre, un jeune homme mal mis, mais très joli, qui te dira : « Ne vous dépêchez point tant, mademoiselle. Vous allez au marché ? Apprenez que vous n'y trouverez rien de comparable aux choses que je vous puis offrir. Car, étant l'Amoureux, je suis, plus fleuri qu'une voiture de fleurs, l'étal vagabond et changeant où il y a la douceur des regards qu'on échange, et l'haleine mêlée des lèvres qui se rapprochent, et l'étreinte soudaine par des bras qui joignent, derrière les reins frissonnants, leurs mains, et le halètement des pâmoisons, seul délice qui manquera aux paradis, car les bouches qui l'aspirèrent refuseront, même après les formalités de la vallée de Josa-

phat, de le restituer à l'éternel enchantement ! »

— Maman !

— Quoi ?

— Maman !

— Eh bien ?

— Quels étranges discours vous tenez !

— Ne t'en étonne pas, ma fille. Seize ans passés, un jeune homme, qui faisait des vers, logeait dans l'une des mansardes de la maison, et il m'apprit beaucoup de choses en jouant de la flûte dans son idylle, au sixième étage, parmi les moutons de neige et les agneaux au col enrubanné de bleu. Mais c'était un rien qui vaille, il me trompait, en d'autres églogues, avec toutes les bonnes du couloir. Tout ce dont j'ai eu à lui être reconnaissante, c'est qu'il m'apprit à bien parler ; et c'est pour cela que nous avons pour clientèle, à présent, toutes les grandes maisons du quartier.

— Et, maman, vous ne pensez jamais à celui qui vous fut si doux et si méchant ?

— Clymène !

— Maman ?

— Clymène !

— Maman, pourquoi m'appelez-vous Clymène, deux fois de suite, maman ?

— Laisse, laisse, laissons cela. Regarde comme ton père, avec un air honnête, là-bas, sur le trottoir, vend tranquillement le hareng en saumure sous le nom de royan frais. Il faut être sérieuses. Toi, si un jeune homme te tenait les propos que j'ai dits, qu'est-ce que tu ferais, Lisette ? qu'est-ce que tu ferais, Lison ?

— Je... je... maman... je me plairais à l'étal vagabond et changeant.

— Alors, la carpe ?

— Hélas ! la douceur des regards !

— Et les côtelettes de porc ?

— Hélas ! l'étreinte soudaine des bras qui se rejoignent !

— N'y compte pas. Va au marché.

— Oui, maman.

— Un mot encore. Il serait possible que tu rencontrasses un monsieur très âgé et très sérieux, avec de la fourrure autour du cou, fourrure qui retrousse la longue barbe grise, et qu'il te dît : « N'allez donc rien acheter. Sans que vous donniez vos quarante sous, vous

possédérez toutes les opulences, parce que vous êtes joliment fillette, avec, au coin des yeux, des frissons de cheveux qui les chatouillent pour les faire rire. » Eh bien, ma fille, à ce vieux Monsieur, — ces gens-là, on les appelait des roquentins au temps où ton père était jeune — qu'est-ce que vous répondrez ?

— Maman !

— Ma fille ?

— Tu es trop littéraire. A cause de la mansarde d'autrefois. J'aime mieux aller faire le marché, tout simplement.

III

Mais malgré cette parole sage, elle était troublée. Imaginez la Batrakomiomakie dans un petit crâne de reinette. Toutes les choses qu'on lui avait dites étaient dans sa cervelle des grelots qui tintaient ; elle ne savait pas du tout pourquoi ils tintaient. Le fait, c'est qu'elle était jolie, et qu'elle avait dans la main quarante sous. Or, faubourg Montmartre, il lui arriva les choses prédites. Si étournelle, —

si éternelle ! — elle aurait bien voulu échanger, contre son pauvre billon (plusieurs pièces fausses) tout le printemps acheté aux Halles ; elle pensa à la grosse carpe ; elle ne prêta pas attention aux vendeuses de fleurs qui disent des « boniments ». Elle trouva le jeune homme que sa maman lui avait prédit. Oh ! qu'elle fut imprudente de le suivre dans ce long escalier, vers la mansarde ! et, encore qu'il eût mérité bien davantage, elle n'osa pas lui offrir les quarante sous — seul salaire dont elle eût idée. Au reste, il fallait songer au repas de midi ; la carpe ne serait plus fraîche. Lisa-Lison, Lisa-Lisette, — qu'on nomme aussi Clymène-des-Quatre-Jeudis, — se trouve, sur un seuil, en face de l'homme aux fourrures. Et comme sa mère, quant au Monsieur sérieux, ne lui a donné aucun conseil définitif, elle ne sait, d'abord, que faire. Elle suit l'homme sérieux. Il la conduit dans un lieu mystérieux et sérieux. Ah ! certes, cela ne ressemble pas à l'offre de toutes les jeunes fleurs, dans le printemps des voitures ! Mais, enfin, il y a des automnes qui ont d'obstinés parfums ; si bien que Lisa-Lisette,

ou Lisa-Lison, ne se plaint de rien, et dit au Monsieur à fourrures, qui les a ôtées :

— Eh ! bien, voilà pour vous !

C'est quarante sous qu'elle lui donne. Il demeure extasié. Ah ! qu'il est content ! Quarante sous ! Jamais il n'eut autant de satisfaction à donner quarante louis. Et le lendemain, à cause des quarante sous, il achète à Clymène-des-Quatre-Jeudis une robe de quarante mille francs, un hôtel de quatre cent mille francs, et une île océanienne de quarante millions !

IV

Mais, la maman, de la boutique, monte, le soir, vers la mansarde ancienne. Jamais elle n'a laissé louer cette chambre où le poète pastoral faisait paître des moutons et des agnelets. Elle monte, elle entre, elle dit à une petite image, qui représente un jeune berger vêtu d'une toison de brebis parmi beaucoup de brebis : « Que veux-tu ? ce n'est pas ma faute. Clymène, évidemment, a cessé d'être vertueuse. Mais, dans une île qui excite l'ambition des

Angleterres et des Amériques, elle porte des robes fort coûteuses et se fait bâtir des palais somptueux où elle adorera un jeune homme mal mis, mais très joli ! » Alors, l'Image, mystérieusement, répond, en chuchoterie, à la Mère : « C'est fort bien ! C'est fort bien ! Ton mari, encore que tu fusses si encline à l'aider, était absolument impuissant à créer une personne qui, ayant quarante sous dans la main, ne rapporterait ni une carpe, ni une côtelette de porc, ni un gigot d'agneau ; et, avec la chimère que nous lui avons mise en têts, elle a fait au marché de la vie les plus belles emplettes du monde. »

Le Clairon d'or et l'Olifant d'ébène

C'est une question toujours controversée parmi les plus subtiles gens, de savoir s'il y a, dans le paradis, des jours et des nuits comme sur notre terre soumise aux changeantes heures, ou bien si, en le céleste séjour, resplendit sans trêve la beauté de la lumière. Heureusement, c'est l'une des fonctions des poètes, — les autres sont de rimer des rondels ou des ballades et de faire aux femmes des bourgeois de la ville des enfants beaux comme le matin, qui, à leur tour, rimeront des poèmes et feront des enfants aux aimantes bourgeoises, — c'est, dis-je, l'une des fonctions des poètes de révéler ce que tous les autres hommes ignorent, et, sans plus perdre de temps, de loyale foi je vous dis qu'un soleil, dans le ciel de là-haut comme en le ciel d'ici-bas, se lève et monte, et descend, et se couche. Mais com-

bien il est plus rayonnant et sublime que l'obscur soleil adouci, par un Dieu clément, jusqu'à la faiblesse des yeux humains ! Peut-être éprouvez-vous quelque curiosité d'apprendre par qui je fus si bien informé ? sachez que ce fut par un ange. Eh ! quelle espèce d'ange ? un ange gardien. Bon ! gardien de qui ? non pas de moi, certes. De qui donc, s'il vous plaît ? de mon amie Alcyonne, vous savez, celle qui allait par les chemins en disant aux jeunes hommes bien faits : « Je ne viendrai jamais à bout d'agrafer ma ceinture, si vous ne me prêtez aide. » Voilà une belle occupation pour un ange, d'être le gardien d'une telle personne ! Aussi, l'ayant été, ne l'était-il plus, et s'il venait, les soirs, s'accouder les ailes pliées, au petit lit si blanc où elle avait l'air d'une jonchée de jasmins sur une jonchée de lys, c'était uniquement pour le plaisir de la voir en chemise.

Donc, — je retourne à mon propos, — il y a vraiment des jours et des nuits dans la divine demeure ; même c'est la coutume qu'un Archange, choisi parmi les plus beaux, sonne d'un clairon d'or pour annoncer l'aurore, sonne

d'un olifant d'ébène pour annoncer le soir, pendant qu'un très vieux saint fait l'appel des Elus et des Elues.

Or, dans une venelle de nue, où fleurissent des églantines qui sont de toutes petites étoiles :

— Ma sœur, disait à une Bienheureuse depuis longtemps céleste, une jeune Elue récemment arrivée de la terre, je vous avoue que je n'y saurais plus tenir ; il faut absolument que je m'en retourne là-bas, pendant quelques heures du moins.

— Oh ! ma sœur, quelle tentation vous trouble dans le paradisiaque enchantement ?

— Mon Dieu ! ma sœur, je ne veux point médire des plaisirs qui nous sont offerts en ce lieu d'éternelle récompense ; j'accorde que les chœurs de harpes ont des douceurs à nulle autre pareilles et qu'il y a une satisfaction réelle à errer, l'orteil frôlant des brouillards roses, parmi l'infinie mansuétude et la caresse des cieux ; peut-être quand je serai, comme vous, depuis des milliers d'ans emparadisée, ne concevrai-je plus d'autre joie que celle d'écouter vos musiques et de me prome-

ner le long de la Voie Lactée, qui est sans doute un très agréable lieu de promenade. Mais je ne suis pas encore toute délivrée du regret des humaines délices ; et j'ai résolu de m'échapper aujourd'hui.

— Miséricorde ! songez au danger qui vous menace ! Si l'on apprenait que vous avez fui le ciel, vous seriez précipitée dans les pires géhennes du fuligineux enfer.

— Oui ! mais on ne l'apprendra point, grâce à vous, chère sœur. Dès qu'aura sonné l'olifant d'ébène, dès que j'aurai répondu à l'appel du soir, je feindrai de rentrer comme d'ordinaire dans le dortoir d'azur où sont les milliards de petites nuées qui nous servent de lits, et, sournoisement, adroitement, je prendrai mon vol vers la terre (c'est une imprudence de donner des ailes aux nouvelles Elues) ; mais je me garderai bien de m'attarder trop longtemps. Je serai de retour avant qu'ait sonné le clairon d'or, avertisseur du réveil, et, comme vous aurez eu soin de tenir entre-bâillée la porte de diamant incrustée de chrysoprases, je regagnerai ma couche sans que personne se soit aperçu de mon absence ! Vous verrez, à la mi-

nute de l'appel matinal, comme j'aurai bien l'air, en me frottant les yeux et en bâillant à demi, d'une petite âme qui a sagement dormi sur son oreiller d'ombre bleue et d'étoiles.

— Malheureuse! qu'exigez-vous de moi? Bien que je vous aime tendrement, je ne me résoudrai jamais à être la complice d'une si grave équipée. Fi! ma sœur! vous êtes au ciel et vous voulez découcher?

— Plus d'une fois, sur terre, je m'y hasardai, et jamais je n'eus lieu de m'en repentir. D'ailleurs, toutes vos objections ne feraient que blanchir; et, si vous ne consentez pas à laisser entr'ouverte la porte du dortoir, eh! bien, l'on surprendra mon retour et je serai précipitée dans l'enfer, voilà tout!

La Bienheureuse, depuis longtemps céleste, était si bonne, qu'elle ne voulut pas exposer sa compagne à une aussi terrible aventure. Allons, soit, elle ferait ce qui lui était demandé. Et, après l'appel du soir, la jeune Elue s'esquiva vers les terrestres séjours. Où donc s'en alla-t-elle? Je ne serais point éloigné de croire qu'elle se souvenait de quelque tendre lit, dont, vivante, elle n'avait pas eu à se

plaindre ; et, pareille à un rayon de lune qui s'insinue entre les rideaux, elle caressa peut-être, d'une immatérielle lèvre, des yeux amoureux en pleurs d'elle. Peut-être même, dans les bras de l'amant ensommeillé, redevint-elle — car l'amour est tout-puissant — la réelle amoureuse qu'autrefois elle fut ; ce que son baiser avait de paradisiaque n'étonna point la bouche du dormeur, tant jadis il était, ce baiser, si divin déjà ! Le certain, c'est qu'elle ne s'ennuya point sur la terre, car elle y demeura beaucoup plus longtemps qu'il n'aurait fallu, et là-haut, dans le céleste dortoir, la Bienheureuse qui avait laissé entre-bâillée la porte de diamant incrustée de chrysoprases s'épouvantait de voir se lever le jour. Hélas ! qu'allait-il arriver si l'absente tardait encore à reparaître ? Il n'y avait pas à craindre que l'aurore éveillât les Elus et les Elues ; les songes sont si beaux dans le paradis que le sommeil s'y prolonge volontiers ; mais l'Archange qui sonne, le soir, d'un olifant d'ébène et le matin, d'un clairon d'or, était très fidèle à son devoir ; il ne dormait guère que d'un œil afin de surprendre les premières clartés de l'aube ; à coup sûr, il

allait se dresser de sa couche, et saisir le clairon, et remplir le crépuscule d'une violente fanfare. Tout le monde se lèverait! on ferait l'appel! on constaterait la disparition de la nouvelle Elue, rien ne pourrait la sauver de l'éternel châtiment. La charitable Bienheureuse regardait avec angoisse l'ombre étoilée encore, mais bientôt matinale, par où ne revenait pas l'imprudente voyageuse. Une lueur rose incendia l'horizon ! certainement, le clairon allait retentir. Ah! mon Dieu, que faire? Comment empêcher l'avertisseur de sonner le réveil? Eperdue, elle quitta le dortoir, courut vers la tente de l'Archange, écarta les rideaux. Par bonheur, il dormait encore, et des deux yeux. Elle le considéra, pleine de peur, d'admiration aussi. Qu'il était beau, couché en son armure d'argent. Mais la lumière, déjà, pénétrait sous la tente. Ah! que c'était terrible! Il allait lever ses paupières, emboucher le clairon. D'un instinct, elle se jeta entre la lumière et lui. Précaution inutile : il s'éveilla. Mais, comme elle avait déployé ses ailes pour intercepter le jour, ce ne fut point l'aube qu'il vit, ce fut un corps adorable, de sainte certes,

mais de femme, et ce corps si lilial, était tout nu, car les Bienheureuses n'ont d'autre vêtement que leurs ailes. Il tendit les bras, extasié. Hélas ! comme elle tremblait ! comme elle craignait d'être obligée (oh ! dans le ciel !) à quelque péché qui serait d'autant plus effrayant qu'il serait si doux ! Sans doute, elle aurait pu fuir. Mais, si elle s'était écartée, il aurait vu le jour. Il ne fallait pas qu'il le vît ! elle devait donner à l'absente le temps de revenir du bas monde, de regagner sa couchette de nuée azurée et d'étoiles. Elle eut la magnanimité, pour sauver sa compagne, de s'exposer au pire des périls. Il l'enlaçait, elle ne se dérobait point, et même, résignée, héroïque, elle lui baissait, avec des baisers, les paupières, pour qu'il ne s'aperçût point de l'aurore.

Longtemps, longtemps, elle consentit à ce sublime sacrifice, si longtemps qu'enfin le clairon chanta, secouant tout le ciel ! Mais qui donc sonnait le réveil ? Ce n'était point l'Archange, dont les lèvres en ce moment n'avaient guère souci d'une bouche de clairon ; c'était la jeune Elue elle-même, revenue enfin de la terre, et, entre la claire sonnerie, elle pouffait

de rire en disant : « Ah ! si j'avais su de quelle façon l'on m'attendait au ciel, je me serais bien gardée, ma sœur, d'y remonter si tôt ! »

Celle qui ne riait point

LE PASSANT

Petite personne rose, qui vous tenez à la fenêtre, quel âge avez-vous, je vous prie? Dites-le à un pauvre homme qui passe.

LA PETITE PERSONNE ROSE

J'eus quinze ans quand les rouges-gorges partirent de peur que le premier flocon de neige n'éteignît la pourpre de leur jabot.

LE PASSANT

Savez-vous, petite personne rose, que jamais je ne vis à la ville ni à la campagne rien d'aussi joli que vous?

LA PETITE PERSONNE ROSE

Je n'ai pas de peine à croire ce que vous dites ; car si je me promène, les soirs d'été, le ciel se rapproche de la terre, pour que les étoiles puissent m'admirer plus commodément ; et, dans la prairie où je chemine, les herbes sont tout à coup très hautes, en leur désir de regarder de plus près mes joues, avec leurs yeux d'or qui sont des boutons d'or et leurs yeux bleus qui sont des pervenches.

LE PASSANT

Ce qui me serait agréable, petite personne rose, ce serait de m'asseoir sur ce banc, en face de votre fenêtre, de l'autre côté de la route, afin de vous voir à mon aise. Permettez cette joie à un pauvre homme qui passe.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Je suis si bonne que je n'ai de plaisir qu'à en faire. Asseyez-vous donc de l'autre côté de

la route ; je ne bougerai que vous ne m'ayez considérée aussi longtemps qu'il vous plaira.

LE PASSANT

Ce qui m'étonne, petite personne rose, c'est que je ne vous vois point rire.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Il est vrai que je ne ris point.

LE PASSANT

Tout à l'heure, M. le curé s'est embarrassé les pieds dans sa robe, si bien qu'il est tombé de tout son long, le nez parmi la boue...

LA PETITE PERSONNE ROSE

Ah ! que j'avais envie de rire !

LE PASSANT

Mais vous n'avez point ri. Tout à l'heure,

entre les blés, là-bas, on voyait paraître et disparaître, comme la flamme d'un vaisseau qui tangue, la coiffe rouge d'une paysanne...

LA PETITE PERSONNE ROSE

Ah ! que j'avais envie de rire !

LE PASSANT

Mais vous n'avez point ri. Serait-ce qu'il y a en vous quelque peine secrète ?

LA PETITE PERSONNE ROSE

Le petit chat n'est pas mort ; il n'a pas mangé ma fauvette en sa cage. Ma mère me donne les beaux rubans que je veux ; mon père est assez riche pour que je puisse être aumônière à tous les chemineaux en haillons.

LE PASSANT

Peut-être n'êtes-vous pas aussi jolie qu'il semble ?

LA PETITE PERSONNE ROSE

Qu'osez-vous dire, méchant passant !

LE PASSANT

Peut-être, sous votre corsage, les menus seins ne sont-ils pas aussi ronds et fermes qu'il serait désirable ?

LA PETITE PERSONNE ROSE

Paraissez, pommes des vergers, oranges des orangeries, pêches des espaliers ! voici qui vous défie.

LE PASSANT

Peut-être fûtes-vous contrainte de remarquer que le balancement de votre marche n'est point sans quelque lourdeur ; ainsi marchent les cygnes, ces oies de neige.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Penchez-vous, à droite, à gauche, sous le

vent, longs roseaux, bouleaux flexibles ! et confessez que ma taille est plus souple.

LE PASSANT

Ou bien, pour ne pas rire, avez-vous cette raison que vos dents ne sont pas aussi lumineuses que les perles, ni aussi fines que des grains de riz ?

LA PETITE PERSONNE ROSE

A quoi pense le gouvernement de ce pays, de laisser de tels insolents se promener sur la route ? Regardez, vilain homme.

LE PASSANT

Qu'elles sont claires et resplendissantes, pareilles à de tout petits flocons qui seraient tombés dans la chair de rose ! Eh ! en ce cas, riez donc. Pour moi, je ne saurais vivre si vous ne riez point.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Quoi ! si je ne ris point, vous mourrez ?

LE PASSANT

Juste en le temps qu'il faut pour pousser le dernier soupir.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Ciel ! qu'il serait dommage ! car vous êtes jeune, bien fait, de figure avenante ; et, si j'ai dit : « vilain » je ne le pensais guère.

LE PASSANT

Ajoutez que je suis fort riche et cousin du roi de Messarabie. Riez donc, pour que je vive.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Hélas ! qu'il est cruel de ne pouvoir sauver un homme tel que vous ! Apprenez ce qui m'arriva. Autrefois plus qu'une autre, je riais, hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! Tout le jour, à tout propos, je riais ; la maison était partout une cage secouée de l'aile de mes rires. Mais,

dans un rêve que j'eus, un ange me dit : « Tu ignores, petite, les tristesses qui naissent de tes gaietés. Sache que, par la volonté du Seigneur, le nombre des larmes sur la terre doit être égal au nombre des rires, si grand que soit celui-ci. Cela importe, paraît-il, à l'universel équilibre ; de sorte que quiconque rit est cause que pleure n'importe qui, n'importe où. Songe à tant de larmes que tu fis répandre, rieuse ! » Dès le lendemain, je fis un grand serment de ne plus jamais rire, — car, ainsi que je vous l'ai dit, je suis aussi bonne qu'on le saurait être, — afin que d'autres ne pleurassent point tant.

LE PASSANT

Ah ! terrible petite personne rose ! Ah ! mauvaise. Ah ! barbare ! Je l'ai donc trouvée, celle à qui je dois la pire des douleurs ! Car — apprenez-le — seul, entre les hommes, je n'ai jamais pleuré. Non, je n'ai jamais pu verser les larmes par où s'écoulent les tristesses, et celles-ci sont restées en moi, puisque je ne les ai pas pleurées.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Quoi ? les larmes peuvent être douces ?

LE PASSANT

Hélas ! petite personne rose.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Mais n'est-il point temps de réparer le dommage ?

LE PASSANT

Bon ! de quelle façon ?

LA PETITE PERSONNE ROSE

Si je me mettais à rire, à rire pour que vous pleuriez ?

LE PASSANT

Vous pourriez tenter l'épreuve.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Je vais donc...

LE PASSANT

Non, pas à votre fenêtre ! Que ne venez-vous dans le bois voisin, où resteraient cachés vos rires et mes larmes ?

LA PETITE PERSONNE ROSE

Qu'il soit comme il vous plaît. Rien n'est que je ne fisse pour compenser mon tort. Je descends. Allons ! me voici. Montrez le chemin.

LE PASSANT

C'est par cette venelle, je pense.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Elle est plus étroite qu'il semblait. D'où

vient que nous ne puissions marcher sans que vous me frôliez toute ?

LE PASSANT

C'est que nous arrivons dans le fond du bois.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Comme il est obscur! je n'y vois que vos yeux qui brillent, si près des miens. Et j'ai grand'peur de choir.

LE PASSANT

Il ne nous en adviendrait point de mal sur cette mousse.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Est-ce à présent que je dois rire ?

LE PASSANT

Sans doute.

LA PETITE PERSONNE ROSE

C'est étrange, je ne puis. Non, je ne puis rire. C'est que j'en ai perdu l'habitude. Il faudrait me dire quelque chose de plaisant.

LE PASSANT

Je vous aime !

LA PETITE PERSONNE ROSE

Ce n'est point parole si plaisante, mais si tendre.

LE PASSANT

Je vous adore !

LA PÉTITE PERSONNE ROSE

Ceci non pas égaye, mais attendrit.

LE PASSANT

Toujours je vous adorerai !

LA PETITE PERSONNE ROSE

Ah ! je défaille, mais ne ris point.

LE PASSANT

Attendez ! Presque toutes les demoiselles ou dames ont, en quelque lieu d'elles, un point, celui-ci chez les unes, celui-là chez les autres, où, subtilement touchées, s'émeut un chatouillis qui les oblige à s'esclaffer comme des folles. Chez vous, petite personne rose, quel est ce point, je vous prie? Dites-le à un pauvre homme qui passe.

LA PETITE PERSONNE ROSE

Eh ! je crois que c'est...

LE PASSANT

Que c'est?

LA PETITE PERSONNE ROSE

Oui !... hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! hi !

hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! Au moins.. hi ! hi !... au moins... hi ! hi ! hi !... au moins... hi ! hi ! hi ! hi !... Au moins, pleurez-vous, passant?

LE PASSANT

Certes, — et de quelle joie, petite personne rose !

Les Larmes qui ne savent quoi pleurer

Une fois, dans un pays inconnu où m'avait conduit le hasard, sinon le destin, du voyage, je me sentis une grande envie de pleurer. Je n'avais, ce jour-là, aucun motif de désespoir, — hormis l'insipidité de tout. Celle-ci est si quotidienne que j'avais depuis longtemps perdu l'habitude de m'en émouvoir. Pourquoi donc éprouvais-je une telle envie de pleurer? Elle était extrême, urgente, torturante. Il me semblait que j'allais mourir si je ne pleurais pas. Il me semblait que je serais infiniment heureux si je pleurais. Mais, en même temps, je me rendais compte qu'il me serait impossible de verser des larmes tant qu'une occasion, vraiment déterminante, ne m'en serait pas offerte; mes pleurs amassés sous mes paupières étaient comme de l'eau derrière une écluse, de l'eau qui veut couler, qui ne coulera que si on

ouvre l'écluse. Il fallait une circonstance à l'effusion de la chère douleur. Je me dis : « Il serait extraordinaire qu'il n'y eût pas mieux ou pis qu'une coïncidence entre mon besoin de pleurer et mon arrivée dans ce pays inconnu où m'a conduit le hasard, sinon le destin, du voyage ; certainement je trouverai ici de quoi satisfaire le désir que j'y ai conçu. » Je me promenai dans les pauvres quartiers de la ville ; je vis, par les fenêtres sans rideaux ni vitres, le dénûment des lits, la besogne tremblottante des vieilles qui mettent de côté les moins ignobles chiffons, la nudité maigre et verte des petits sur les carreaux nus ; je fis l'aumône, je ne pleurai point. Comme je traversais une place, un tramway écrasa une femme qui s'était précipitée sur les rails ; j'aidai à la porter jusqu'à la pharmacie voisine, je ne pleurai point. Je lus dans un journal qu'une mère, pour les soustraire à la misère, avait empoisonné ses deux enfants ; je vis, dans un théâtre où il y avait matinée, l'aventure de deux petits orphelins qu'une méchante vieillarde, en les battant, contraignait à mendier ; je me sentis très touché, je ne pleurai point. « Je

ferai bien, pensais-je, d'aller au cimetière. Les cimetières sont des endroits qui offrent des occasions de sanglots; entre les tombes je trouverai, probablement, l'occasion de satisfaire cette envie de pleurer, qui augmente, qui ne cesse d'augmenter. » Le cimetière était charmant à cause du vent qui remuait les saules où se posaient des balancements de palombes, à cause des rayons du soleil du soir qui sautelaient de stèle en stèle comme des bergeronnettes roses. Mais les épitaphes disaient des morts séparatrices, des veuvages inconsolés; des tombes déploraient des berceaux ; et, çà et là, un nom me rappelait quelque cher disparu, — ami, parent, et le père, et la mère, hélas ! — sur qui j'avais jeté la première pelletée de terre dans le cimetière de mon pays! Cependant je ne pleurais pas, avec une si grande envie de pleurer, lorsque mes regards tombèrent sur une petite élévation de terre grisâtre, blanchissante, comme plâtreuse, d'où se penchait une croix très basse, de vieux bois pas peint, crevassé, pourri, s'émiettant; et il n'y avait pas d'inscription sur le bois. Je m'étais arrêté, je considérai la terre grisâtre

et plâtreuse. Qui donc était là-dessous ? J'avais, de le savoir, comme une curiosité tendre. Je n'aurais pu expliquer pourquoi j'avais cette curiosité. A un jardinier du cimetière, qui passait, la bêche à l'épaule, je demandai : « Est-ce que vous pourriez me dire, monsieur, qui est là ? » Il haussa l'épaule. « Est-ce qu'on sait ? répondit-il. C'est toute une histoire. Il y a bien dix ans de cela, on a trouvé sur le chemin, de l'autre côté de la ville, une petite qui était morte. Elle n'était pas blessée, elle était morte, voilà tout. Ce n'était pas une mendiante ; elle était bien habillée, comme une demoiselle, et jolie. Mais personne ne la reconnut. Tout de même, il fallut bien l'enterrer, avec la permission du maire. On l'a mise là. Elle y est depuis dix ans. Elle n'a aucun caveau, ni lame de marbre, ni couronnes, comme vous voyez. Elle ne doit pas se trouver plus mal que les autres. » Le jardinier s'en alla. Je pensai : « Elle est morte sur le chemin. Qui sait si elle n'était pas partie de chez elle pour venir à ma rencontre ? Qui sait si elle n'était pas celle que je croyais toujours voir paraître à chaque tournant de la route ? Nous nous

serions peut-être reconnus, si nous nous étions vus ? Mais, voilà, les âmes même qui sont destinées l'une à l'autre ne sont pas averties du côté où il faut aller. Celle-ci prend à droite, celle-là prend à gauche ; et la plus faible meurt la première, sur le chemin. » Alors, je tombai à genoux près de la pâle terre funéraire, et je pleurai délicieusement, longtemps, longtemps, toujours.

La Petite Ame sur un Fil

Sur le plus bas des fils du télégraphe une hirondelle s'est posée. Il y a cinq fils. Elle s'est posée sur le plus bas, qu'atteignent les branches en fleur des jeunes acacias. Son frisselis se balance au léger bercement du fil. Tout à coup, son aile palpite. C'est qu'une dépêche a passé. Quelle dépêche ? rien, une invitation à dîner. Pourtant l'hirondelle saute sur un autre fil. Elle se reprend à susurrer. Le fil la secoue ! C'est une dépêche encore. L'oiselle a frisonné toute. Rien de grave, quelque chose de triste, pourtant, un rendez-vous, qui fut promis, qui est refusé. Qui sait si un cœur ne souffrira pas ? L'hirondelle monte d'un fil encore, ses pattes peuvent à peine se poser, à cause d'une secousse. C'est une dépêche annonçant qu'une maison de banque a fait faillite. Un autre petit bond ! Mais le fil tremble, tout

doucement. Le télégraphe transmet la belle joie des fiançailles conclues. L'hirondelle chante, chante, chante, toute gaie ! et elle monte plus haut. Le dernier fil frémit longuement, lentement, languissamment. C'est quelqu'un qui est mort. L'hirondelle s'envole comme une petite âme blanche et noire !

L'Heureuse Fin d'un Songe

C'est avant même le matin d'un jour qui sera beau. Comme je ne pouvais dormir, à cause du poème qui me hante, — ce poème où une très belle personne, pareille aux demi-déesses des bois de lauriers-roses, finira bien, je le sais, par se pâmer aux bras du poète, mais, à la suite de quels événements, je ne le sais pas encore, — j'ai sauté du lit (ou bien, j'ai cru sauter du lit), j'ai ouvert, toute grande, la fenêtre, et, le coude à la ferraille, je regarde, extasié de la fraîcheur que soufflent les mille bouches invisibles de la nature bâillante à peine, le frémissement des hauts arbres, vagues de molle brume, et le frisson moins clair, le frisson lisse, presque noir, de la pelouse, et le rose d'aube, voilé d'azur de nuit, entre les clignements des feuilles, et, là-haut, au ciel, la dernière étoile, étincelle d'argent, cette

étoile qui devrait s'appeler l'étoile de la bergère ! car le soir est à l'homme, mais le matin est à la femme. Et tout le prochain réveil de vivre, — fleurs, lueurs, branches mouillées, avec l'acheminement vers les demeures humaines du lointain mystérieux d'autres vies ignorées mais certainement délicieuses et vierges — sent bon, sent jeune, sent neuf, luit, si peu, d'éclosion d'on ne sait quoi, d'enfance, d'espoir, et aussi d'une promesse si semblable au reflet rallumé d'un souvenir, que l'on se demande si l'Archange, hier, avant de clore ses paupières, n'a pas oublié de fermer les portes du paradis terrestre.

Et, tout à coup, un merle chante.

Le merle chante bien, mais il a, dans son chant, des arrêts, des réticences, qui ressemblent à de l'ironie ; il est tendre, et malin ; il est harmonieux, et dissonant ; son lied, en même temps qu'il charme, raille ; c'est l'Henri Heine des oiseaux. Sans doute, il souffre.

J'écoute chanter le merle de mon jardin. J'aurais préféré la pâmoison suprême de la plainte d'un rossignol nocturne. Il faut se contenter de ce qu'on a. J'écoute le merle.

Or, son ramage parle:

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en! dit-il.

— Eh ! merle, dis-je, pourquoi m'en irais-je? Je suis chez moi, je pense ; j'ai bien le droit de m'accouder à ma fenêtre.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

— Ne compte point que je t'obéisse ! Pourquoi tiens-tu à m'éloigner, je te prie ?

— C'est parce qu'Elle n'osera pas sortir tant que vous serez là.

— Sortir ?

— Oui.

— Elle ?

— Oui.

— Qui donc, Elle

— Celle qui est dans le tronc de l'arbre où je chante.

— Il y a une femme dans le tronc de ton arbre ?

— Une femme, oui, ou bien, pour parler plus précisément, une nymphe.

— Merle ! n'essaie pas de te jouer de ma crédulité. C'est ici le bois de Saint-Germain, voisin d'un restaurant fameux d'où partent

des mail-coach, et l'on sait pertinemment que les Dryades, les Hamadryades, et les Napées elles-mêmes, plus familières, dédaignent les forêts traversées de bicyclettes.

— Poète ! ne tente pas de me faire croire que tu ignores ton pouvoir sur les personnes mythologiques. Dès qu'elles apprirent que tu habitais en ce pays, les demi-déesses qui se plaisent au murmure des branches s'en rapprochèrent, ravies ; de Saint-Germain à Marly, les arbres sont hantés de nymphes forestières, comme les bocages de l'Attique.

— Je suis ravi de l'apprendre ; mes odelettes, désormais, en seront plus fières. Cependant, puisque la dryade de ton arbre y est venue à cause de moi, pourquoi craint-elle d'en sortir, à cause de moi ?

— Parce que...

— Parce que ?

— Parce qu'elle...

— Parce qu'elle ?

— ... Est nue.

— Je pense bien qu'elle est nue, puisqu'elle est déesse, c'est-à-dire infiniment belle. Mais tu peux lui dire qu'elle a grand

tort de se gêner pour moi. Ma pudeur s'accommode volontiers de l'impudeur féminine, ne fût-elle pas divine, et j'ai des yeux accoutumés à l'idéal et au réel. Qu'elle sorte de son arbre ! qu'elle vienne ! qu'elle resplendisse ! Sans doute, ennuyée de l'étroite gaine d'écorce, où elle se cache, le caprice l'amuse de courir, pieds nus, sur la pelouse, de mêler son babillage au susurris des nids réveillés, et de faire sa toilette du matin avec la rosée des fleurs qui s'ouvrent en forme de beaux vases ? Je ne serai pas du tout offensé de voir le jardin auroral lui servir de cabinet de toilette. Certes, je comprendrais ses hésitations, et me garderais bien de l'en dissuader, si le notaire qui loge dans la villa voisine, derrière ce rideau de saules aux ramures entr'ouvertes qui sont comme des chemises déchirées, homme digne, aux lunettes observatrices, — si le vaudevilliste, à la barbe ancestrale, qui, avec une Agnès de théâtre subventionné, dont le petit chat est mort de vieillesse, il y a vingt-cinq ans, vient de louer cette maison à tourelles que cernent quatre cèdres du Liban, avaient déjà entr'ouvert leurs croisées ;

mais le notaire, le vaudevilliste et l'immémoriale ingénue dorment encore en leur opaque inutilité d'être, en leur serein néant, — quel opium, la bêtise ! — et la dryade de ton arbre, merle bavard, n'a point lieu de redouter celui, seul éveillé, pour qui ses deux bras, qu'elle ne lui cachera point, seront un glorieux distique, ses seins et son ventre, un lyrique gonflement d'ode, ses hanches, des métaphores dont s'alarmeront les jumelles collines de neige, et, toute sa blancheur, du rêve !

J'ai dit, le merle se tait.

Alors une voix (la voix d'un lys qui aurait une abeille dans son calice) hasarde :

— Quoi ! oserai-je ?

Je crie :

— Amaryllis ! Noppéa ! Leuconoé ! Thétis ! Aglaé ! Myrtho ! Naiss ! Eumymone ! osez, Nymphe !

Elle ose.

C'est miraculeux, hors de l'arbre, tant de beauté. C'est de la lueur, c'est de la douceur, c'est du parfum, c'est de l'enchantement, avec de petits pieds qui ont peur de l'herbe ; et j'ai vu, dans la pelouse, un ongle, qui est

un ongle en effet, ou un bouton d'or ; mais je suis bien sûr que ce rêve de talon n'est pas la rondeur tombée d'un pétale de coquelicot, mais un talon véritable, pareil à ceux d'Aphrodite trempés dans le sang de la rose-adonis. Et la fin de la nuit devient le commencement du jour ! la clarté se résout à éclore, épanouie en désir ; elle se rose à cette bouche, se dore à cette chevelure, se blanchit à cette chair — devient le soleil à cause de la beauté !

— O toi, à qui je donnai les noms de tant de nymphes, comment, dis-je, te nommes-tu, nymphe ?

— Alphesibèa ! dit-elle.

Alphesibèa, allant, venant, baise les roses sur la bouche, gazouille dans les nids entre les branches écartées, enseigne, par le mouvement de ses jambes dansantes, le rythme de la grâce au balancement des hautes herbes, rit de la défaite d'un iris jaune qui, en une témérité de confrontation, se haussa, tandis qu'elle courait, jusqu'au mépris, au sourire rose, de l'unique lys d'or ! Elle resplendit, si lumineusement nue, que je crois que vient d'elle le

jour qui l'illumine! et il me semble que cette déesse n'est pas fâchée d'être nue devant un poète.

Mais soudain :

— Ah!

Et elle fuit.

Car, à la croisée ouverte derrière la rangée de saules, s'est érigée la face du notaire, aux lunettes observatrices.

Alphesibèa s'est réfugiée derrière les cèdres du Liban qui cernent la maison à tourelles.

— Ah! jette-t-elle encore.

Car le vieux vaudevilliste et la centenaire ingénue viennent d'ouvrir la croisée.

Eperdue, la dryade m'implore.

Plein de pitié, de jalousie aussi, je lui dis :

— Venez! venez! montez!

Alphesibèa se précipite vers ma fenêtre, se heurte à la pierre. « Non, lui dis-je, les branches... » Elle empoigne les menus troncs sinueux du lierre et des aristoloches. Elle se hisse! Elle enjambe — Dieux! ses jambes! — la ferraille de la fenêtre et se plaît à tomber dans mes bras, avec un si joli : « Ah! que j'ai

eu peur ! » Mais elle aura peur encore, car l'ingénue, le vaudevilliste et le notaire, éblouis et affamés de tant de beauté, sont sortis de leurs maisons et ont suivi la dryade, et ont grimpé derrière elle, et leurs têtes, hideusement lubriques, vont apparaître.

— Où me cacher ? dit-elle.

Sagace, je propose :

— Dans ce lit.

— Le vôtre ?

— Le nôtre !

— Ah ! que j'y consens ! dit la nymphe.

Et, les fenêtres bien closes, je l'étreins, sous les draps, pâmée. Elle est si belle, et si parfumée, et si blanche, que je pense qu'elle a apporté avec elle, pour me les mettre dans les bras, toutes les fleurs, toutes les odeurs, toute l'aurore... Et je pense aussi que, peut-être, je ne me suis pas levé de mon lit, et que j'ai rêvé, et que j'embrasse, — ah ! bien réveillé cette fois, — toute la délicieuse fin de mon poème.

La meilleure Aumône

Ce jeune homme se promenait dans le cimetière. C'était un poète qui avait beaucoup de talent, et qui avait une âme très haute. Il avait vraiment une âme très élevée et très ingénue, — non sans quelque ridicule, comme il convient aux gens simples, — et un talent qui eût hésité à affirmer, par la détestation et le mépris de tout, sa confiance en soi. Ah ! le cher cœur charmant ! Vous l'auriez fait pâmer de délice en lui disant un poème de Léon Dierx. Il se promenait, ce matin, dans le cimetière, à cause de la solitude, du clair soleil, de l'espace plus vaste que partout ailleurs, et du rêve qu'il y a à être près des morts. Il semble, si on est très jeune, que l'on fait aux trépassés, de tombe en tombe, — des sébiles, ces tombes, — un peu d'aumône de vie. Et le jeune poète, en ses hauts et fervents enthousiasmes,

vénéra les stèles des poètes illustres, et sa chimère claironna silencieusement des gloires devant les sépulcres de héros. Puis, il pleura à cause d'une toute petite lame de petite fille, où il y avait des fleurettes, et, chose imprévue, un livre entr'ouvert (le vent feuilletait le livre) tremblant, une page cornée, comme si quelqu'un, qui avait lu ce livre avec la morte, avant qu'elle fût morte, l'avait apporté là, pour dire qu'il ne lirait jamais plus loin... Il pleura, le poète sans haine. Mais une chose l'inquiétait. Il était, depuis quelque temps déjà, suivi par une haute Dame, élégante sous des voiles, (jolie, on n'aurait pas pu dire, à cause de l'épaisseur des longs crêpes), qui lui faisait des signes comme d'approbation quand il s'inclinait devant une sépulture de poète illustre ou de héros, et le complimentait, d'une ressemblance d'essuyer, à travers le voile, des larmes, quand il prenait pitié d'une jeune femme morte avant tant de baisers promis. Même la haute Dame s'approcha tout à coup de l'aimable enfant poète et lui mit quelque chose dans la main, en disant : « C'est pour vous ! c'est pour vous ! Ah ! vous le méritez bien ! Gardez

cela, servez-vous-en. » Et elle s'évanouit. Un peu étonné, le jeune visiteur du cimetière s'éloigna, sans ouvrir la main, — comme en quelque crainte, — sortit, remarqua à droite de la porte un vieux mendiant qu'on avait toujours vu là, qui devait être bien vieux s'il avait eu, seulement, cinquante ans quand il s'y installa pour la première fois. « Monsieur, demanda le poète, est-ce que vous connaissez cette haute Dame noire qui se promène dans le cimetière ? — Je crois bien que je la connais. C'est Madame la Mort. Il y a des jours, des jours, des mois, des ans, que je la connais! J'ai été, bien des années, employé aux Pompes funèbres avant d'être mendigot de cimetière. C'est une Dame peu aimable. Mais elle est très sérieuse. Elle vient presque tous les matins, tantôt ici, tantôt là, — surtout au printemps. Il paraît qu'elle adore les odeurs de tombe, en avril, comme d'autres gens aiment le parfum des premières roses ; elle vient voir comment ça se passe chez elle, à ce qu'on m'a dit. Et elle fait, en passant, sans avoir l'air de rien, des cadeaux aux gens, elle leur donne comme qui dirait : des prix, selon la façon dont

ils se sont comportés au milieu des tombeaux. Elle donne à une petite fille, qui est venue pleurer ses petites amies, une fleurette de communiante, et une fleur d'oranger à la veuve amicale d'une mariée morte, et une branche de laurier d'or à quelque vieux brave qui ne peut plus tendre au cadavre à qui manque un bras, qu'un seul bras vivant, l'autre emporté par la même mitraille ! Et, à vous, qu'est-ce qu'elle vous a donné ? — Ceci ! » dit le poète. Il ouvrit la main. Il avait dans la main une toute petite fleur, flétrie, étriquée, triste, terrible aussi. Le mendiant du cimetière qui, cinquante ans passés, fut croque-mort, se dressa, émerveillé, puis se courba, respectueusement. « Ah ! bien, dit-il, vous en avez de la chance, vous ! Vous n'avez qu'à vous mettre cette fleur-là dans la bouche pour crever tout de suite. C'est la fleur-poison. C'est seulement la quatrième fois que je vois Madame la Mort faire un cadeau pareil ! Et, vous savez, il ne faut pas le dire dans les journaux, parce que tout le monde viendrait ! »

TABLE DES MATIÈRES

LE PETIT JARDIN DES RÊVES

O. 9370 — IMP. FERD. IMBERT, 7, RUE DES CANETTES. PARIS

CATULLE MENDÈS



EUGÈNE FASQUELLE, ÉD

ŒUVRES DE CATULLE MENDÈS

POÉSIE

Poésies complètes . . . . 2 vol.
Poésies nouvelles . . . . 1 vol.
La Grive des Vignes . . . . 1 vol.
Les Braises du Cendrier . . . . 1 vol.

ROMANS

Le Roi Vierge (Édition définitive) . . . . 1 vol.
L'Homme tout nu (Édition définitive) . . . . . 1 vol.
Méphistophéla (Édition définitive) . . . . 1 vol.
Zo'har . . . . 1 vol.
La première Maîtresse . . . . 1 vol.
Grande-Maguet . . . . 1 vol.
La Femme-Enfant . . . . 1 vol.
La Maison de la Vieille . . . . 1 vol
Rue des Filles-Dieu, 56 . . . . 1 vol.
Gog . . . . 2 vol.
Le Chercheur de Tares . . . . 1 vol.

NOUVELLES

Lesbia . . . . 1 vol.
Le Confessionnal . . . . 1 vol.
La Messe rose . . . . 1 vol.
Arc-en-Ciel et Sourcil-Rouge . . . . . . 1 vol.
Monstres parisiens . . . . 1 vol.

THÉATRE

Médée . . . . 1 vol.
Farces . . . . 1 vol.

ÉTUDES

Richard Wagner . . . . 1 vol.

CRITIQUE

L'Art au Théâtre (1895, 1896, 1897) . . . . . . 3 vol.

14692. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.



